

JE CROIS
en une Patrie





JE CROIS
en une **Patrie**

A stylized graphic of the Hungarian flag, featuring three horizontal stripes of red, white, and green, with a subtle shadow effect.

Nos valeurs
dans le bassin
des Carpates

| Budapest, 2023. |

Préface ministérielle



La tradition vivante s'apparente à évoquer, de temps à autre, des histoires de famille, à se remémorer nos ancêtres. La préservation des valeurs est donc une tâche essentielle pour maintenir en vie notre histoire, nos coutumes et notre communauté. En cette année du 100e anniversaire du traité de Trianon, nous devons faire face aux difficultés et problèmes psychologiques causés par le diktat de paix, et puiser des forces dans la foi qu'ont les Hongrois vivant à l'extérieur des frontières actuelles en la survie de leur identité magyare. Ces dernières années, nous nous sommes efforcés de rétablir l'unité de notre nation dans le plus grand nombre de domaines possibles, en élargissant l'horizon à l'ensemble du bassin des Carpates. En cette année dédiée à l'unité nationale, nous veillons tout particulièrement à ce que les valeurs des Hongrois d'outre-frontières reçoivent elles aussi toute l'attention qui leur revient. Ces richesses témoignent du travail et de l'activité créatrice de nos ancêtres et constituent une sorte de pont intellectuel et culturel entre la mère patrie et les Magyars d'outre-frontières. Ce pont nous permet de faire en sorte que les membres de la famille de notre nation se prennent la main pour ne plus jamais la lâcher. Cette publication a pour objectif de présenter les acquis culturels, intellectuels et scientifiques du peuple hongrois vivant dans le bassin des Carpates : nous offrons ici un aperçu des régions, des événements historiques, de la gastronomie et des boissons, des bâtiments et des traditions qui font le caractère de notre nation. Ces valeurs nationales ont également été présentées dans l'émission quotidienne de deux minutes intitulée « Je crois en une patrie » diffusée sur la radio Kossuth. J'espère que la présente publication ajoutée à la série de spots radio contribueront à renforcer l'identité qui est la nôtre découlant de notre passé commun, à élargir nos connaissances, ainsi qu'à rendre les valeurs de notre communauté encore plus vivantes.

Dr István Nagy

Ministre de l'agriculture

Président du Comité Hungarikum

A handwritten signature in dark ink, appearing to read 'István Nagy', written in a cursive style.



Avant-propos



Zsolt V. Németh

Commissaire du Premier ministre
pour le mode de vie hongrois et la
protection de nos valeurs nationales

L'impact du diktat de paix de Trianon de 1920 se fait ressentir sur notre vie aujourd'hui encore, car les conditions injustes de ce diktat et ses conséquences ont fondamentalement ébranlé la nation hongroise tant sur le plan spirituel qu'économique et politique. En ce 100e anniversaire, nous pensons toutefois que nous devons reconsidérer notre passé, abandonner notre attitude « de nation endeuillée » et ne pas nous lamenter sur le peu qui est resté et tout ce qui a été perdu de notre culture, nos territoires et notre population. La nouvelle tâche qui nous attend désormais est de reconnaître, enregistrer et faire connaître l'ensemble du patrimoine intellectuel, matériel, naturel ou encore bâti avec lequel nos frères et sœurs hongrois outre-frontaliers enrichissent la culture hongroise universelle. Le ton optimiste du credo hongrois « Je crois en un Dieu », récité à maintes reprises au cours du siècle passé, a toujours véhiculé l'idée d'une unification pacifique de la nation. Le deuxième vers « Je crois en une patrie » comporte une signification particulière pour nous. Car l'idée d'une seule et unique patrie n'est pas liée au tracé de frontières sur des cartes, ni à des dispositions arbitraires imposées par des grandes puissances. La patrie unique en laquelle nous croyons va bien au-delà de tout cela, puisqu'elle réunit tous ceux qui affirment appartenir à la nation hongroise, où qu'ils vivent dans le monde. Les Hongrois outre-frontaliers ne font pas seulement partie de notre passé et de notre histoire, ils sont les éléments importants de notre présent, animent notre quotidien. Les Hongrois des pays voisins forment des communautés vivantes et dynamiques, qui, aujourd'hui encore, œuvrent de manière productive à notre héritage millénaire et en sont les fervents garants. La foi en leur survie est on ne peut mieux démontrée par le fait que nombre de valeurs que nous avons incluses dans cette publication sont des acquis culturels de ces dernières décennies. Cela démontre la volonté du peuple hongrois de subsister et conserver son identité hongroise au-delà des frontières officielles de la Hongrie. Et nous pouvons tous nous raccrocher avec confiance, voire avec fierté à cette force qui préserve notre nation, et déclarer ensemble : « Je crois en une patrie ».

A handwritten signature in red ink, which appears to be 'Z. Németh', written in a cursive style.

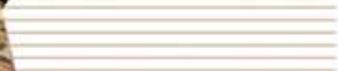


Table des matières

Préface ministérielle – Dr István Nagy	2
Avant-propos – Zsolt V. Németh	4
Table des matières	6
Sándor Petőfi : Je suis Hongrois	10
La Philharmonie des enfants de Szentegyháza	12
Sopron	13
Drávaszög	14
La Garde en haillons	15
Les beffrois à jupe de Hetés	16
Le lilas de Madame Jósika	17
La religion unitarienne	18
Le Mémorial de la capitulation de Világos	19
Le tonneau de Salánk	20
FC DAC 1904	21
L'Édit sur la liberté religieuse	22
Le pozsonyi kifli	23
La tradition du vőfély dans la région de Bácska	24
La Colonie de peintres et École de peinture de Nagybánya	25
Balassagyarmat, « ville la plus courageuse »	26
Tusványos	27
La statue de la Liberté à Arad	28
Le Banat de la Leitha (Lajtabánság)	29
Le cimetière de Házsongárd	30
Kercaszomor	31
Les lieux du roman de Dezső Kosztolányi « Alouette » ...	32
La forteresse de Déva	33

Le Monument Mathias Corvin	34
Le château de Munkács	35
Vajdahunyad	36
Le bâtiment du Lycée de Losonc	37
Szabadka	38
Le saindoux haché	39
Károly Kós	40
La tambura hongroise de Voïvodine	41
Máréfalva	42
Commémoration de la bataille de Bekecs en 1916	43
La danse de la bouteille de Szentgerice	44
László Szabédi	45
Journées de la culture hongroise à Kolozsvár	46
Le hockey sur glace à Csíkszereda	47
Le gömölye de la région de Temesköz	48
Le manoir de Varjúvár à Sztána	49
Les vins de Backamadaras	50
Rando vélo autour du lac Fertő	51
Le vajalja	52
L'église et le monastère franciscains de Mikháza	53
La soupe aigre de Kisiratos	54
András Sütő	55
La réserve naturelle de Csomád-Bálványos	56
La méthode du Dr Géza Benedek	57
Péter Farkas	58
L'église unitarienne de Nyárádszentmárton	59

Bikfalva	60	L'Hôtel Pannónia de Szatmárnémeti	85
Le théâtre de danse folklorique Bekecs	61	Les kourganes de Kisiratos	86
La zone maraîchère des bords de la Nyárád	62	La marche du « marquage des limites » au printemps le long de la Nyárád	87
Le voyage de collecte des chants populaires de Béla Bartók le long de la Nyárád.....	63	La forteresse de Nagyvárad	88
Pográny – vignobles et caves et à vin	64	András Cházár	89
Le limes de l'Empire romain le long de la Nyárád	65	Les portiques sculptés de Jakab Kajcsa	90
Les saveurs de la prairie de Kopács	66	Le traité de Karlowitz, 1699	91
Le Mémorial de Madéfalva	67	Le sabre hongrois	92
Sándor Kányádi	68	Le championnat scolaire hongrois de Lajos Kú	93
L'Église à chaînes de Szatmárnémeti	69	Les prières archaïques des Subcarpatie	94
Sámuel Brassai	70	L'église unitarienne fortifiée de Székelyderzs	95
Tamás Szarka & le groupe Ghymes	71	La grande foire de Nyárádszereda	96
Le sommet de Bekecs	72	Le palais épiscopal de Szatmárnémeti et ses trésors ...	97
Les peintures murales du Lycée réformé de Szatmárnémeti .	73	La tradition de la cornemuse à Csallóköz	98
Le carnaval du long de la Nyárád	74	La dernière demeure d'Ernö Kiss, martyr d'Arad	99
Le Palais de la culture de Marosvásárhely	75	Le groupe Bagossy Brothers Company	100
Les mines de sel de Torda	76	Les gorges et la cascade des Sept échelles	101
Le père Mihály Godó.....	77	Áron Márton	102
Sandor Petőfi a Erdőd	78	La tradition autour de Saint Ladislav à Debrőd	103
Le carabe aveugle	79	Les eaux thermales de Parajd	104
La chapelle de la Sainte-Trinité de Lendva	80	Le pèlerinage de la Pentecôte à Csíksomlyó	105
Les cloches médiévales du long de la Nyárád	81	Magdi Rúza	106
La mine de sel de Parajd	82	Le tressage de la paille à Jobbágytelke	107
Le Musée sicule de Csík	83	Le vieux cimetière de Havadtő	108
Le lac de l'Ours de Szováta	84	Ruszt	109

Table des matières

Le hambár	110
Aracs	111
Les villages les plus fidèles	112
Le jardin Kossuth à Szatmárnémeti	113
Le bâtiment du Musée national sicule à Sepsiszentgyörgy ..	114
Les productions de la Voisine	115
Félix Lajkó	116
Les traditions estudiantines de Selmec	117
La pêche à la truite à Vármező	118
Le château de Lendva	119
La population d'oiseaux le long de la Nyárád	120
La loi villageoise de Gyergyóújfalu	121
La tour Saint Étienne à Nagybánya	122
L'église et le monastère franciscains de Medgyes	123
Gergely Kis de Baczkamadaras	124
Les Journées du Théâtre de la Grange à Mikháza	125
La Gorge de sel de Parajd	126
Le château Esterházy à Kismarton	127
CSEMADOK	128
Kishegyes	129
La famille Bánffy	130
Le fíkető ou bonnet hongrois	131
Le manoir des Jancsó à Gelence	132
La cathédrale Saint-Michel de Gyulafehérvár	133
Márkod	134
Le poète Mihály Szentiváni	135

L'Église catholique romaine fortifiée de Csíkrákos	136
L'église médiévale et les découvertes archéologiques de Nyárádszentlászló	137
Benedek Pogrányi	138
Le culte de Rákóczi dans les Subcarpatie	139
L'église Saint-Charles-Borromée de Máramarossziget ..	140
L'œuvre de Csaba Szabó	141
La danse folklorique hongroise à Muravidék	142
Le camp d'été de Gombaszög	143
La demeure Horváth-Petrichevich à Backamadaras ..	144
Le corps intact de Mihály Hadik	145
L'église Saint-Antoine de Padoue et le monastère franciscain de Kaplony	146
Les branches de sapin le long de la Nyárád	147
La cathédrale de Szatmár	148
Miklós Konkoly-Thege	149
Le sculpteur de pierres tombales Károly Menyhárt	150
Le Mémorial de la conquête magyare	151
Székelykő	152
Les scènes de la Nativité le long de la Nyárád	153
Le Théâtre de Chambre de la Cour	154
Les deux Szervátiusz	155
Imre Thököly	156
Székelykeve	157
La population des Damiers de Búzaháza	158
L'église unitarienne et les fresques murale de Kilyén ..	159

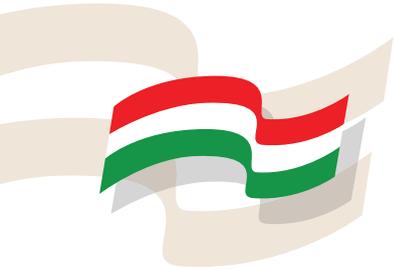
Elek Jakab	160	Kézdivásárhely	185
L'architecture populaire des bords de la Nyárad	161	Le château Bánffy de Bonchida	186
La fabrication des pâtes en spirale chez les réformés de Hongrie méridionale	162	Ede Egán	187
Le marché au bétail de Székelyhodos	163	La danse autour de l'arbre de mai	188
Les œufs de Pâques peints en batik	164	La Reserve naturelle des Clairières	189
Le château de Fraknó	165	Le château Károlyi à Nagykároly	190
Les paprikas rouges de Horgos et Martonos	166	L'ethnographe Rezső Haáz	191
Les gorges de Torda	167	L'huile de graines de courge de Muravidék	192
Árpád Feszty	168	László Rátgéber	193
Les frères Kolozsvári	169	Le canyon de Sebes-Körös et les gorges de Rév	194
László Bölöni	170	Árpád Kercsó	195
Le camp de musique et de danse folkloriques de Marosszék	171	Le fumu	196
Le château et le système de fortifications de Komárom	172	Les chants de berger de la Basse-Tisza	197
Le lac Sainte-Anne et la tourbière de Mohos	173	La fosse des Géants	198
La tour Hunyadi à Zimony	174	Le kebel	199
György Zala	175	L'église et bâtiment historique Saint Émeric à Gelence	200
L'arrosage en groupe le long de la Nyárad	176	Le Ravin rouge	201
Borostyánkő	177	Le sculpteur sur bois de Székelyszentistván	202
La collection de familles de poupées	178	Kati Szabó	203
Le Centre de pèlerinage János Esterházy	179	Le bretzel rond de Muravidék	204
La bataille de Zenta	180	La pivoine du Bánát	205
Les charretiers de Komárom	181	Attila Kaszás	206
Le tissage et la broderie de Bereg	182	Le professeur de chant de Haute-Hongrie János Stampay	207
Le Puits sacré de Doroszló	183	Mónika Szeles	208
La vallée de la Néra et son lac du Diable	184	La tombe de Ferenc II Rákóczi à Kassa	209
		La Principauté de Transylvanie	210
		La Division sicule	211



Sándor Petőfi : Je suis Hongrois

Je suis Hongrois. Ma patrie, mon pays, ma terre
N'a de plus immense beauté qu'en ce bassin.
Un petit monde en soi. Mais nul ne peut guère
Compter les belles richesses cachées en son sein.
Ses rocs sourcilleux avisent par-delà et témoignent
De l'écume des eaux de la vaste Caspienne,
Et sa plaine à perte de vue s'éloigne
Loin, très loin, dans l'infinité qui est sienne.

Je crois en une Patrie



Il n'est point de vertu plus belle, plus sublime et plus prodigieuse que l'amour porté à la patrie. Quiconque faisant montre d'un esprit aussi étriqué qu'un escargot recroquevillé sur lui-même, se contente d'aimer, d'idolâtrer sa propre personne, et ne saurait sacrifier nul intérêt, nulle famille ou patrie pour son seul salut : tandis que le citoyen vertueux, outrepassant son bonheur propre et celui de sa famille, embrasse avec amour son pays tout entier et unit son propre bonheur à celui de millions de ses concitoyens. Et cette sublime vertu ne peut s'exprimer plus noblement ou distinctement qu'en se plongeant dans les événements passés de la nation pour acquérir une connaissance précise de la terre et du peuple de notre pays. Celui dont le cœur aura été réchauffé par les actes nobles de ses ancêtres et touché par la gloire et la grandeur qu'a pu jadis afficher sa patrie, ou celui pour qui la richesse de la nature et la beauté de son pays sont devenues une conviction, voire une croyance, est attaché à sa nation non pas inconsciemment, comme le commun des mortels, ni pour des intérêts matériels plus vils, mais par un élan spirituel plus élevé.

Elek Fényes, 1846



Comité pour la Collection des valeurs hongroises de Haute-Hongrie
Dunaszerdahely

Comité pour la Collection des valeurs hongroises des Subcarpatie
Csap

Comité pour la Collection des valeurs hongroises de Transylvanie
Kolozsvár

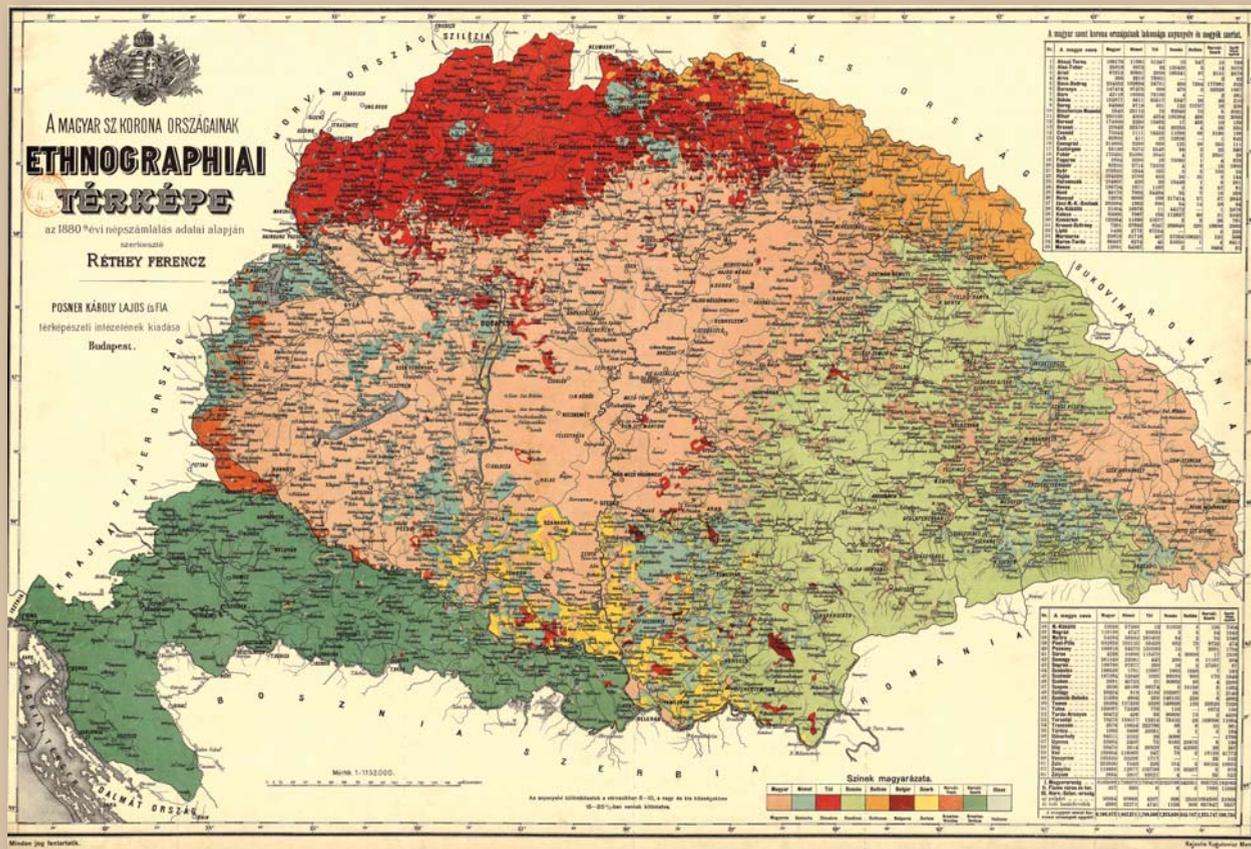
Comité pour la Collection des valeurs hongroises de Voïvodine
Zenta

Comité pour la Collection des valeurs hongroises de Croatie
Bellye

Comité pour la Collection des valeurs hongroises du Prekmurje
Lendva

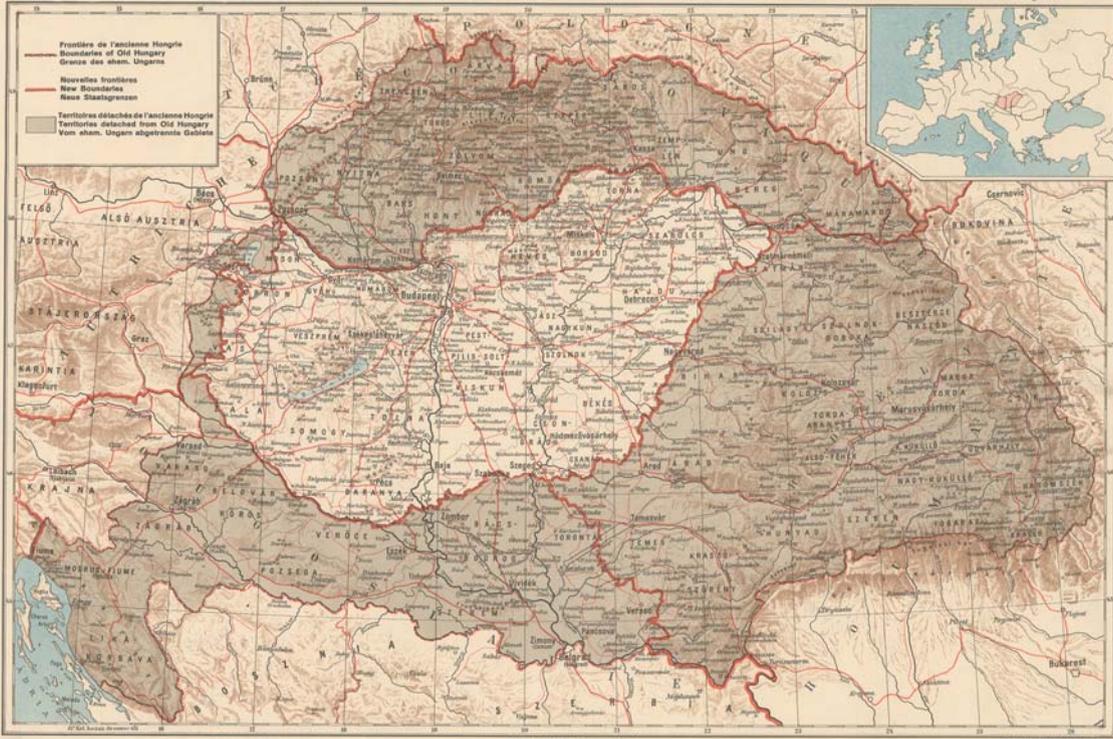
Comité pour la Collection des valeurs hongroises du Burgenland
Felsőőr

Comités pour la Collection des valeurs des ethnies hongroises outre-frontalières



La répartition ethnique de la population hongroise à l'époque de la décision de Trianon

Carte de la Hongrie d'avant et d'après le Traité de Paix de Trianon. + Hungary before and after the Treaty of Trianon. + Ungarn vor und nach dem Friedensvertrag von Trianon.



Territoire de l'ancienne Hongrie Area of Old Hungary Flächenraum Grossungarns	325.411 km.	Territoire de la Hongrie mutilée Area of Mutilated Hungary Flächenraum Rumplungarns	92.916 km.	Population de l'ancienne Hongrie Population of Old Hungary Einwohnerzahl Grossungarns	20,886.487.	Population de la Hongrie mutilée Population of Mutilated Hungary Einwohnerzahl Rumplungarns	8,522.230.
---	-------------	---	------------	---	-------------	---	------------

Hongrie d'avant et d'après le Traité de Paix de Trianon



Les ambassadeurs du Pays sicule

La Philharmonie des enfants de Szentegyháza

Quiconque voit et entend ces 140 jeunes vêtus du costume des Sicules ressent ce bonheur que d'être né Hongrois. La personnalité, la beauté, le talent et la jeunesse de ces enfants sont subjugants. Au pied des monts Hargita, un miracle s'est produit. La musique en direct a défié le monde virtuel. Les enfants rivalisent pour gagner le privilège de chanter et jouer de la musique sous la direction de Sándor Haáz. La Phily, comme ses membres surnomment cet ensemble, revêt une histoire particulière. Elle représente une famille de plusieurs milliers de membres composée de ceux qui faisaient partie de la toute première promotion de 1982 ayant presque l'âge d'être grands-parents jusqu'aux « apprentis » d'aujourd'hui, âgés de 8 à 10 ans. Devenir membre de la Phily un jour, c'est le rester pour toujours. L'ensemble est remplacé tous les cinq ans, car l'adhésion des membres « expire » à l'âge de 16 ans. Les jeunes musiciens viennent de Szentegyháza (Vlăhița) et des villages environnants, et durant toute l'année, ils apprennent et s'exercent dans la salle de musique de l'Hôtel du Musée pour les représentations à venir. Lors des tournées, ils sont hébergés par des familles d'accueil, et les voyages en bus, qui durent plusieurs semaines, se déroulent autant pour les enfants que les accompagnateurs dans la discipline et la bonne humeur. L'ensemble qu'avait formé à l'époque Monsieur le Professeur pour une seule célébration a connu un tel succès qu'il perdure encore aujourd'hui. Le répertoire se compose principalement de chants folkloriques et leur adaptation. La Phily se produisant souvent dans les églises, les cantiques en font également partie en plus des chants roumains, slovaques, serbes, autrichiens, voire même anglais, espagnols, turcs et français pour des concerts plus éloignés. Bien que la Philharmonie des enfants de Szentegyháza ait parcouru le monde entier ou presque, du Canada à Istanbul, depuis les dernières décennies, le chef d'orchestre Sándor Haáz estime que le plus important reste de se produire dans leur patrie, la Transylvanie.



La ville la plus fidèle Sopron

En vertu du traité de Trianon signé le 4 juin 1920, Sopron et ses environs se virent annexés à l'Autriche, pays qui avait déclenché la Grande Guerre. Or, les actions menées par la Garde en haillons et le Banat de la Leitha (Lajtabanság), ainsi que la résistance dont fit preuve la population civile empêchèrent l'occupation du territoire par l'Autriche, ce qui conduisit à l'organisation d'un référendum pour décider de l'appartenance de ces communes. Le référendum se déroula du 14 au 16 décembre 1921 où furent invités à se prononcer les habitants âgés de plus de 20 ans des localités concernées. Ce plébiscite fut principalement décidé par la population germanophone de Sopron. Sur les huit villages, seuls Fertőboz, Kópháza et Nagycenk obtinrent une majorité en faveur du rattachement à la Hongrie, tandis qu'à Sopron 72,8 pour cent des participants au scrutin répondirent « oui » pour la Hongrie au lieu de « ja » pour l'Autriche. L'ensemble de la région vota en faveur de la Hongrie par 15 334 voix contre 8 227 avec un taux de participation de 89,5 pour cent. L'agence de presse hongroise MTI rapporta ainsi l'événement : « Le résultat du référendum a suscité une immense liesse dans toute la ville. Malgré l'ordre émis par le Commandement municipal de l'Entente interdisant le samedi à partir de 16 heures toute forme de regroupement, de rassemblement ou de marche, la foule avait rempli les rues. » En 1922, l'Assemblée nationale promulgua la commémoration du référendum de Sopron selon l'énoncé suivant : « La population de la région, sans distinction de langue ou de race, a témoigné de son indéfectible loyauté envers l'État hongrois millénaire. » En vertu de cette disposition, les armoiries de la ville furent complétées par l'inscription « civitas fidelissima », la ville la plus fidèle. Il s'agit de la seule révision majeure du traité de paix de Trianon. Et c'est ainsi que la Hongrie a conservé 257 kilomètres carrés. En 2001, le gouvernement a déclaré le 14 décembre « Journée de la loyauté », date à laquelle la ville de Sopron décerne traditionnellement ses plus prestigieuses distinctions.



Malins pêcheurs Drávaszög

Dans le comitat de Baranya qui fut morcelé par le traité de Trianon, au confluent du Danube et de la Drave, se trouve l'une des plus grandes zones humides naturelles d'Europe, le parc naturel de la prairie de Kopácsi (Kopácsi Rét – Kopački Rit). Cette région abritant 55 espèces de poissons, la pêche est depuis longtemps l'activité majeure de ses habitants. Les ustensiles sont fabriqués et utilisés par les pêcheurs de la même manière depuis des siècles. Les accessoires servant à capturer les poissons comprennent le piège à poisson ou nasse en roseau. Ce piège, calé dans la vase à l'aide de poids, est conçu pour que les poissons s'y empêtrent par mégarde. Le filet maillant est un outil de fixation. Tendu dans l'eau, le « voile » finement tressé n'oppose aucune résistance au poisson lorsqu'il y pénètre, de sorte qu'il continue à nager jusqu'à ce que ses nageoires et ses branchies se prennent dans le filet. Outil permettant de capturer les poissons en eau peu profonde, la nasse tentaculaire, ou encore couvercle, ressemble à un panier en osier sans fond. Cette nasse est constituée de quatre brindilles de frêne recourbées, sur lesquelles le filet est attaché. En automne, lorsque l'eau est peu profonde, elle est utilisée pour attraper les brochets. L'épervier est lancé à partir d'une barque, ou plus rarement debout dans l'eau. Un autre accessoire de pêche est le filet monté sur un cadre. Le pêcheur fixe le filet à une profondeur égale à la longueur de son bras. Une ouverture carrée est laissée sur le couvercle, par laquelle les poissons capturés sont retirés. Quand le niveau de l'eau est haut, le couvercle est utilisé lorsque l'on repère un poisson, et si le niveau est bas, il est utilisé au hasard, car le poisson sera de toute façon capturé. Un pêcheur expérimenté sait déjà quel type de poisson il a attrapé à la façon dont celui-ci se déplace. La barcasse indispensable est le Kopácsi csikli, une embarcation faite de quatre planches de bois, d'une longueur de 4 à 5 m et d'une largeur de fond de 50 à 60 cm. Les extrémités avant et arrière sont pointues et légèrement relevées. Lorsqu'elle est mise à l'eau pour la première fois, il est de mise de souhaiter « Bonne chance ! » Les dernières embarcations de ce type ont été fabriquées et utilisées dans la prairie dans les années 1950.



Sopron demeure hongroise

La Garde en haillons

En avril 1919, se forma dans la région des terres fertiles et hameaux épars située autour de Kecskemét, un organisme comme il n'y en a jamais eu dans toute l'histoire de la Hongrie jusqu'à nos jours. Dirigée par le lieutenant d'aviation Iván Héjjas, la Garde en haillons était composée de membres aux valeurs patriotiques : des paysans, des réfugiés de Transylvanie, des enseignants, des cheminots et d'anciens soldats de la Division sicule. Groupe armé semi-officiel qui n'était pas toujours en accord avec les objectifs de la haute politique, il fut nommé ainsi en raison du peu de matériel et fournitures dont disposaient ses membres. Les Gardes n'avaient pas d'uniforme officiel, chacun combattait dans ses propres vêtements, le plus souvent civils, avec des équipements récupérés de la guerre. Si leur objectif initial était de faire front à la virulente République des conseils, plus tard, le groupe armé qui comptait quelques centaines, tout au plus deux ou trois milles volontaires, combattit pour conserver la Hongrie occidentale qui avait été annexée à l'Autriche en vertu du traité de Trianon. En tant qu'armée du Banat de la Leitha (Lajtabánság), éphémère État à la tête duquel fut élu Pál Prónay lors de sa proclamation, la Garde en haillons a su obtenir que la population au moins à Sopron et dans ses environs, puisse décider de son appartenance par référendum. L'organisme fut ensuite dissout par le gouvernement hongrois en 1921, mais réorganisé en 1938. Avant même le second arbitrage de Vienne en 1940, la Garde continua de mener des campagnes de guérilla dans les Subcarpatie, puis repoussa l'armée tchécoslovaque qui attaquait Munkács (Moukatchevo). Ses membres prirent également part aux combats contre les Soviétiques aux côtés des Finlandais et des Polonais. Les gardes en haillons étaient prêts à sacrifier leur vie pour leur patrie. Leur histoire a été immortalisée pour la postérité par Gyula Somogyvári dans son roman poignant intitulé « Et quand bien même, nous vivons ».



Leur son dépasse les frontières

Les beffrois à jupe de Hetés

Ces structures sacrées en bois font partie du paysage du comitat de Zala et de l'image des villages de la région de Hetés. Leur charpente en forme de jupe en font un sous-type unique parmi les clochers en bois du bassin des Carpates. Les hommes vivant dans cette région sont des maîtres du travail du bois, et les beffrois sont de véritables œuvres de charpentiers. Ils étaient autrefois couverts de chaume ou de bardeaux, puis à partir du XXe siècle, les tuiles et la tôle ont été utilisées. Le plus ancien édifice religieux de Göntérháza est le beffroi à jupe, construit dans la seconde moitié du XIXe siècle. Les poutres de base en chêne équarri ont été fixées sur une structure en briques reposant sur un socle en béton. Les quatre grands piliers s'élèvent à mi-hauteur au-dessus de la jupe. La calotte en forme de pyramide régulière est flanquée d'un avant-toit étroit. L'épi de faîtage est constitué d'une sphère métallique et d'une double croix, surmontée d'une girouette. L'édifice est protégé et classé monument historique. Mais un malheur frappa soudain la cloche tout comme les fidèles qui se réunissaient pour l'entendre. La cloche fut coulée pour en faire un canon pendant la Grande Guerre, tandis que la région fut coupée en deux par le traité de Trianon. La nouvelle frontière fut appelée la « ligne de deuil », car elle séparait frères et sœurs, et parents. Hetés, région entièrement habitée par des Hongrois, fut divisée par une frontière d'État infranchissable. Les six localités de Göntérháza, Kámaháza, Radamos, Zsitkóc, Lendvahidvég et Bánuta se retrouvèrent de l'autre côté de la frontière actuelle. En 1924, les habitants de Göntérháza achetèrent finalement une nouvelle cloche, dont le son depuis unit la nation déchirée.



Une fleur aristocratique

Le lilas de Madame Jósika

Le lilas de Hongrie ou *Syringa josicaea* est apparenté à des arbustes originaires de Chine et de l'ouest de l'Himalaya. Chez nous, cette plante vit dans les vallées fraîches et humides des Carpates orientales et des montagnes centrales de Transylvanie. Ses fleurs sont rose foncé et parfumées. Une des plus célèbres raretés végétales du bassin des Carpates, le lilas de Hongrie a été découvert au XIXe siècle, éveillant un intérêt vif tant au sein de la communauté scientifique que publique. La nouvelle de cette découverte fut également publiée dans le magazine *Nemzeti Társalkodó*. Le célèbre botaniste transylvain, János Keresztély Baumgarten, fut le premier à discerner la fleur dans le jardin de la comtesse Katalin Bethlen à Kolozsvár en 1823, et reconnu immédiatement qu'il s'agissait d'une nouvelle espèce. Il baptisa l'arbuste lilas à feuilles vénéneuses, sans pour autant donner une description ou un diagnostic appropriés de la plante. Encouragée par M. Baumgarten, la comtesse Bethlen montra la plante à la baronne Jósika, grande amatrice de fleurs. Celle-ci l'envoya au botaniste Baron Joseph Franz von Jacquin qui nomma la plante en l'honneur de la baronne Jósika, puis la présenta lors du congrès ambulante des médecins et naturalistes allemands à Hambourg en 1830. Bien qu'ayant été décrite par un scientifique autrichien, le *Syringa josicaea* est appelé, en raison de son aire de répartition, lilas de Hongrie dans presque toutes les langues européennes (Hungarian lilac, Ungarischer Flieder). Fleurissant en mai et juin, cette espèce de lilas attrayante agrémenté souvent les jardins en Transylvanie, mais est aussi de plus en plus populaire en Europe occidentale.



La foi est un don de Dieu

La religion unitarienne

Il s'agit de la seule confession chrétienne historique fondée en Hongrie. En 1568, sous le règne du prince Jean Sigismond, la diète de Transylvanie siégeant à Torda promulgua, pour la première fois au monde, la liberté de pensée et de religion. Cet édit permit sans autre précédent aux congrégations de choisir librement leurs propres pasteurs, et conduisit à la création de l'Église unitarienne et sa reconnaissance par l'État. Le décret fut rédigé par le défenseur et premier évêque de la foi, Ferenc Dávid. Selon ses enseignements, Dieu est considéré comme une réalité indivisible, dans son essence et sa personne. Dans son roman intitulé Dieu est un, Mór Jókai écrivit à propos du culte unitarien à Torockó : « Le bonheur de l'homme, la splendeur du peuple, est la plus grande gloire de la maison de Dieu ! Après un simple chant, le pasteur monte jusqu'à la chaire pour s'adresser aux fidèles. Il ne parle pas de miracles, ni de mystères, mais de ce que tous comprennent : l'amour pour la patrie, les devoirs des hommes les uns envers les autres, les bienfaits du travail, l'infinie miséricorde de Dieu, la récompense inhérente aux bonnes actions. Dans sa prière, il mentionne Jésus comme le Fils bien-aimé de Dieu, l'exemple à suivre pour les hommes. Et il ne refuse pas le salut et le paradis à ceux qui le cherchent par d'autres voies, sous d'autres étoiles. » Les fidèles de l'Église unitarienne hongroise vivent en grande partie encore aujourd'hui en Transylvanie, et la plupart des membres des congrégations hongroises et étrangères en sont originaires. L'Église ne convertit pas, en revanche elle accueille. Béla Bartók avait 35 ans lorsqu'il décida, avec sa famille, de rejoindre les Unitariens.

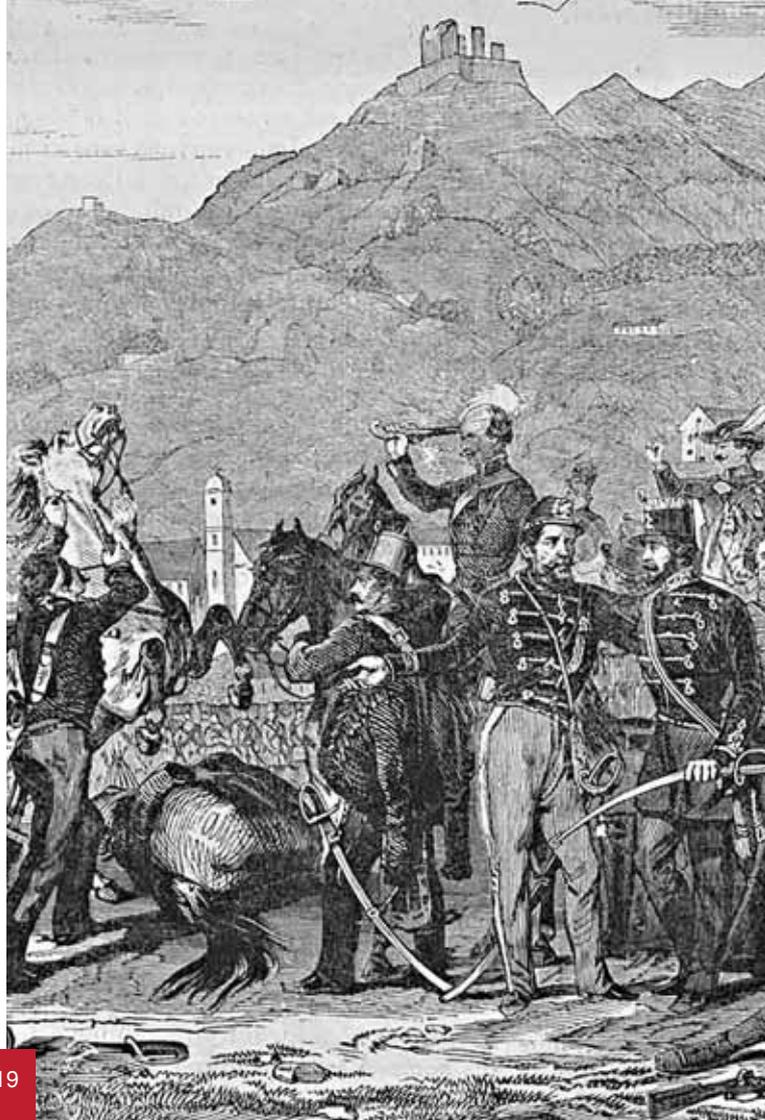


Kisiratos

Le Mémorial de la capitulation de Világos

Cette œuvre hexagonale façonnée en bois rappelle la forme du château fort d'Arad. Fichées dans un triple monticule placé sous la charpente, les stèles funéraires en bois se dressent comme une pyramide d'armes. L'œuvre de Gábor Füredi a été inaugurée à quelques kilomètres du site d'origine en août 2009, à l'occasion du 160e anniversaire de cet événement dans le village de Kisiratos (Dorobanți). Le 3e bataillon du 39e régiment d'infanterie était également présent à Világos. Ces soldats, qui avaient mené d'innombrables batailles et été parmi les premiers à s'emparer des murs du château de Buda quelques mois plus tôt, virent comment le général Artúr Görgei, monté à cheval devant l'armée, ne put laisser échapper qu'un sanglot muet et étouffé au lieu de tout discours d'adieu. Et comment l'officier, voulant présenter ses adieux au commandant en chef au nom de ses camarades, s'effondra en larmes, sans dire autre chose que : « Adieu, Görgei ! » Et cette armée, surgie du néant, qui avait infligé une série de défaites honteuses à l'une des plus grandes puissances militaires d'Europe, se tenait là, en rang discipliné pour la dernière fois, les fusils nettoyés (!) attendant d'être remis. Disciplinés, vaincus et fiers, les soldats se tenaient devant les Russes dans la plaine de Világos. Mais le bataillon refusa cependant d'obéir au dernier ordre : le drapeau, qui avait connu les guerres napoléoniennes, ne fut pas remis à l'ennemi. Dans son poème, le caporal Kálmán Barcsa se souvient de cet événement en ces mots :

Nous avons juré en versant nos larmes,
Et avons brisé jusqu'au manche nos armes.
Puis avons, comme si c'était notre amour,
embrassé notre bannière sacrée tour à tour,
Et l'avons déchirée pour que nul ne la prenne,
Quel partage amer ce fusse et si peu amène.



Une tradition vivante qui fait gagner son pain Le tonneau de Salánk

Aux XIXe et XXe siècles, les ateliers de tonnellerie de cette petite ville des Subcarpatie approvisionnaient non seulement les marchés des comitats de Bereg et Ugocsa, mais aussi les vignobles de la Grande plaine hongroise. Après 1920, leurs produits furent exportés vers la Tchécoslovaquie et, après 1945, vers les régions éloignées de l'Union soviétique. Aujourd'hui, outre l'Ukraine, ils produisent également pour les marchés hongrois, croate, italien et français. Des tonneaux de Salánk (Salanki) ont été offerts au pape Jean-Paul II, au président soviétique Mikhaïl Gorbatchev, au premier ministre polonais Donald Tusk, au président ukrainien Viktor Ianoukovytch, tout comme ils figurent parmi la collection de la présidence de l'UE du Musée national hongrois. Aujourd'hui encore, des dizaines de personnes pratiquent cet artisanat. S'ils se disent eux-mêmes tonneliers, le nom de barillier est également utilisé. Ils ont presque tous appris le métier de leur père ou entre eux, sans avoir passé d'examen de maîtrise. Les maîtres artisans de Salánk fabriquent principalement des fûts ronds de style hongrois pour le vin, le vinaigre et le chou, des baignoires, des seaux en bois pour les saunas, et des jardinières. La spécialité de Salánk est la fabrication de petits tonneaux de table de forme ronde ou elliptique. Le plus célèbre d'entre eux est le tonneau dit « à triple fond » qui possède deux compartiments desquels on peut tirer du vin rouge et du vin blanc, ou de l'eau-de-vie et de l'eau par le même robinet. Les artisans utilisent presque exclusivement du bois de chêne local, principalement le chêne des marais, qui est plus dense. Bien que le travail à la machine soit aujourd'hui courant, les vieux outils manuels sont très appréciés. Le métier de tonnelier est toujours un moyen de subsistance à Salánk et représente le digne « blason » et l'héritage de cette ancienne colonie hongroise qui mérite d'être préservé.



Nous sommes du même sang FC DAC 1904

Un étranger pourrait ne pas comprendre. Debout, avant le coup d'envoi du match de football du championnat slovaque Dunaszerdahely-Slovan, le public chante une ballade rock hongroise. La chanson est sifflée et huée dans le secteur des invités, d'où sont entamés des chants dans la langue officielle du pays. Les supporters locaux soutiennent leur équipe dans la langue de leur voisin du sud, le hongrois. Et après le coup de sifflet final, 12 000 personnes chantent l'hymne national hongrois, qui est parfois interdit, parfois toléré. Lors du match Hongrie-Slovaquie, même les responsables de l'UEFA n'ont pas compris pourquoi une grande partie de la tribune invités était remplie de citoyens slovaques soutenant l'équipe jouant à domicile. Pourquoi un cordon de police a dû être mis en place entre eux et leurs concitoyens supporters de la Slovaquie ? Nous, les Hongrois, nous pouvons comprendre cela. Lorsque les « ancêtres » fondèrent en 1904 le club ayant précédé l'actuel DAC, le Dunaszerdahelyi Atlétika Club, dans la région alors hongroise de Csallóköz, ils étaient loin d'imaginer que leur club bien-aimé deviendrait un jour l'une des incarnations de la nation. L'institution est, depuis les années 2000, capable de réunir non seulement les Hongrois de Haute-Hongrie ou ceux de la mère patrie, mais aussi les Hongrois du monde entier. Il serait peu exagéré de dire que certains matches du DAC sont l'équivalent d'un pèlerinage à Csíksomlyó, mais sportif. Chacun s'y rend, laissant derrière lui ses problèmes, pour revivre en pleurant les paroles de la chanson Nélküled (« Sans toi ») Des supporters venus de toutes les villes et grands clubs de Hongrie soutiennent le DAC avec les habitants de Dunaszerdahely dans leur nouveau stade. Si le drapeau hongrois est interdit lors des événements sportifs par la loi slovaque, les mots scandés « Ria-ria Hungária » résonnent jusqu'à Pozsony (Bratislava).



La diète de Torda

L'Édit sur la liberté religieuse

Sur ordre du prince Jean Sigismond, les représentants des « trois nations de Transylvanie », hongroise, sicules et saxonne, se réunirent à la diète de Torda en 1568, le jour de l'Épiphanie, et y déclarèrent pour la première fois au monde l'égalité des droits des quatre religions : catholique, évangéliste, réformée et unitarienne. Selon les termes de ce décret, il n'y a pas de religion d'État. Le souverain n'a pas le droit de faire de discrimination entre les confessions. La domination territoriale d'une religion est abolie. C'est-à-dire qu'à l'intérieur d'une localité, d'un domaine seigneurial, chacun est libre de choisir sa religion sans qu'il en soit désavantagé. Il devient interdit d'insulter les personnes d'autres confessions, d'offenser les prêtres d'autres confessions, de commettre des actes de violence contre des personnes d'autres confessions. Cette égalité des droits entre les religions fut respectée par les princes qui régnèrent ensuite. Tout cela se passa 80 ans avant la paix religieuse de Westphalie qui mit fin à la guerre de Trente Ans. À l'occasion du Millénaire de la Hongrie en 1896, ce moment historique à la diète de Torda en 1568 a été immortalisé par Aladár Körösfői-Kriesch dans une peinture commandée par le comitat de Torda-Aranyos. Jenő Dénes, l'un des biographes de l'artiste, écrivit ceci concernant cette œuvre : « Le tableau représente Ferenc Dávid, la figure de proue des unitariens transylvains, debout au centre de la Diète, à quelques pas du prince régnant, une main sur le cœur, l'autre levée vers le ciel, déclarant devant l'assemblée assise : "La foi est un don de Dieu !" »



Symbole de la ville

Le pozsonyi kifli

Lorsque votre hôtesse dépose devant vous un panier de pozsonyi kifli brillants, parfumés, encore tièdes et moelleux, accompagné d'une tasse de chocolat chaud pour le petit-déjeuner, c'est qu'elle vous apprécie profondément. C'est pourquoi il vaut mieux en prendre deux ou trois pour avoir plus de chance d'en trouver fourrés aux noix et au pavot. Selon certains témoignages, cette pâtisserie exquise en forme de fer à cheval était vendue à Pozsony (Bratislava) dès la fin du XVI^e siècle. Nous ne savons rien de son créateur. Seulement qu'après la fin de la menace ottomane, un boulanger autrichien confectionna des pâtisseries en forme de croissant pour que la population en quelque sorte « mange » le symbole de l'ennemi. Au XVIII^e siècle, le nom de Pressburger beugle (« biscuit de Pressburg ») était également répandu dans la ville. Dans son « Nouveau livre de cuisine hongroise » publié en 1830, István Czifray en fournit la recette sous le nom de « Savoureuse pâtisserie de Pozsony au pavot ». Après le traité de Trianon, la célèbre pâtisserie de Pozsony reçut un nom slave. C'est ainsi qu'aujourd'hui, et après de longs débats, elle figure au sein de l'Union européenne en tant que « spécialité traditionnelle garantie » en hongrois, après la dénomination slovaque. Selon la description officielle, « Le pozsonyi kifli est une pâtisserie fine en forme de croissant fourrée au pavot ou aux noix, dont la surface est brillante et marbrée ». Traditionnellement, le kifli aux noix a la forme d'un « C », tandis que celui au pavot a la forme d'un fer à cheval allongé. Une carte postale d'époque montre le Danube et le château surplombé d'un pozsonyi kifli avec l'inscription « Gruss aus Pozsony ».



Notre trésor séculaire

La tradition du vőfély dans la région de Bácska

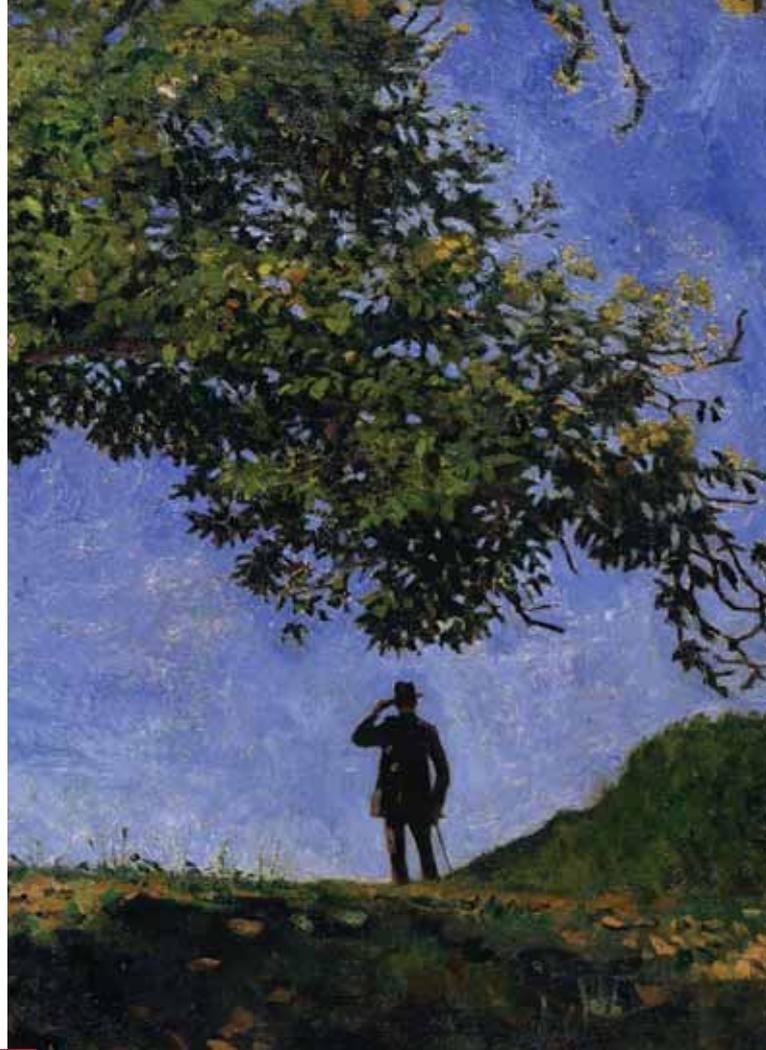
Le mariage représente l'un des événements majeurs de la vie des Hongrois. Il n'est donc guère surprenant que tout un rituel cérémoniel se soit formé autour des noces, qui requiert le concours d'un spécialiste. Le rôle du vőfély, terme hongrois désignant le maître de cérémonie de mariage, consiste à rehausser la solennité de l'événement, divertir les invités et enfin et surtout, assurer l'ordre et la discipline. La poésie populaire sur les noces est une tradition qui perdure encore aujourd'hui dans les villes et villages habités par des Hongrois dans la région Délvidék (« Hongrie méridionale »), située au sud des frontières actuelles. Ces poèmes sont préservés dans la mémoire de chacun, par transmission orale, mais aussi dans les copies de carnets écrits et de manuscrits. À partir du XVIIIe siècle, les discours et poèmes des vőfély furent également publiés dans des brochures imprimées vendues sur des bâches de foire, et étaient considérés comme des marchandises précieuses. Ces recueils ont probablement été rédigés par des scribes de la cour, des maîtres d'école, des enseignants et des chantres. L'influence des cérémonies de mariages nobles y est notable, et les références mythologiques indiquent des versificateurs instruits. Le « Livre du vőfély de Pacsér » écrit à la main a été publié par Rózsa Borús dans son ouvrage intitulé « Les noces dans la région de Bácska ». Péter Bodor Egrí, Vince Katona, Ferenc Úri et Kálmán Kaszás étaient tous de célèbres vőfély dans la région. Aux XIXe et XXe siècles, les vőfély de Bácska étaient principalement des agriculteurs. Nombre d'entre eux ont exercé cette fonction de manière professionnelle jusqu'à l'âge de soixante-dix ans. À l'époque, les services d'un vőfély étaient récompensés par le double d'un bon salaire quotidien de journalier. Après une cérémonie de mariage réussie, on parlait du vőfély pendant des mois. Afin de se former efficacement et de promouvoir leurs services, les 35 à 40 vőfély professionnellement actifs aujourd'hui dans la région de Bácska ont fondé une organisation qui propose régulièrement des conférences thématiques, des concours et des bals de vőfély pour ses membres.



La ville des peintres

La Colonie de peintres et École de peinture de Nagybánya

C'est grâce à la peinture que le nom de la ville est devenu mondialement célèbre. L'histoire de la peinture hongroise moderne a commencé dans cette colonie du Partium en 1896. Deux élèves du grand peintre Simon Hollósy, István Réti et János Thorma, tous deux originaires de Nagybánya (Baia Mare), invitèrent leur maître et ses élèves de Munich à un camp artistique d'été, que rejoignirent ensuite Károly Ferenczy et Béla Iványi-Grünwald. Ces cinq artistes fondèrent ainsi une école de peinture, qui suivait les deux grands courants du naturalisme et du plein air. Leur sujet principal étant la peinture de paysage, il était donc courant à l'époque de voir des peintres œuvrer devant leur chevalet en ville ou dans la campagne environnante. L'année suivante, leur exposition collective remporta un grand succès à Budapest et popularisa les artistes. À partir de 1902, la colonie devint une école libre, que fréquentèrent tous les grands peintres hongrois de l'époque. L'École de peinture de Nagybánya n'avait pas de conception consciente, les artistes se laissaient captiver par ce qu'ils voyaient, chacun travaillant sous l'influence de ses propres sentiments, ce qui rapprochait leurs œuvres du public. Pendant des décennies, cette perception est devenue la caractéristique majeure des beaux-arts hongrois. Si Nagybánya survécut à la Grande Guerre et au traité de Trianon, l'apparition de l'organisation fasciste roumaine, la Garde de fer, rendit le travail impossible. La confiscation totale des biens en 1937 mit fin à la période d'effervescence. Pendant la « période hongroise » ayant suivi le second arbitrage de Vienne, fut initiée une tentative de faire revivre la tradition, mais après la nouvelle occupation roumaine en 1945, le travail créatif dut être poursuivi dans un esprit d'« internationalisme », ce qui était très éloigné des intentions des fondateurs. Quand bien même, l'esprit original de Nagybánya ne peut être effacé et son influence se fait encore sentir dans les œuvres d'artistes contemporains.



Chasser les Tchèques

Balassagyarmat, « ville la plus courageuse »

Le 29 janvier 1919, à l'initiative et avec l'aide des citoyens et des cheminots de la ville, les soldats postés dans la région chassèrent de Balassagyarmat les troupes d'occupation tchécoslovaques. Leur action est un exemple éternel de patriotisme, de courage militaire et de solidarité civile. Après la Grande Guerre, mais avant le traité de Trianon, le pays, alors en grande partie occupé, vivait dans le doute. L'« idéal pacifiste » du gouvernement Károlyi ne ne répondit pas au désir de résistance armée de la population. « Si c'est non, c'est que c'est non » se dirent les habitants de Gyarmat, et ils prirent leur destin en main. Passant outre l'interdiction du gouvernement, les habitants, avec à leur tête les capitaines Rudolf Bajatz et Zsigmond Vizi, organisèrent le soulèvement. À l'aube, les patriotes s'emparèrent du petit pont traversant l'Ipoly et de la gare. Dans l'après-midi, ils chassèrent définitivement l'ennemi de tous les autres bâtiments occupés par les Tchèques, dont la caserne. En 1922, le régent Miklós Horthy inaugura une plaque commémorative en l'honneur des héros tombés au combat. Pendant les décennies socialistes, il fut interdit de parler de cet événement. En 1998, la municipalité déclara le 29 janvier jour commémoratif à nouveau. En 2005, l'Assemblée nationale accorda à Balassagyarmat le titre de Civitas Fortissima, « la ville la plus courageuse ». La ville porte fièrement cette inscription dans ses armoiries.



Des politiciens en tee-shirt Tusványos

Sous son nom officiel, l'université libre d'été et camp d'étudiants de Bálványos est un forum hongrois-hongrois et hongrois-roumain et lieu de discussions publiques et politiques, dont les fondateurs sont Zsolt Németh, membre du parti Fidesz, et les politiciens transylvains Tibor Toró T. et Zsolt Szilágyi. Ce rassemblement a été organisé pour la première fois en 1990 à Bálványosfürdő (Baile Balvanyos), puis en raison de l'intérêt croissant qu'il a suscité, a été déplacé à Tusnádfürdő (Baile Tușnad), une localité voisine, en 1997. Les noms des deux localités ont été fusionnés pour former l'appellation courante « Tusványos ». Au début, la semaine était consacrée presque exclusivement à des discussions sur des sujets politiques, scientifiques et culturels. Plus tard, le camp s'est élargi aux étudiants universitaires, créant ainsi une atmosphère de festival. Après les conférences de la journée, les discussions en petits groupes et les forums de discussion sous les tentes, les après-midis et soirées sont consacrés aux concerts. Les groupes les plus populaires du bassin des Carpates se produisent devant des milliers de fans. Tusványos ayant toujours lieu en juillet, les invités officiels passent généralement plusieurs jours dans ce magnifique coin du sud-est du Pays des Sicules, déambulant dans la foule en short et tee-shirt, avec souvent à la main une bière Csík, de l'eau-de-vie de prune Szilvórium, un lángos ou un gâteau à la broche.



Le monument dédié à nos martyrs

La statue de la Liberté à Arad

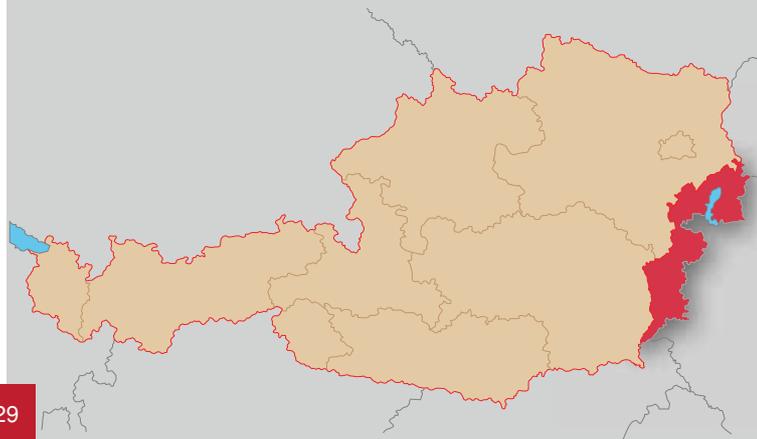
Après huit décennies de mise à l'écart, l'œuvre monumentale de György Zala se dresse à nouveau à Arad depuis 2004. Financé par des dons publics, le monument a été achevé en 1890. Il fut inauguré le 6 octobre, à l'occasion du 41^e anniversaire de l'exécution des treize généraux martyrs de la révolution hongroise de 1848-49, en présence de leurs proches et du général György Klapka, alors âgé de 70 ans. Le sujet principal du groupe de statues est la figure féminine de la Hongrie brandissant une couronne de laurier dans la main droite, avec un bouclier sur le bras gauche et une épée à la main. Elle est entourée en-dessous des allégories de l'Éveil de la liberté, de l'Esprit de combat, de l'Esprit de sacrifice et du Guerrier mourant. Au bas du socle, l'artiste a placé les bas-reliefs des généraux. L'œuvre, qui se trouvait sur la place de la Liberté lors de son inauguration, fut jugée gênante par la puissance roumaine occupante après le traité de Trianon. La nouvelle direction municipale d'Arad rebaptisa d'abord la place du nom du chef moț Avram Iancu, qui s'était rallié aux Autrichiens en 1848, puis fit enlever le monument lui-même. En 1999, des experts hongrois ont commencé à restaurer les statues, jusque-là conservées au château d'Arad, dans la cour du monastère des Frères mineurs. Cinq ans plus tard, les Hongrois ont pu à nouveau ériger leur mémorial historique sur la place Tüzoltó, dans le dénommé Parc de la réconciliation roumano-hongroise. Le « prix » en a été l'érection en face d'un arc de triomphe de 9 mètres de haut, sous lequel se tiennent les rebelles roumains dirigés par Avram Iancu.



Jusqu'au dernier souffle

Le Banat de la Leitha (Lajtabánság)

Le dictat de paix signé à l'issue de la Grande Guerre céda à l'Autriche la ville de Sopron et ses environs, ainsi que le territoire qui deviendrait plus tard le Burgenland. Les soldats hongrois commencèrent à évacuer la région le 26 août 1921. Cependant, les Autrichiens qui progressaient dans la région pour prendre leur place furent arrêtés à Pinkafő et Ágfalva par des unités rebelles, principalement composées d'étudiants. Au cours des combats, les attaquants perdirent trois hommes et les défenseurs un. Les jours suivants, sous la direction du capitaine Pál Prónay et du lieutenant Iván Héjjas, les quelque trois mille volontaires qui composaient la légendaire Garde en haillons, quittèrent la Hongrie tronquée pour se rendre dans les territoires annexés à l'Autriche. Gyula Ostenburg, commandant de Sopron, compléta cette unité avec 3 compagnies de gendarmes. Début septembre, les Hongrois repoussèrent une nouvelle attaque autrichienne, cette fois avec des forces plus importantes, Prónay faisant même une incursion en Autriche. Profitant de l'interrègne, le 4 octobre, l'« Assemblée constituante » de Felsőőr proclama le Banat de la Leitha État indépendant. Sa superficie était de 4 020 kilomètres carrés, soit l'équivalent de l'actuelle province autrichienne du Burgenland. Si le gouvernement hongrois ne reconnut pas officiellement le nouvel « État », il lui accorda un soutien tacite. Afin de résoudre la situation, des négociations furent entamées à Venise avec la médiation de l'Italie. En vertu de l'accord conclu le 13 octobre, la partie hongroise quitta le territoire et huit jours plus tard, un référendum fut organisé sous la supervision de l'Entente, pour décider du sort de Sopron et de ses environs. Le Banat de la Leitha ne put finalement empêcher les gains territoriaux autrichiens, mais sa constitution créa une situation qui permit la tenue d'un référendum à Sopron, dont l'issue fut favorable à la Hongrie.



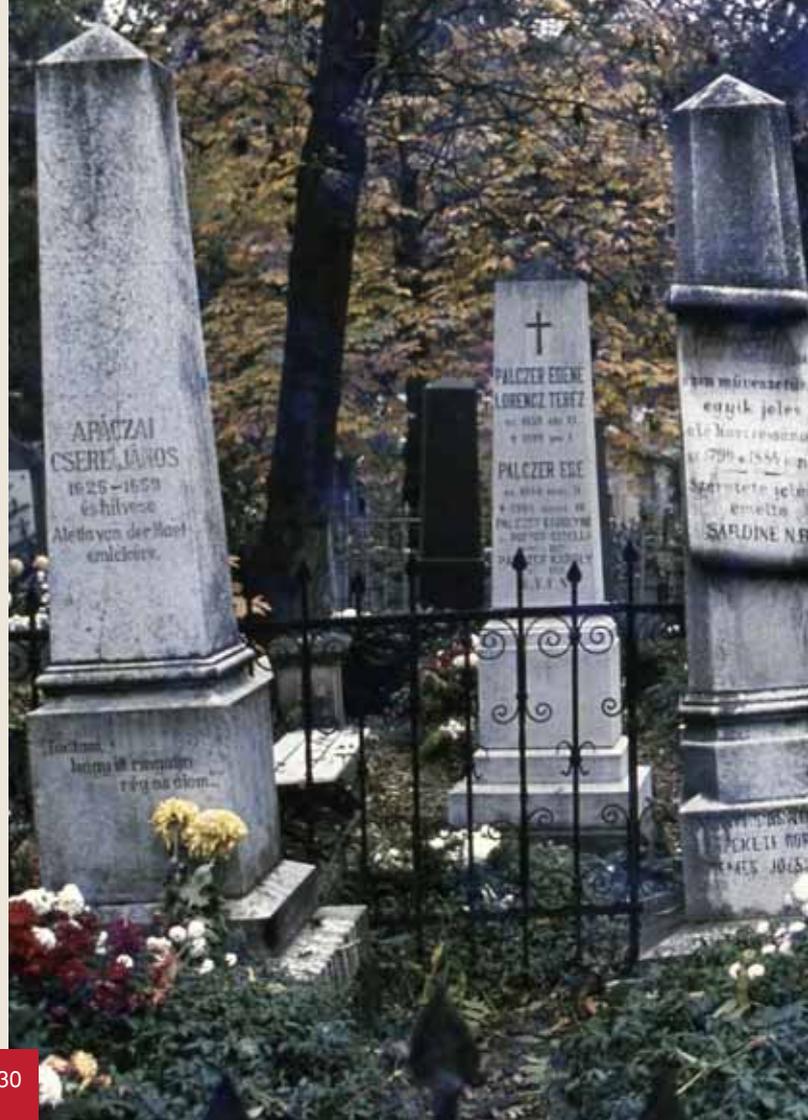
Le panthéon de Transylvanie

Le cimetière de Házsongárd

On dit que l'on est chez soi là où l'on peut se recueillir sur la tombe de ses grands-parents. Les Hongrois de Kolozsvár (Cluj-Napoca) peuvent le faire dans l'un des plus anciens cimetières du monde. Le cimetière a été fondé le 11 mai 1585 par le conseil municipal de Kolozsvár, réuni en séance commune de cent hommes et douze jurés au début de l'épidémie de peste, sur les mots suivants : « Voyant le fléau de Dieu faire croître de jour en jour le nombre de décès, nous avons décidé que sur le terrain situé à l'extérieur de la Petite porte de la rue Tordai, où l'on a planté les melons, une bonne et large parcelle soit transformée en lieu de sépulture où riches comme pauvres seront indistinctement enterrés, lequel lieu sera bordé d'une haie de persistants. » Házsongárd (Hajongard) ayant, dès sa création, été un cimetière public, chacun pouvait y être enterré, quelle que soit son appartenance religieuse ou ethnique. Une promenade entre les tombes révèle la mémoire de prêtres, d'aristocrates, de scientifiques, d'artistes, d'industriels, de Hongrois et de Saxons. Kolozsvár, citadelle de la culture hongroise, renferme un véritable panthéon. Les comtes, entre autres, Bánffy, Bethlen, Esterházy et Mikó y reposent, de même que nous pouvons rendre hommage à des personnalités comme János Apáczai Csere, Andor Bajor, Sámuel Brassai, Jenő Dsida, Károly Kós, Sándor Reményik, Domokos Szilágyi et János Xantus. Sujet de prédilection des artistes, romans et poèmes ont été écrits sur les bancs de ce lieu. Tel le poème d'Albert Wass intitulé « Dans le cimetière de Házsongárd », dont les premiers vers commencent ainsi :

Un après-midi, loin du bruit je suis parti
Pour aller me reposer de toute une vie
Dans le vieux cimetière de Házsongárd.

En 2011, sur recommandation de la Fondation Házsongárd, Hunor Kelemen, alors ministre roumain de la Culture, a déclaré 394 tombes monuments historiques.



Le « village le plus courageux » Kercaszomor

Le 12 août 1919, les troupes du royaume des Serbes, Croates et Slovènes occupèrent la partie occidentale de l'actuel village de Kercaszomor, village calviniste indépendant alors nommé Szomoróc. Un an plus tard, le 1er août, les habitants du village s'armèrent et, soutenus par les gardes-frontières de Kerca sous les ordres du lieutenant József Rankay, chassèrent les envahisseurs. Cependant, le triomphe s'avéra éphémère : ayant reçu des renforts, les occupants repoussèrent les gardes-frontières, emprisonnèrent une partie des habitants qui avaient pris part au soulèvement, obligeant les autres à s'enfuir dans les villages voisins. Néanmoins, vu la résistance courageuse dont avaient fait preuve les habitants, la Commission de délimitation des frontières décida, le 9 février 1922, de rendre Szomoróc à la Hongrie tronquée. Pour commémorer cet événement, entre 1923 et 1945, les villageois le célébraient chaque année le 9 février en se rassemblant devant de pilier commémoratif érigé à la frontière de Kerca et Szomoróc, sous les arbres plantés au même endroit à la mémoire du Premier ministre István Tisza. Depuis, le glas de la cloche installée dans le beffroi de Szomoróc et l'inscription qu'elle porte annoncent fièrement à tout un chacun : « Érigé par les habitants du village de Szomoróc en 1922 en souvenir de leur libération de la domination yougoslave ». En 2002, à l'occasion du 80e anniversaire de son rattachement à la Hongrie, la commune a de nouveau déclaré le 9 février jour de fête. En 2008, le Parlement a promulgué une loi conférant à Kercaszomor le titre de *Communitas Fortissima*, le village le plus courageux. Par leur courage et leur patriotisme, les descendants des anciens gardes « nobles » de la région d'Órség (signifiant « poste de garde ») se sont montrés dignes de recevoir ce titre de la postérité.



« La Belle Époque »

Les lieux du roman de Dezső Kosztolányi « Alouette »

Dans son roman publié en 1924, l'auteur, pour décrire la ville imaginaire de Sárszeg, s'est inspiré de son lieu de naissance, Szabadka (Subotica), bourgade rurale endormie, quelque peu rustre, avec ses habitants, ses coutumes, ses bâtiments et ses institutions importantes. Si bien des choses ont changé depuis le traité de Trianon, certains lieux existent encore aujourd'hui, dont le restaurant Le Roi de Hongrie, ou encore l'ancien Hôtel L'Agneau d'Or, aujourd'hui nommé La Maison de l'Armée. « Devant eux s'étendait une nappe blanche comme neige, avec au centre un bouquet de fleurs, à côté une salière, qu'on venait de remplir à ras le bord de sel et de paprika, une poivrière, un pot de moutarde, huile et vinaigre, un peu plus loin sur un plateau un verre à anse d'argent, des pommes et des pêches, et dans une corbeille d'osier, tout frais et croustillants, des croissants salés, des petites brioches, des pains au pavot. » La rue Széchenyi, auparavant rue Kossuth, est aujourd'hui la Promenade. « Rien ne les pressait. Ils se promenaient lentement, prenant leur temps, à tout petits pas, le long du trottoir balayé, à l'asphalte bordé de briques, ils rendaient leur bonjour aux promeneurs qui, la grande chaleur étant passée, les saluaient aimablement. Tous deux s'abandonnaient à cette ambiance d'après-midi. » Le Théâtre du Peuple à colonnes, situé sur la place principale, est appelé dans le roman « Théâtre Kisfaludy », « Le public était encore rare et pourtant dans la salle déjà on étouffait. Le dimanche, il y avait eu deux représentations, une l'après-midi, une le soir, et comme après l'orage, il restait de la veille une chaude moiteur qui pesait sur toutes les poitrines [...] Et puis aussi, à la honte générale des gens de Sárszeg, et malgré l'insistance de la presse locale, on n'avait toujours pas installé dans le théâtre l'électricité, on éclairait toujours avec des lampes à pétrole, et ces lampes dégageaient une lourde fumée à l'odeur horriblement âcre, odeur qu'ils appelaient, eux, "odeur de théâtre". » La bibliothèque municipale de Szabadka organise chaque année les Journées littéraires Dezső Kosztolányi, qui mettent en avant l'œuvre du grand écrivain par des discussions thématiques et pour les jeunes, des quiz populaires.



Bâtie avec les pauvres cendres d'une femme

La forteresse de Déva

Bien que la forteresse de Déva n'ait revêtu que rarement une importance militaire tout au long de son histoire, la ballade de Kelemen Kómvés (Clément le Maçon) en a fait l'un des plus célèbres châteaux hongrois.

Douze maîtres maçons tinrent conseil un jour
Pour bâtir de Déva les remparts et les tours
Pour bâtir de Déva la citadelle enfin
Contre un demi boisseau d'argent, contre un boisseau d'or fin.
Tous les douze à la ville ils se sont présentés,
Se sont mis tous les douze à bâtir la cité.
Leur travail du matin le soir était détruit,
Et leur œuvre du soir croulait pendant la nuit.

Le sacrifice de la femme de Kelemen porta finalement chance aux bâtisseurs. La colline du château, qui surplombe de très haut les environs, a été durant des milliers d'années un point d'observation où les Romains y avaient déjà érigé une fortification. Tirant les leçons de la dévastation causée par l'invasion mongole, le roi Béla IV, considéré comme le deuxième fondateur de l'État, fit construire une forteresse sur ce lieu. Par la suite, les murs changèrent fréquemment de mains. Ce fut le siège du vice-voïvode de Transylvanie, puis devint la propriété de Mihály Szilágyi, de la famille Hunyadi, et du roi Jean Ier Zapolya (János Szapolyai). Lorsque le pays fut divisé en trois parties, Déva devint territoire situé à la frontière occidentale de la Principauté de Transylvanie, et en tant que tel, fut le théâtre de combats. Pendant la guerre d'indépendance menée par François II Rákóczi au début du XVIIIe siècle, la forteresse fut prise par les insurgés kuruc, puis reprise par les loyalistes labanc. Après l'expulsion définitive des Turcs, la forteresse servit une nouvelle fois à des fins militaires lors de la lutte pour l'indépendance de 1848. Comme ils l'avaient fait à Buda et Arad, les Hongrois l'assiégèrent et la reprirent des forces impériales. Peu après, le bâtiment qui était utilisé comme dépôt d'armes, explosa. En août 1849, le général Joseph Bem y déposa les armes. Une rénovation partielle de la forteresse de Déva a été achevée en 2016.



Symbole de Kolozsvár Le Monument Mathias Corvin

L'œuvre de János Fadrusz représente un véritable chef-d'œuvre hongrois et la place qu'elle occupe dans l'identité nationale dépasse sans doute même sa signification artistique. C'est un énorme « oui » de la part des Hongrois de Transylvanie à la question « Et vous, êtes-vous toujours là ? » La figure principale de ce groupe monumental de statues en bronze, inauguré en 1902, est le souverain en armure, monté sur son cheval fougueux, devant lequel ses grands officiers inclinent les drapeaux des pays vaincus. D'une dimension de deux fois la taille réelle, ce monument offre un décor sans pareil avec en arrière-plan la cathédrale Saint-Michel, à quelques pas du lieu de naissance du roi Mathias. Il a fallu cinq ans pour achever cette œuvre. Le sculpteur a travaillé dans son atelier à Buda, tandis que l'aménagement du site et la construction du socle ont été exécutés à Kolozsvár (Cluj-Napoca). Les 17 pièces composant l'œuvre pesant près de 19 tonnes ont été transportées par voie ferrée. La cérémonie d'inauguration fut un événement national. Bien qu'ayant contribué de manière plus que généreuse à la réalisation de cette œuvre, l'empereur François-Joseph ne s'y rendit pas : le drapeau des Habsbourg reposant également aux pieds du roi Mathias. Le gouvernement hongrois et la quasi-totalité des membres du monde politique, scientifique et artistique célébrèrent avec enthousiasme le nouveau symbole de la patrie, qui depuis ne cesse de donner de la force aux Hongrois lorsqu'ils regardent ce monument. Si depuis le traité de Trianon en 1920, certains ont plusieurs fois tenté de l'enlever, la détruire ou la profaner, l'ensemble statuaire demeure scellé à sa place. En 2006, les gouvernements hongrois et roumain ont décidé de restaurer conjointement le monument qui, dans sa splendeur renouvelée depuis 2011, veille sur sa ville natale et son peuple entier.



Les murs d'Illona Zrínyi

Le château de Munkács

Depuis le col de Verecke, la vallée de Latorca mène jusqu'à la ville voisine de Munkács (Moukatchevo), qui a toujours revêtu une importance stratégique. Selon la légende, le château a été construit par Árpád, le chef des tribus conquérantes. Comme les montagnes étaient difficiles d'accès, il le baptisa Munkács, étant donné le « dur labeur » accompli. Les Tatars, venus envahir le pays en 1241, empruntèrent cette même voie et le détruisirent presque entièrement. Le roi Béla IV fit ensuite fortifier Munkács, à l'instar d'autres châteaux. Après l'échec de la bataille de Mohács contre l'Empire ottoman en 1526, le château revint à la Principauté de Transylvanie, puis passa sous la coupe des Rákóczi au XVIIIe siècle. C'est ainsi qu'Illona Zrínyi, princesse veuve, put s'y retirer avec ses enfants après la défaite subie par son second mari, Imre Thököly, lors de la guerre pour l'indépendance. Pendant plus de deux ans, entre 1685 et 1688, elle défendit la seule terre hongroise encore libre, le château de Munkács, contre les Habsbourg, gagnant l'admiration de toute l'Europe. Même lors des attaques les plus virulentes, elle se tenait parmi ses soldats pour défendre les murailles, souvent en compagnie de son fils, François II Rákóczi. D'une longueur embarrassante, le siège prit fin avec la capitulation d'Illona Zrínyi, considérée comme une victoire puisque les défenseurs furent amnistiés et autorisés à conserver leurs biens. Une quinzaine d'années plus tard, pendant la guerre pour l'indépendance menée par son fils, Munkács fut l'un des quartiers généraux des insurgés kuruc, puis le capitaine István Sennyey le remit aux forces impériales bien après le traité de paix de Szatmár en 1711. Plus tard, le château abrita la Sainte Couronne à l'approche des troupes napoléoniennes. La frénésie autrichienne de « démolition des châteaux » épargna Munkács. Car il était l'incarnation de la liberté hongroise, il fut décidé de le rendre synonyme d'esclavage et devint donc une prison. Dans ce château, qui fait aujourd'hui partie des Subcarpatie, se trouve un énorme monument représentant le Turul, oiseau mythique de l'origine des Magyars, ainsi qu'une statue en bronze de Peter Matl à l'effigie d'Illona Zrínyi et de son jeune fils, François II Rákóczi.



Le « roi des châteaux » Vajdahunyad

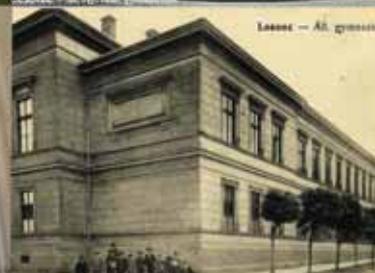
C'est l'écrivain Mikszáth Kálmán qui désigna ainsi ce qui constitue l'un des plus beaux châteaux demeurés intacts d'Europe centrale. Cet édifice est si imposant qu'une copie à échelle réduite a été construite dans le parc de Városliget à Budapest, d'après les plans d'Ignác Alpár, à l'occasion du Millénaire de la Hongrie. Se dressant fièrement sur la falaise qui surplombe les mornes lotissements et usines fumantes de l'actuelle Hunedoara roumaine, la forteresse renferme plus de cinq cents ans d'histoire de la Hongrie. Elle proclame la gloire des Hunyadi et des princes de Transylvanie. Construite après l'invasion tatar, la fortification fut offerte en 1409 par le roi Sigismond à Vajk, père de János Hunyadi. La charte mentionne qu'il avait alors 3 ans. Selon des rumeurs historiques, le monarque aurait peut-être soutenu son fils illégitime « avec cette grâce ». Ce qui est certain est que Sigismond suivit avec beaucoup d'attention et assista la carrière militaire de János Hunyadi, par ailleurs extrêmement talentueux. Le régent suivant fit ajouter des tours de guet et des remparts au château, qui devint la résidence de son épouse Erzsébet Szilágyi et de ses fils László et Mátyás Hunyadi. La chapelle gothique du château, l'immense salle des chevaliers et la loggia Renaissance de Mathias ont été construites au milieu du XVe siècle. Aux XVIe et XVIIe siècles, les princes de Transylvanie effectuèrent des constructions dans le style baroque, suivant leur époque et leur rang. À partir des années 1700, le château devint propriété impériale, passant ainsi outre l'ordre autrichien de démolition, qui anéantit la plupart des châteaux hongrois après la guerre pour l'indépendance menée par Rákóczi. Après un incendie survenu dans les années 1870, il fut restauré selon les plans d'Imre Steindl et Frigyes Schulek. Aujourd'hui, le château de Vajdahunyad est le plus beau site du sud de la Transylvanie.



Le berceau du mot hongrois

Le bâtiment du Lycée de Losonc

Achévé en 1883, ce bâtiment à étage de près de 2000 m² d'architecture trapézoïdale porte sur sa façade néoclassique une plaque de pierre avec l'inscription « Pour la culture nationale ». Le Lycée royal d'État hongrois, dont le prédécesseur fut fondé en 1590, était autrefois l'un des centres culturels de la ville que l'on appelait alors « Petite Budapest ». À l'automne 1919, les autorités de l'occupation le saisirent et en firent un lycée d'État tchécoslovaque comprenant des classes hongroises en parallèle. Redevenu Lycée royal d'État hongrois après 1938, il prit le nom de l'écrivain József Kármán, originaire de Losonc (Lučenec). En 1945, l'enseignement hongrois fut supprimé. Un nouveau lycée slovaque y fut établi jusqu'en 1962, date à laquelle l'école primaire de langue hongroise s'installa. Après le changement de régime, l'école devint la propriété de l'église réformée de Losonc. Le bâtiment est orné de trois plaques commémoratives liées à la Hongrie. Lorsque l'école élémentaire de langue hongroise de Losonc a été nommée József Kármán en 2001, une plaque de marbre blanc avec le portrait de l'écrivain a été placée dans le hall d'entrée. En 1994, l'association des scouts hongrois de Slovaquie a placé sur la façade les reliefs en bronze de Lajos Scherer et du Dr Aladár Szilassy, deux éminents dirigeants du scoutisme en Haute-Hongrie. La plaque commémorant les héros morts sur le front de l'ancien lycée a été retirée de la façade du bâtiment en 1945. En 2014, à l'occasion du centenaire de la Grande Guerre, une copie réduite de la plaque originale a été inaugurée dans le hall de l'école. Doté d'une longue histoire, le bâtiment, qui abrite aujourd'hui une école et une maternelle de langue hongroise, constitue le véritable contrefort de la langue hongroise dans la ville de Losonc située à la frontière des langues. C'est à cela que se réfère la pensée de József Kármán inscrite sur la plaque commémorative du hall d'entrée : « Notre langue nationale est le moyen de nous empêcher de fondre parmi les autres ».



La capitale de l'Art nouveau Szabadka

Si vous cherchez l'architecture Art nouveau dans la plupart des encyclopédies et manuels d'art, ou si vous tapez ce style dans un moteur de recherche sur le web, vous trouverez presque certainement la ville de Szabadka. Aujourd'hui nommée Subotica, elle fut élevée au rang de ville royale libre le 1er septembre 1779. Au tournant des XIXe et XXe siècles, cette ville de la plaine de Pannonie était la troisième localité la plus peuplée de Hongrie. Les décennies qui suivirent le Compromis austro-hongrois de 1867 virent cette ville endormie et quelque peu provinciale se transformer en un centre de vie effervescente. C'est à cette époque que le centre-ville de Szabadka revêtit son apparence actuelle. Grâce à ses liaisons ferroviaires, la ville disposait d'excellentes conditions pour le commerce, tandis que l'économie agricole de Bácska (Bačka) offrait des ressources matérielles presque illimitées pour le développement. Le premier bâtiment Art nouveau fut le palais Leovits, achevé en 1893. Ferenc J. Raichle conçut et fit construire le palais Raichle pour en faire sa propre demeure, son bureau d'architecture et bien évidemment une référence. Les couleurs et les formes éblouissantes rendent ce bâtiment tout à fait unique. L'ancien Hôtel L'Agneau d'Or, aujourd'hui Maison de l'Armée, était l'un des endroits les plus élégants de Szabadka, la véritable attraction de la promenade. Non loin de là se trouve le palais de la Banque régionale et commerciale, ouvrage achevé en 1908 et réalisé par Marcell Komor et Dezső Jakab, qui conçurent également la synagogue érigée sur la place portant aujourd'hui leur nom. Ces grands architectes hongrois dressèrent aussi les plans de l'Hôtel de ville, qu'ils firent édifier sur l'actuelle place de la Liberté et dont l'inauguration en 1912 fut un très grand événement. Le bâtiment se distingue par ses motifs folkloriques hongrois, ses fleurs stylisées et ses ornements en fer forgé. Le Palais de rapport de la ville fut commandé par Szabadka à l'architecte Pál Vadas. Le Musée de la ville fut conçu par les frères Vágó, qui ornèrent le bâtiment de leur motif favori, les oiseaux. Les bâtiments sont ornements de céramiques Zsolnay, qui figurent aujourd'hui dans la liste des Hungarikums.



Une cochonaille longue conservation

Le saindoux haché

La préparation du saindoux haché, méthode ancienne de conservation et de stockage de la graisse, est une spécialité culinaire traditionnelle de la région de Hetés. Elle était réalisée le deuxième ou troisième jour après la tue-cochon. Le saindoux émincé était fabriqué à partir des meilleures parties du lard. Il était d'abord cuit, ou plus exactement étuvé, puisqu'il ne devait pas cuire à feu vif. Sorti du jus, le lard était mis dans un endroit frais à refroidir pendant un jour ou deux. On veillait également à ce qu'il y reste le moins d'humidité possible. Lorsqu'il était complètement refroidi, on enlevait la couenne, puis les morceaux de viande de la graisse. On retirait du lard les morceaux de viande qui, pour leur goût délicat, étaient volontiers consommés salés, ou frits s'il y en avait trop. Le lard refroidi était coupé en tranches, écrasé à l'aide d'un maillet en bois ou haché à la moulinette, puis bien pétri avec du sel. Le saindoux salé était ensuite tassé dans un pot de manière hermétique, afin d'éviter qu'il ne moisisse ou ne rancisse. À partir du milieu du XXe siècle, les pots en bois furent de plus en plus souvent remplacés par des boîtes en fer-blanc émaillé. Le saindoux haché était consommé tartiné sur du pain, notamment avec des oignons rouges, des poivrons verts, des tomates, de la salade verte à l'huile de pépins de courge ou de la salade de concombres à la crème aigre. Mais il est également délicieux avec des pommes de terre frites ou en robe des champs.



« Le cosmopolitisme est un non-sens. Il n'y a pas d'art en dehors d'une nation, il n'y a pas de visage idéal sans un propre visage »

Károly Kós

Les propos de l'architecte, graphiste et écrivain transylvain d'origine saxonne sont qualifiés par l'ensemble de sa vie. Au lieu d'une carrière sûre dans l'enseignement à Budapest, il choisit sa terre natale de Transylvanie, assumant volontairement les conséquences du traité de Trianon. Né en 1883 à Temesvár (Timișoara), il fit ses études à Nagyszeben (Sibiu) et à Kolozsvár (Cluj-Napoca), puis devint architecte à Budapest. Très tôt, il travailla sur les bâtiments du Zoo de Budapest, conçut l'église catholique romaine de Zebegény, l'église réformée « au Coq » à Kolozsvár, le « palais à tourelles » du Musée sicule de Szepsiszentgyörgy (Sfântu Gheorghe) et les principaux bâtiments du quartier Wekerle à Kispest. Son style se développa rapidement et mûrit après avoir étudié l'architecture folklorique de Kalotaszeg. Cette région devint sa « patrie d'élection ». Il y construisit son manoir légendaire, Varjúvár, à Sztána (Stâna), et écrivit son roman *La Lignée Varjú*. Ses enfants y naquirent et c'est à partir de là qu'il organisa la survie intellectuelle des Hongrois séparés du pays. Il devint écrivain, publiciste, et fonda une maison d'édition et un parti politique. Après la Seconde Guerre mondiale, il se retira de la vie publique pour se tourner vers l'architecture et la littérature. Dans son poème intitulé « Sous le portrait de Károly Kós », Sándor Kányádi écrit : « Tu as construit un abri pour Dieu, un abri pour l'homme fait de pierre, une maison faite de bois, et une forteresse pour l'esprit faite de mots plus solides que la pierre ou le chêne. Que Dieu te bénisse pour cela, que l'homme te bénisse pour cela ; cela appartient à Dieu et à l'homme. Les murs peuvent s'écrouler, les pierres s'user, l'exemple qui les portent s'élève haut sans s'effondrer. Sur ton visage sillonne le temps, comme la neige fondue ruissellant sur le vieux Magura. » Károly Kós est mort à Kolozsvár en 1977, à l'âge de 93 ans.



Un héritage turc

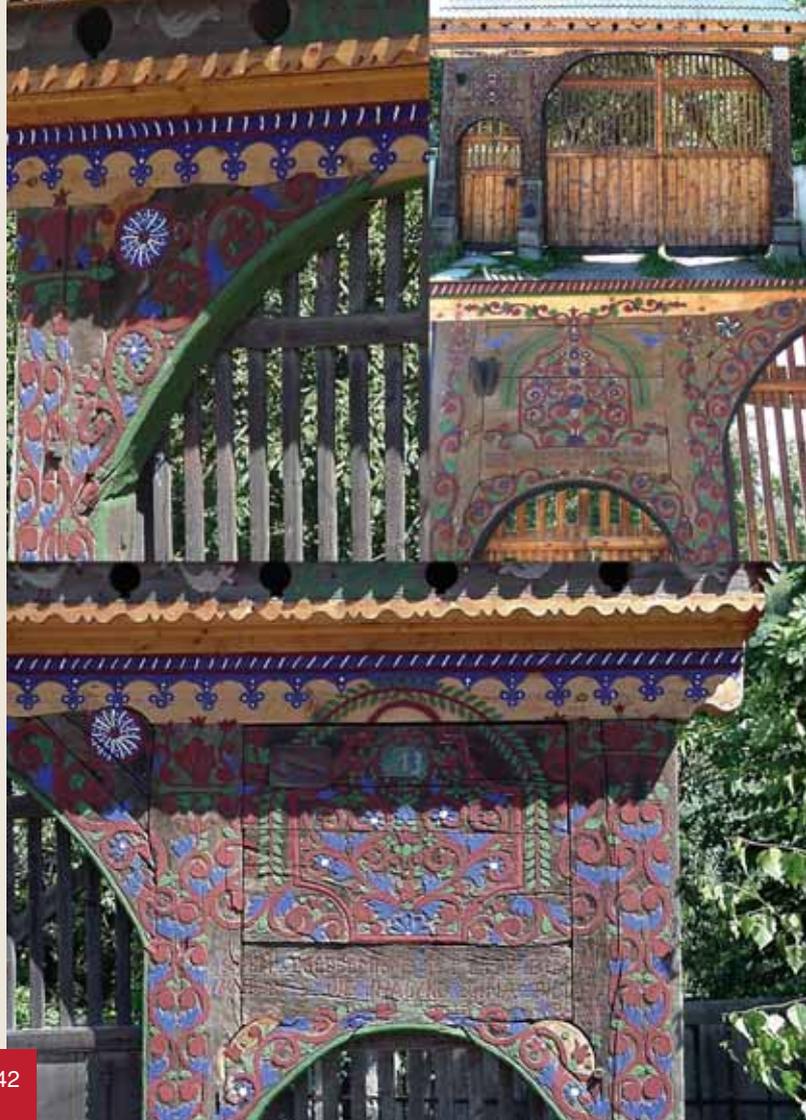
La tambura hongroise de Voïvodine

La tambura est un instrument à cordes doté d'un long manche, qui se joue avec une agile rapidité, comme Antal Páger le faisait dans le film *Le chant du cygne*, ou comme l'ensemble Vujicsics le fait depuis des décennies. La tambura n'est pas exclusivement un héritage spirituel hongrois, mais s'est foncièrement intégrée à la tradition de la musique instrumentale hongroise de la Hongrie méridionale. Les recherches officiellement documentées de Péter Király, Iván Barvich et Ferenc Borsi sur l'histoire de la musique instrumentale démontrent que l'ancêtre de la tambura n'a pas été transmis aux Hongrois par les Slaves du Sud, mais provient directement des Turcs. Comme le prouvent de nombreux enregistrements d'archives de Radio Újvidék (Novi Sad), jusqu'au milieu du siècle dernier, les orchestres de tambura existaient dans presque toutes les localités habitées par des Hongrois dans les régions à l'ouest du Banat, de Bácska (Bačka) et de Szerémség (Syrmie). Des documents, des photos et des enregistrements sonores préservent la mémoire de dizaines d'orchestres de tambura hongrois. Les centres de tambura les plus célèbres – sans être exhaustif – dans la région du Banat sont Törökkanizsa, Csóka, Hódegyháza, Padé, Nagykikinda, Torontáloroszi, Tóba, Törökbecse, Magyarszentmihály, Muzslya ; dans la région de Bácska ce sont Szabadka, Csantavér, Magyarkanizsa, Zenta, Felsőhegy, Mohol, Péterréve, Óbecse, Topolya, Bácsfeketehegy et Temerin. La musique à la tambura, comme celle des Serbes, des Croates et des Bunjevci, est profondément enracinée dans la musique des Hongrois de Voïvodine aussi. Bien que cet instrument soit également présent dans d'autres régions de Hongrie, c'est cette communauté qui considère encore aujourd'hui que la tambura fait partie intégrante de sa tradition musicale d'origine.



Les portails sicules sculptés et peints Máréfalva

« Quiconque se plonge dans les motifs de ces portails sera véritablement ébloui par les splendeurs d'un monde folklorique singulier » écrit l'écrivain transylvain András Sütő. Dans le Pays des Sicules, presque tous les villages sont ornés de portails sculptés uniques en leur genre, dont Máréfalva (Satu Mare), ou Máréfala comme l'appellent ses habitants, qui possède une valeur artistique particulière. C'est là que l'art de la sculpture des portails se perpétue sans discontinuer. Ces chefs-d'œuvre se composent d'une petite et d'une grande porte placées sous une toiture en pigeonnier. Le village compte plus de 200 portails sicules, dont 25 sont classées monuments historiques en raison de leur ancienneté et de leur caractère unique. Le plus ancien portail sicule sculpté et peint, qui constitue l'entrée du presbytère, date de 1858 et comporte l'inscription suivante : « Paix à ceux qui entrent, salut à ceux qui sortent ». Certains portails du village, outre les ornements sculptés, comportent aussi des motifs peints uniques. Les maîtres artisans ont également ajouté des éléments anciens et des formes d'art décoratif folklorique sur les portails. Le bas des portails peints du village de Máréfalva est généralement vert, symbolisant la terre, et le haut bleu, représentant le ciel. Dans le ciel sont généralement représentés la lune, le soleil et les étoiles, entrelacés de torsades de fleurs. Outre le nom du maître et la date de l'ouvrage, les portails comportent souvent des inscriptions d'exhortation, de bons conseils, de bienvenue et de remerciements à Dieu : « Le maître de ce portail est un hôte bienveillant / Menteurs et trompeurs sont définitivement bannis » figure sur le portail no 483, réalisé en 1968. « Si ton chemin te mène ici, si tu as été trompé par un mauvais ami, Entre chez nous, vagabond, tu y trouveras un lieu de repos » est inscrit sur le portail no 116 datant de 1970. Ou encore sur le portail no 418 : « Érigé par la grâce de Dieu, le 12 mars 1948 ».



L'invasion roumaine

Commémoration de la bataille de Bekecs en 1916

Pendant la Grande Guerre, à l'exception de quelques semaines, aucun ennemi ne foula le territoire du Royaume de Hongrie. Si la Roumanie resta neutre les deux premières années, elle signa cependant le 17 août 1916 à Paris un traité secret en vertu duquel l'Entente reconnaîtrait ses prétentions sur la Transylvanie si elle venait à entrer en guerre. Le 27 août, jour de la déclaration de guerre, les troupes roumaines franchirent la frontière à peine gardée en passant par 18 cols dans les Carpates. Cette attaque inattendue leur permit d'accomplir des actions spectaculaires : le lendemain, les troupes occupèrent Brassó (Braşov), le 11 septembre Csíkszereda (Miercurea Ciuc) et le 15 septembre, elles entrèrent dans Székelyudvarhely (Odorheiu Secuiesc). Toutefois, la résistance menée par Viktor Maderspach, un officier militaire en permission dans sa propriété du sud de la Transylvanie, qui avait formé sa garde principalement avec des civils locaux âgés, ne fut pas vaine. Leurs actions de guérilla ralentirent l'avancée des Roumains, ce qui permit le redéploiement rapide de nos unités régulières. La dernière opération de cette campagne militaire se déroula dans la région de Parajd (Praid) et Szováta (Sovata) entre le 26 septembre et le 3 octobre. Nos troupes défensives furent renforcées par l'arrivée d'un régiment d'infanterie bosniaque, suivi des 9e et 10e régiments d'infanterie de Miskolc et Kassa. Les soldats aguerris, regroupés depuis le front de Galicie, stoppèrent l'invasion roumaine au sommet du mont Bekecs (Beheci). S'il avait fallu 49 jours aux envahisseurs pour atteindre Bekecs, 5 leur suffirent pour s'enfuir de l'autre côté des Carpates. Démoralisé par cette sévère défaite, l'ennemi n'arriva même plus à défendre sa capitale, Bucarest. La Roumanie, qui se déclarait encore neutre même quelques jours avant l'attaque, ne put conclure la paix avec les puissances centrales, qui par ailleurs se battaient sur les fronts européens, qu'au prix d'importantes pertes territoriales en 1918.



Si tu veux boire, fais-moi danser ! La danse de la bouteille de Szentgerice

La danse de la bouteille est rare en Transylvanie. Szentgerice (Gălățeni), située le long de la rivière Nyárád (Niraj), est le seul lieu où elle est pratiquée. Nul ne sait quand et comment elle est arrivée là. Sándor Gönyey la mentionne en 1930 dans son ouvrage sur l'histoire du « Bouquet de perles », tout comme Csaba Pálfi, qui ajoute que les danseurs étaient dirigés par le pasteur unitarien Izsák Bíró et le musicien Márton Bükkösi. L'ethnologue japonais Inagaki Norio, qui a visité ce village à plusieurs reprises, pense que les hommes de Gerice s'étant enivrés pendant les festivités, les femmes n'avaient personne avec qui danser et c'est pourquoi elles ont choisi la bouteille. D'autres affirment que les filles et les femmes de Szentgerice enlevaient aux hommes les bouteilles de vin lors des fêtes et tentaient de les faire danser ainsi, tout en disant : « Si tu veux boire, fais-moi danser ! » Des photos plus anciennes montrent que la bouteille était placée sur le fichu, signifiant que seules les femmes mariées pratiquaient cette danse, alors qu'à partir des années 1960, seules les jeunes filles la dansaient, la bouteille étant alors placée sur les cheveux. Nul ne sait comment aucune des filles ne fait tomber la bouteille de sa tête. Au siècle dernier, après le pasteur Izsák Bíró, le groupe de danse a été dirigé par les professeurs Ferenc Kövendi Kiss, puis Ibolya Szávuly, et par la suite le pasteur unitarien Sándor Balázs. Ce groupe, appelé Gyöngyösbokréta (« Bouquet de perles »), est soutenu par l'Association Sancta Gratia du village. L'un des événements les plus importants durant lequel le groupe se produit est le bal des vendanges, qui ne peut se dérouler sans que ne soit présentée la danse de la bouteille.



Celui qui perdit deux fois sa terre natale

László Szabédi

C'est dans son poème A szabédi Nagyréten (« Sur la grande prairie de Szabéd ») que le poète écrit en 1936 le lieu d'où il partit :

Boldog vagyok kicsit
mert kínjaim kicsik,
fut a nagyja előlem;
múltam múltó agyrém,
a szabédi Nagyréten
kaphat már új erőre.
Életemet onnan
kezdem el, ahonnan
kiszülettem belőle.

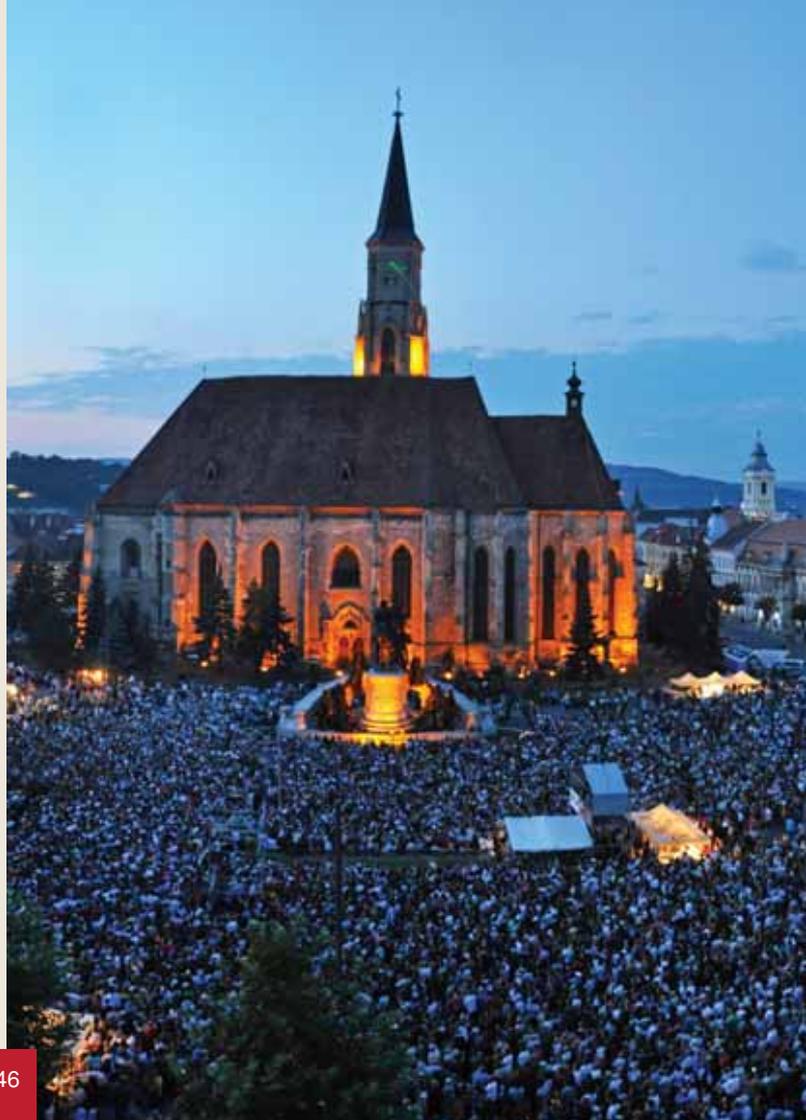
Ebben a faluban
élt nagyapám, s ugyan-
ebben élt minden üke,
kik évszázadokon
által székely jogon
öröklék mindenüket
a nemességszerző
Mártontól, ki első
ízben hordta nevüket.

Né en 1907 dans une famille de nobles sans fortune, László Szabédi poursuivit ses études supérieures au Collège unitarien de théologie de Kolozsvár (Cluj-Napoca) et à l'Université de Strasbourg. Il débuta dans la poésie au milieu des années 1920, mais travailla également comme fonctionnaire, dramaturge et journaliste. Après le second arbitrage de Vienne, il s'installa et enseigna à Bâré, village situé dans le comitat de Kolozsvár. De nature renfermée, il s'est rarement ouvert comme il l'a fait dans le poème ci-dessus. Après la Seconde Guerre mondiale, il redevint journaliste et, à partir de 1947, enseigna également à l'université Bolyai de Kolozsvár. Protestant contre la fusion de l'institution avec l'université roumaine, il fut harcelé par la Securitate. En 1959, désespéré, il se suicida, comme d'autres intellectuels hongrois de l'époque. Les cendres de László Szabédi reposent au cimetière de Házsongárd.



Nous avons réinvesti la Place principale Journées de la culture hongroise à Kolozsvár

La phrase ci-dessus a été formulée par Balázs Gergely, principal organisateur des 10es Journées de la culture hongroise à Kolozsvár en 2019, lors du gala d'ouverture. Tel qu'il l'a dit : « Nous n'avons pas reconquis, nous n'avons pas repris ou récupéré les places du centre-ville, nous les avons réinvesties. Après tout, c'étaient les nôtres, nous les avons construites, mais pas seulement pour nous-mêmes. La place principale de Kolozsvár est la place principale de la Transylvanie, l'un des symboles de tous les Hongrois. » Dans le climat politique des années 1990 et 2000 régnant à Kolozsvár, si quiconque aurait affirmé que 30 000 à 40 000 Hongrois se rassembleraient bientôt pour écouter le soir des concerts sur la Place principale, on aurait peut-être appelé un médecin. Mais ce miracle, organisé par l'Association Précieuse Kolozsvár, se reproduit d'année en année depuis 2010. Les Hongrois de la ville tiennent le plus grand festival de Transylvanie pendant la semaine du 20 août, où les Roumains peuvent y prendre part pour goûter nos plats, nos boissons et apprécier notre culture. Les Journées de la culture hongroise à Kolozsvár rassemblent les habitants de la ville de différentes nationalités. Expositions, foire, gastronomie, journées cinématographiques, programmes pour les familles et les enfants, conférences, présentations de livres font revivre l'atmosphère animée du tournant du siècle à Kolozsvár. Autour de la cathédrale Saint-Michel, dans la rue Farkas ou sur la place de la Promenade, les mots hongrois se font entendre toute la journée. L'ambiance libérée des concerts du soir est indescriptible. Les musiciens jouent dans la bonne humeur sur la scène près de la statue du Grand Roi, et le public les accueille avec un enthousiasme sans pareil. Ces dix dernières années, Edda, Quimby, l'Orchestre des 100 musiciens tziganes, Szalonna és bandája, Neoton, Illés, Omega, Bikini, Félix Lajkó, les Bagossy Brothers, Piramis, ou encore Erika Miklósa s'y sont tous produits. Le roi Mathias se divertit fièrement. Longs applaudissements, feux d'artifice.



« Houille-houille, haillra ! » Le hockey sur glace à Csíkszereda

Il y a plus de mille ans, l'Europe était terrifiée par les flèches des Hongrois comme par les cris de guerre cités ci-haut. Aujourd'hui, seuls ces cris font trembler les adversaires de l'équipe de hockey de Csíkszereda (Miercurea Ciuc). Le public qui remplit la patinoire artificielle Lajos Vákár sait toujours à chaque match encourager son équipe bleue et blanche à la victoire, laquelle sait récompenser ses supporters enthousiastes. Le Club de patinage a été fondé en 1880 dans la ville, et le premier match entre les hockeyeurs de Szereda et leurs rivaux de Bucarest a eu lieu en 1929. Au tournant du siècle, les matchs légendaires du Sport Club de Csíkszereda contre Steaua étaient bien plus qu'un simple événement sportif. Les Sicules se livraient souvent à des affrontements sanglants contre les Roumains, dont les supporters qualifiaient leurs adversaires d'« apatrides » dans leurs chants. Et l'autre côté de répondre que les Bucarestois ne pourraient bientôt « pénétrer sur le sol transylvain qu'avec un passeport ». Le Steaua s'étant affaibli ces dix dernières années, l'équipe de Szereda, outre dans le championnat roumain, joue désormais aussi dans le championnat hongrois, afin d'avoir des adversaires de qualité. En 2011, ils ont même gagné la saison de la dénommée MOL League. Jusqu'en 2019, le Sport Club a remporté 15 fois le championnat roumain et 12 fois la Coupe de Roumanie. Le hockey est le sport le plus populaire dans la ville et les villages environnants, et d'énormes crosses de hockey marquent les arrêts de bus. Les enfants reçoivent leurs premiers patins dès 3 ou 4 ans de l'« Ange » pour Noël et se mettent aussitôt à ce sport. Si l'équipe nationale roumaine n'est pratiquement composée que de joueurs sicules, la sélection hongroise compte également bon nombre de joueurs d'origine transylvaine.



Un fromage hongrois dans la Hongrie méridionale Le gömölye de la région de Temesköz

Le gömölye est un fromage caillé de couleur jaunâtre, un peu piquant et acide, fait de lait caillé de brebis légèrement salé. Lorsque l'on coupe la croûte dure, l'intérieur est sec et friable. Il est volumineux et de forme ovale. Le lait de brebis paissant en pâturage est traité à la main dans l'enclos. Il est ensuite filtré dans un linge et chauffé à 30°C, puis on y ajoute une présure liquide microbienne en brassant continuellement. Le lait caillé en trois quarts d'heure. De l'eau bouillie refroidie à 65°C est ajoutée au lait caillé tranché, puis on laisse reposer le tout. Le caillé décanté est ensuite pressé à la main, façonné en boule, puis retiré à l'aide d'une toile à fromage, égoutté et suspendu, et placé sur une étagère après avoir été remodelé à la main. Les pièces sont après affinées dans un endroit chaud et aéré, sur des étagères en bois, où elles fermentent 2 à 3 jours, puis coupées en morceaux et placées dans une solution salée froide pendant plusieurs heures. Après le salage, le gömölye devient solide et durcit. Ce caillé de 2-3 kg est mis à sécher pendant 4 à 5 jours. Il est consommé frais ou en conserve. Dans le village de Csóka, Mária Szántó, 88 ans, raconte qu'elle mettait le gömölye dans le fumoir lorsque son mari fumait la viande après la tue-cochon. Le gömölye est consommé comme un plat à part entière, avec du pain et des oignons, ou râpé sur des pâtes cuites. Les nouilles au fromage caillé ou les pâtes au fromage de brebis avec du lard frit sont des plats typiquement hongrois. Les bergers fabriquent et consomment ce produit fait exclusivement de lait de brebis depuis des siècles. Ce fromage caillé de brebis est la nourriture des bergers de Csóka, Kanizsamonostor, Padé et Szaján dans la région de Temesköz, et l'un des produits laitiers les plus typiques de l'élevage traditionnel de brebis et une spécialité de la gastronomie hongroise.



Un joli coin doré

Le manoir de Varjúvár à Sztána

Peu de passagers prirent le train à bord duquel Károly Kós quitta Budapest pour la Transylvanie à l'automne 1918. Il avait choisi le travail de la terre plutôt que l'enseignement, la vie de minorité plutôt qu'une carrière en Hongrie et Varjúvár plutôt que la capitale. Pourquoi ? Sans doute la réponse figure-t-elle dans ces lignes qu'il a écrites : « J'aimerais pouvoir voir mon tout petit logis arrangé comme moi je l'entends. Que mes terrains ne soient que d'un seul tenant, mes arbres fruitiers fructueux, ma grange pleine, mon rucher peuplé... Que tout soit bien soigné, proprement cultivé, bien ordonné. Que ce soit beau et agréable à voir aussi, et j'aimerais que mon domaine, dont j'ai acquis chaque motte, planté chaque herbe et chaque arbre, construit chaque bâtiment, revienne ainsi aux miens qui resteront. » L'architecte, graphiste, écrivain, éditeur, politicien et organisateur culturel passait ses étés dans sa maison de Sztána à partir de 1911, mais après la Grande Guerre, il quitta Budapest pour s'y installer définitivement jusqu'en 1944. Le rez-de-chaussée du bâtiment a été construit en pierre concassée sans crépis, comme la muraille d'un château. Les parties supérieures à l'étage sont en bois. Le toit à deux versants pentus, recouvrant un ensemble de bâtiments plus petits, avec leurs tours rondes et coniques caractéristiques, est recouvert de bardeaux. Le manoir de Varjúvár (littéralement « Château de la corneille ») fut l'un des centres de la vie intellectuelle hongroise entre les deux guerres mondiales. Le poète Jenő Dsida, l'écrivain Zsigmond Móricz y ont séjourné, et Károly Kós y a écrit ses œuvres de 1920 à 1940, dont le roman La Lignée Varjú. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, le bâtiment fut détruit et Károly Kós n'y retourna plus jamais. Avant le traité de Trianon, sur les 523 habitants du village de Kalotaszeg, 350 étaient de langue maternelle hongroise et 170 de langue maternelle roumaine. L'église destinée aux habitants de langue roumaine a été construite en 1927 d'après les plans de Károly Kós.



La boisson des rois et empereurs

Les vins de Backamadaras

La viticulture est une tradition séculaire à Backamadaras (Pásăreni), situé sur les bords de la rivière Nyárád. La culture se fait principalement sur les coteaux du mont Backa, au-dessus du village. Les principaux vignobles sont Backa, Dondor, Bongor et Külső. Un recensement de 1722 indique que « leurs vignes bien ordonnées produisent un vin d'une qualité et d'une subtilité sans pareilles dans cette province ». Selon un inventaire de 1750, les petits nobles possédaient des vignobles produisant en moyenne 50 futailles de vin, voire 120 pour Márton Nagy, tandis qu'un Sicule libre en produisait 30 et un serf 3. En 1890, le village comptait près de 132 acres de vignes, alors qu'en 1911, il n'en avait plus que 36. Cette diminution de la superficie des vignes fut causée par le phylloxéra, qui ravageait alors toute l'Europe, et entraîna le déclin de la célèbre production de vin de Madaras. Si en 1990, il ne restait plus que 14 hectares de vignes, la production a par la suite été relancée. De nouveaux plants de vigne ont été installés sur des terrains restitués à la propriété privée. Les exploitants locaux ont créé l'Association des viticulteurs et vinificateurs traditionalistes de Backamadaras. Les membres utilisent des étiquettes uniformes, certains disposent déjà d'équipement pour l'embouteillage et le filtrage, et une douzaine d'entre eux se sont regroupés en partenariat pour acquérir, au moyen d'une subvention, un égrappoir électrique. La première dégustation de vins locaux a eu lieu en 2008 et depuis, les producteurs participent à des expositions. Les habitants de Madaras racontent que le breuvage local était dégusté à la cour du roi Mathias, et transporté en charrette jusqu'à la table de l'empereur à Vienne. Un villageois revenu de captivité en Russie a même affirmé qu'en 1916, des bouteilles produites par la famille Csiki à Madaras ont été servies à la cour du tsar.



Pas un mètre sans jumelles ! Rando vélo autour du lac Fertő

D'une distance de 125 kilomètres, ce tour peut être tranquillement parcouru en deux jours. Vous y rencontrerez un monde merveilleux d'oiseaux, de chevaux en pâture, de porcs laineux mangalica, de bœufs gris, d'ânes, de vignobles, de roseaux, de plantes rares et de tours d'observation. Tout randonneur trouvera la quiétude sur cette route. Ici, personne n'est bruyant. Si le vent le permet, les gens parlent gentiment et doucement. Si l'on se croise, on se fait signe amicalement. Hongrois, Autrichiens, étrangers, tous forment une seule équipe. Ici, même les jours de grande affluence, personne ne dérange l'autre. Si quelqu'un recherche la solitude, il peut la trouver sur le sentier, tout comme d'autres trouvent de la compagnie. En partant de Fertőrákos vers le nord, les somptueux reflets du lac nous accompagnent sur la droite tout au long du chemin. La première curiosité est la carrière de Fertőrákos, que tous connaissent grâce à la version filmée des Fils de l'homme au cœur de pierre, d'après le roman de Mór Jókai. Après le sanctuaire de Mithra, la route traverse les charmantes petites rues de Meggyes, qui fait aujourd'hui partie de l'Autriche, et de Rust, qui était autrefois la plus petite ville royale libre de Hongrie. À Nyulas, on atteint le point le plus septentrional de la route, et à Nezsider, on peut se régaler dans la célèbre auberge Csárda. Le phare de Pátfalu, qui pourrait aussi bien se dresser au bord d'une mer, est la principale curiosité du village. Illmic est le centre autrichien du Parc national. Après Mosonbánfalva, la petite forêt abrite les bâtiments de Kócsagvár, qui font partie du Parc national de Fertő-Hanság. À partir d'ici, le terrain qui était assez plat devient pentu, mais le trajet en vaut la peine, car le château Esterházy à Fertőd est d'une splendeur incroyable. Viennent ensuite Széplak et Hegykő, puis Balf et ses eaux thermales vivifiantes. L'un des circuits cyclistes classiques d'Europe vous fait découvrir de près l'une des plus belles merveilles naturelles du bassin des Carpates, le lac Fertő, classé au patrimoine mondial de l'UNESCO. En 2012, le paysage culturel de Fertő/Neusiedlersee a été inclus à la liste des Hungarikums sur décision du Comité Hungarikum.



Une vieille recette redécouverte

Le vajalja

Les Hongrois de la Hongrie méridionale. aiment particulièrement consommer ce plat pour le petit-déjeuner avec du lait ou du thé. Mais beaucoup l'apprécient également seul ou avec du pain frais, des tomates, des poivrons ou des concombres. Il est assez simple à préparer. Il suffit de mélanger du beurre fondu avec de la farine de blé et du sel, puis de faire frire la pâte jusqu'à ce qu'elle devienne brune. Après quelques heures laissé à refroidir, le beurre est « rejeté » sur le dessus et l'on obtient une douceur blanche à l'extérieur et jaune dorée à l'intérieur. Dans certaines régions, il est également appelé beurre frit et est le plus souvent servi sur les tables de carême et de Noël. Le long de la basse Tisza, les fermiers fabriquent le vajalja à partir de restes de beurre et de crème aigre pour le vendre dans les villes voisines de Ada, Óbecse, Szabadka ou Zenta. Ils en produisent ainsi pour leur propre ménage et pour les marchés. Ceux qui avant élevaient des vaches, mais dont les étables sont désormais vides, achètent souvent du vajalja à un voisin. Comme à Martonos par exemple, où pour obtenir du beurre frit frais, on peut s'adresser aux fermiers qui élèvent encore des vaches. Si ce plat est populaire, il gagne à faire partie de la gastronomie moderne. N'étant préparé qu'à partir d'ingrédients naturels, il est de plus en plus apprécié et s'inscrit dans les tendances actuelles d'une agriculture respectueuse de l'environnement et d'un mode de vie sain. Sa recette fait le tour du web et selon certains commentaires, il a également été offert lors de fêtes d'entreprise et comme il est rapidement parti, les employés ont cherché en vain l'imprononçable « vaïe-aïa », soit le vajalja de la Hongrie méridionale.



La « Terre Sainte » de la région de la Haute-Nyárád

L'église et le monastère franciscains de Mikháza

Cet ensemble de bâtiments qui pour la partie occidentale du Pays des Sicules revêt une importance majeure, constitue une œuvre unique de l'architecture transylvaine de la Renaissance tardive du XVII^e siècle. Le monastère servait d'établissement de formation des hauts administrateurs sicules et des enseignants, ainsi que des membres du clergé pour l'Église catholique, et de centre spirituel et artistique. Conservé dans un cadre en bois doré, l'acte attestant la consécration le 11 juin 1692 de l'église franciscaine dédiée au roi Saint Étienne est aujourd'hui exposé au Musée du Pays des Sicules à Csíkszereda (Miercurea Ciuc). Ce fut Mihály Tholdalagi, capitaine en chef de Maroszzék (Siège de Maros, Scaunul Mureşului), qui fit don du terrain pour la construction en 1635 de la première église de Mikháza, dont les murs sont encore en grande partie conservés dans l'édifice actuel. Après les ravages de l'invasion tatar en 1661, l'église fut agrandie sous le prieurat de János Kájoni. Dans le même temps fut aussi construit le bâtiment du monastère, au sein duquel l'ordre dirigeait un séminaire et une école laïque. L'autel a été réalisé dans le célèbre atelier de Csíksomlyó. Le splendide tabernacle de la sacristie est un joyau de la précieuse menuiserie de l'église. Après la Seconde Guerre mondiale, l'église et son monastère, tous deux monuments historiques, ont été repris aux Franciscains. Le monastère abrite jusqu'à nos jours un institut psychiatrique. La restauration de l'église a débuté vers la fin des années 1990 avec le principal soutien du ministère hongrois du Patrimoine culturel national.



Au bœuf et à la poule

La soupe aigre de Kisiratos

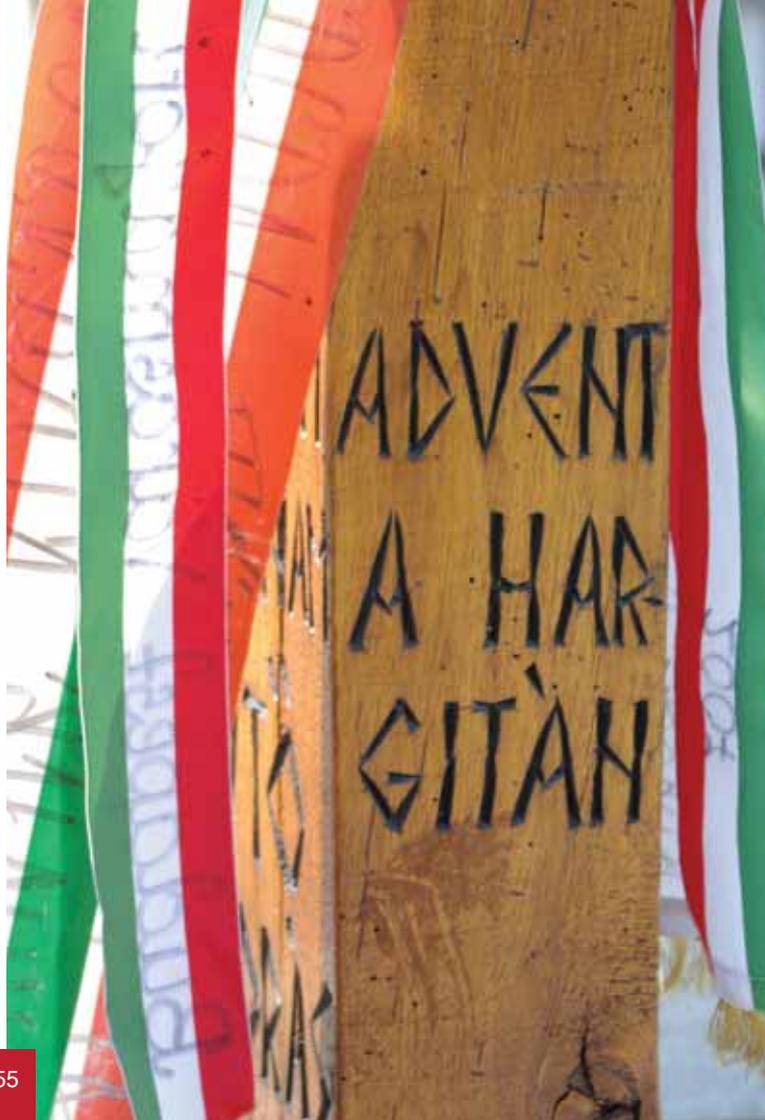
Quiconque visite Kisiratos (Dorobanți), commune située à quelques kilomètres d'Arad, à l'est de la frontière dictée par le traité de Trianon, goûtera forcément à la fameuse soupe aigre ou savanyaleves comme l'appellent les habitants. Elle est servie lors des mariages, des bals et des fêtes de village, et se consomme en famille pendant les fêtes. Cette soupe est faite à base de viande de poule et de bœuf coupée en petits morceaux. Traditionnellement, pour les grands jours, la famille qui recevait abattait un bœuf et les invités apportaient chacun une poule, de sorte qu'ils étaient, et sont toujours, mis ensemble dans la marmite. Sont ensuite ajoutés des carottes, du céleri, des tomates, des poivrons verts et d'autres légumes cultivés dans les potagers. Les condiments pour assaisonner sont le sel, le poivre et des feuilles de laurier. Le roux servant à épaissir la soupe est préparé avec du saindoux maison auquel on ajoute du paprika moulu. Pour finir, on y incorpore de la crème aigre faite maison et du vinaigre. Selon Madame Gizi Torma, autrefois cuisinière pour la coopérative agricole locale de l'époque, le plus important est d'utiliser une excellente pièce de bœuf non désossée, car elle rend à la soupe aigre une saveur tout à fait particulière. Elle-même sert cette soupe pour sa famille au moins une fois par mois et, si on le lui demande, elle prépare volontiers le célèbre plat du village pour des événements communaux, car ainsi beaucoup peuvent le découvrir et même en apprendre la recette. Servie encore chaude, cette soupe d'une couleur jaune vif brille de tous ses éclats dans une assiette en porcelaine blanche. Son succès étant garanti, mieux vaut ne pas la préparer en trop petite quantité. Autrefois, les hôtes consciencieux préparaient trois chaudrons de soupe aigre pour un repas de mariage de 300 personnes.



Un œil pour un mot

András Sütő

Dans les années 1980, à Budapest, les gens se rendaient en pèlerinage au théâtre pour voir la pièce douloureusement drôle intitulée *L'Avent dans le Hargita*, tout comme ils le font aujourd'hui à Csíksomlyó. Sous la direction de Ferenc Sik, les acteurs Anna Kubik, Imre Sinkovits et Gábor Agárdy qui jouaient alors au Théâtre national ont alors égayé le cœur des spectateurs. Au moins le temps de ces représentations, ils pouvaient se porter solidaires des Hongrois de Transylvanie qui souffraient de la dictature de Ceausescu et dont les villages étaient condamnés à la destruction. Le langage souvent bibliquement élaboré d'András Sütő utilisé dans cette pièce ne ressemble en rien à ce que le public hongrois d'aujourd'hui a pu connaître au cours des précédentes décennies. L'auteur, qui connaissait presque tout de la vie, pouvait aisément placer ses personnages n'importe quand dans le temps, de l'Antiquité au XXe siècle, en passant par le Moyen Âge. Le message transmis à travers les œuvres telles que *Le Dimanche des Rameaux* d'un maquignon, *L'Étoile sur le bûcher*, *Caïn et Abel*, *Les Noces de Suse* et *Ma mère promet un rêve léger* a toujours été compris par les lecteurs ou les spectateurs. András Sütő, auteur classique de la littérature hongroise universelle, est né en 1927 à Puzstakamarás (Cămărașu), commune de Mezőség (Plaine transylvaine). Dès 1950, il publie ses écrits en tant que journaliste et écrivain. À partir de 1974, il devient vice-président de l'Association des écrivains roumains, mais dans les années 1980, ses œuvres ne pouvant plus paraître dans son pays natal, il les publie en Hongrie. Lui et sa famille sont alors constamment persécutés par les services secrets roumains, la Securitate. Le 19 mars 1990, lors des affrontements interethniques de Marosvásárhely (Târgu Mures), il perd son œil gauche et on lui sauve la vie à Budapest. L'écrivain, lauréat du prix Herder, du prix Kossuth et du prix du Patrimoine hongrois, est décédé en Hongrie en 2006. András Sütő repose dans le cimetière réformé de Marosvásárhely.



Des volcans qui guérissent

La réserve naturelle de Csomád-Bálványos

C'est le pays des géants, des chamans, des elfes, des fées et des sorcières, un monde de montagnes sauvages, de gaz nauséabonds jaillissant des profondeurs, des eaux bouillantes, et des personnages des légendes sicules. La réserve naturelle de Csomád-Bálványos, dans le département de Kovászna (Covasna), est tout simplement splendide. Les sources, les bains populaires, les bains de pieds, le château de Bálványos (Băile Balvanyos) et la richesse de la faune et la flore font de cette région, qui fait partie du réseau écologique européen Natura 2000, un site véritablement romantique. D'une superficie de près de 6 000 hectares, la réserve est administrativement rattachée aux communes de Sepsibükszád et Torja. Bordé au nord par le Lac Sainte-Anne et la tourbière de Mohos, son tiers occidental fait également partie de la zone de protection spéciale des oiseaux des reliefs montagneux de Bodok et de Barót. Avec des sommets dépassant 1 000 m, le massif montagneux de Csomád-Büdös est la plus jeune formation de la chaîne de montagnes Hargita. Son activité post-volcanique a formé les mofettes de sulfure d'hydrogène et de dioxyde de carbone, ainsi que des cavités et cavernes plus ou moins grandes. Quiconque en respire l'air va vivre une expérience bizarre. C'est là que se trouve la Grotte pestilentielle, la Petite grotte, la Grotte d'alun, la Grotte meurtrière et le Cimetière des oiseaux. Les enfants en bas âge et les animaux ne sont pas autorisés à pénétrer dans ces formations, car les gaz toxiques qui ont coloré les murs en jaune s'élèvent jusqu'à 40-50 centimètres au-dessus du sol. Mais l'air de la réserve guérit les rhumatismes. Tout comme la nature vous soigne à l'extérieur. Une légende raconte qu'un jeune berger aux pieds blessés ait marché sans souliers dans les marécages carbo-gazeux et que ses blessures se soient rapidement cicatrisées. Au milieu du XIXe siècle, les Sicules se soignaient déjà dans des dizaines de bâtiments en bois avec les eaux et le gaz de cette source toujours intarissable.



La « Mecque » des malades cardiaques

La méthode du Dr Géza Benedek

C'est à l'extrémité est de Kovászna (Covasna), à Tündérvölgy, la vallée des fées, réputée pour son air pur que le médecin-chef a fondé l'Hôpital cardiovasculaire, qui porte désormais son nom, afin de traiter les patients souffrant de maladies cardiovasculaires en utilisant les bienfaits des sources de gaz et d'eaux thermales du Pays sicule. Les Sicules connaissant depuis longtemps les effets des eaux minérales gazeuses et des mofettes situées à proximité, les habitants accueillirent déjà des visiteurs en été à partir du XVIIIe siècle. À la fin du XIXe siècle, les propriétés curatives des trésors de cette terre ont commencé à faire l'objet d'études scientifiques. L'Hôpital cardiovasculaire a joué un rôle important à cet égard. Le Dr Géza Benedek avait pour ces travaux associé l'université de médecine de Marosvásárhely (Târgu Mures) et l'Institut national de balnéologie de Bucarest. Les premières recherches établirent que le traitement aux mofettes augmentait la température de la peau et favorisait la circulation sanguine dans les capillaires. Il fut également observé qu'après une cure à Kovászna, la quantité de médicaments nécessaires pour maintenir la pression artérielle des patients souffrant d'hypertension à des niveaux normaux pouvait également être réduite même une fois rentrés chez eux. László Ferencz démontra les effets bénéfiques du traitement à l'acide carbonique chez les patients âgés souffrant d'hypertension. La mofette de l'Hôpital cardiovasculaire de Kovászna est contrôlée quotidiennement, permettant ainsi aux médecins traitant les patients de connaître précisément les niveaux et la composition du gaz. L'établissement a ouvert ses portes en 1960 avec 200 lits et peut de nos jours accueillir 680 patients. L'Hôpital cardiovasculaire Dr Géza Benedek de Kovászna traite entre 14 000 et 15 000 patients par an pour une cure de 16 jours. Grâce aux résultats obtenus depuis plus de 50 ans de fonctionnement, la haute qualification et la grande expérience de son personnel et la qualité de ses équipements, l'hôpital est devenu aujourd'hui l'un des plus importants centres cardiovasculaires du bassin des Carpates.



L'inventeur inconnu

Péter Farkas

Ce génie des inventions techniques connu ailleurs sous le nom de Pierre Farkas est né en 1902 à Tövis (Teiuș), dans le comitat de Fehér (Alba) en Transylvanie. Au cours de sa vie, il a déposé plus de quarante inventions auprès des offices de brevets de Hongrie, de France, de Suisse, du Royaume-Uni et des États-Unis. Son père ayant été posté en tant que cheminot dans différentes localités de Transylvanie, Péter Farkas a donc passé son enfance à Aranyoslonka, Deményháza et Székelyhodos. Il poursuivit des études d'ingénieur technique à Torda, puis dans l'école de la compagnie d'électricité Ganz à Budapest. Comme il s'intéressait surtout à la construction des véhicules, il partit tenter sa chance à travers le monde en 1924 avec une valise et un dictionnaire de poche hongrois-allemand offert par un moine enseignant à l'école de Torda. Ce jeune homme ingénieux créa rapidement son propre atelier de réparation automobile à Paris, qui se transforma en une usine employant 150 à 160 personnes. Lorsque la Seconde Guerre mondiale éclata, il refusa de servir dans l'armée, affirmant qu'il ne souhaitait pas prendre les armes contre ses cinq frères. Il fut pour cette raison déchu de sa nationalité française. Mais grâce à ses anciens collègues qu'il sauva de la déportation, il fut réhabilité après la guerre. La plupart des inventions de Péter Farkas sont encore utilisées aujourd'hui, comme par exemple la porte de garage s'inclinant vers le haut, la régulation du flux de l'eau de refroidissement pour les voitures, le système de freinage permettant d'empêcher le nez des avions de l'époque de basculer, la boîte de vitesses automatique, les freins à haut rendement pour les véhicules lourds, le moteur à piston planétaire, le protège-chaînes pour les bicyclettes ou encore la porte sur le toit des autobus. La vente de ses brevets lui rapporta une fortune considérable. La carrière fructueuse de Péter Farkas et ses réalisations sont presque inconnues en Hongrie, alors que cet inventeur, resté hongrois dans l'âme jusqu'à sa mort, a été une figure majeure de l'histoire de la technologie du XXe siècle.

Feb. 7, 1939.

P. FARKAS

2,146,208

DRUM BRAKE FOR AUTOMOBILE VEHICLES

Filed March 26, 1937

2 Sheets-Sheet 1

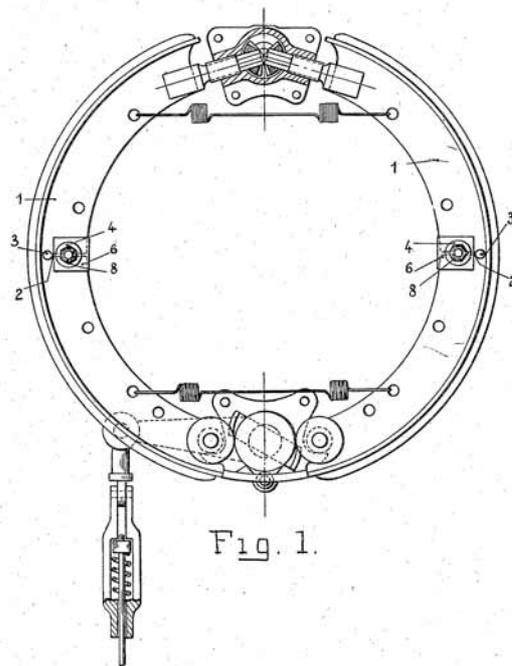


Fig. 1.

INVENTOR
PIERRE FARKAS
BY
Young, Emery & Shonkwiler
ATTORNEYS

Une nouvelle vie dans de vieux murs

L'église unitarienne de Nyárádszentmárton

L'église du village, appelée Sancto Martino en 1332 et Zenthmarthon en 1453, a été construite vers le XIII^e siècle. De l'ancien sanctuaire à l'enceinte droite ne restent que la porte de la sacristie demi-circulaire en plein cintre entourée d'un mur, l'arc de triomphe en ogive et les sedilia. L'inscription figurant sur la galerie côté ouest de la nef indique que les troupes d'Ali Pacha ont incendié l'église en 1661, ne laissant que les murs. La légende raconte que tous ceux qui s'y étaient réfugiés brûlèrent à l'intérieur. István Tóth, dont le nom figure sur un banc datant de 1675, a joué un rôle majeur dans la restauration de l'église. La pierre tombale de Kata Orbok, épouse de József Toroczkaï, datant de 1798, est encastrée dans le mur côté nord. Dans la crypte située sous le bâtiment reposent les ancêtres des familles Tóth et Toroczkaï. Un clocher en bois se trouvait à côté de l'église jusqu'en 1629. Le clocher actuel avec ses quatre tours en bois a été achevé en 1720. Le plafond composé de 63 panneaux et le jubé ont été réalisés en 1667. Cette même date figure aussi sur la peinture côté ouest représentant un bouquet de fleurs dans un pot et sur un caisson du maître de l'ouvrage. Lajos Kelemen les décrit comme suit dans ses études sur l'histoire de l'art : « ... ils comportent pour la plupart des fleurs rouges, parfois bleues et des bouquets, d'autres panneaux sont ornés de feuilles... des motifs de feuilles dans des couronnes de laurier Renaissance, et enfin six d'entre eux comportent des représentations de la vie animale ». L'église est entourée d'une clôture en bois avec des bancs de repos, et à côté de l'escalier d'entrée se trouve la « pierre de la honte », jadis utilisée pour attacher au pilori ceux qui avaient enfreint les lois du village. Le jardin de l'église abrite le monument aux morts du village. Le déblaiement et la restauration du bâtiment de l'église unitarienne de Nyárádszentmárton, de ses panneaux et ses peintures murales sont soutenus par le Programme hongrois de restauration Flóris Rómer.



La province des manoirs

Bikfalva

Le nom de ce village du comté de Kovászna était déjà inscrit dans le registre des décimes pontificales de 1332. Son environnement est pittoresque. Il est bordé à l'est par les immenses forêts de hêtres du relief montagneux de Bodzaforduló et à l'ouest par des terres agricoles soigneusement cultivées. D'un point de vue administratif, ce village historique appartient aujourd'hui à la commune d'Ugron. Il possédait déjà une église au XIIIe siècle. Les vestiges de l'ancienne muraille du château sont encore visibles autour de l'ancienne église réformée ayant autrefois servi à des fins défensives. Le clocher de l'édifice, avec ses étroites barbacanes irrégulières et ovales, est unique dans la région de Háromszék. L'école du village est l'une des 400 écoles construites par le Royaume de Hongrie en 1896, année du millénaire de la Hongrie. Au-dessus de l'entrée de l'école figure encore aujourd'hui l'inscription « En mémoire des mille ans de la Hongrie ». Il existe à Bikfalva (Bicfálau) des dizaines de manoirs nobles datant des XVIIIe et XIXe siècles. Ils ont été construits par des *primi pilus sicules* qui gardaient la frontière. L'une des plus belles demeures est le manoir Simon, construit en 1793, avec son porche en pierre à colonnes et arcades. Le manoir Jantsó et la demeure Ödön Zsigmond avec son porche asymétrique en saillie ornés d'arcades baroques, méritent une attention particulière. Le manoir Gergely Páll possède un porche voûté à pignon et d'épaisses bases de portail en pierre aux éléments baroques. La plus belle partie de la maison du manoir Molnár est son porche vernaculaire arqué en pierre à petites colonnes. Le style Renaissance tardive et baroque qu'affiche ce petit village est assez rare à trouver ailleurs. Sur la colline qui surplombe le village se trouvent les vestiges d'une tour de guet médiévale appelée Csigavár (château au colimaçon) : la légende raconte qu'un escalier en colimaçon menait à l'ancienne cave du château et que l'eau était tirée de son puits sans fond avec des boisseaux en or.



Danser l'histoire

Le théâtre de danse folklorique Bekecs

À Nyárádszereda (Miercurea Nirajului), devenir danseur folklorique n'est pas extraordinaire. La région possède en effet une riche tradition en la matière et les danseurs viennent de presque toutes les localités situées le long de la rivière Nyárád (Niraj). Le groupe, qui a été renouvelé en 2007, tire son nom de la colline voisine de Bekecs, qui s'élève à plus de mille mètres d'altitude. Il n'existe pas de formation institutionnelle en danse folklorique dans cette petite ville. Les parents et les enseignants des enfants scolarisés dans la région ont donc décidé de se tourner vers l'ensemble Bekecs, qui, avec le soutien des autorités locales, dispense de cours de danse pour les jeunes recrues. Aujourd'hui, près de sept cents jeunes danseurs folkloriques sont formés par les professeurs de Bekecs dans 25 groupes des villages longeant la rivière Nyárád. En 2014, Bekecs a représenté la Transylvanie lors de la finale à Budapest du concours télévisé d'art folklorique « Le Paon s'est envolé ». Depuis, être membre du groupe fait figure de « tendance » parmi les jeunes. Hormis le « grand spectacle » présenté chaque année, Bekecs participe régulièrement à des représentations théâtrales. Outre la danse folklorique, le groupe présente également des adaptations modernes et contemporaines. Néanmoins, l'objectif du groupe reste de diffuser la culture folklorique, c'est d'ailleurs ce qui fait sa renommée. Le groupe s'est jusqu'à présent produit deux fois pour « divertir » l'actuel roi d'Angleterre, Charles III, dans sa propriété de Zalănpatak, située à bien 150 kilomètres de Nyárádszereda. Avec son spectacle « L'Homme dans l'Inhumanité », la troupe présente en dansant l'histoire du siècle dernier dans un langage gestuel compris par tous. En 2020, les Bekecs se sont produits dans une centaine de localités du bassin des Carpates à l'occasion de l'année de l'appartenance nationale.



Murokország, le Pays des carottes

La zone maraîchère des bords de la Nyárád

Si vous partez de Kolozsvár pour vous rendre en Pays sicules, à moins de vouloir vous arrêter à Marosvásárhely (Tîrgu Mureş), vous pouvez raccourcir votre trajet de quelques kilomètres et vous épargner d'une promenade en ville fatigante en tournant à Nyárádtó (Ungheni) en direction d'Ákosfalva (Acățari). Outre gagner une bonne demi-heure de voyage, tout voyageur hongrois d'aujourd'hui se sentira chez lui, car où qu'il s'arrête, tout le monde lui parlera dans sa langue maternelle. Et il s'arrêtera, c'est certain. À l'aller, pour pouvoir offrir des légumes frais à son hôtesse, et au retour, pour profiter encore quelques jours des saveurs de la Transylvanie, le pays des fées. Tout chauffeur freine spontanément à la vue des murok (carottes), persil, céleri, oignons, laitues, choux, radis, concombres, haricots, pois, pommes de terre et tomates, disposés sur les tables devant les portiques de maison. Les jolis paniers achetés à Korond en seront remplis, et le paiement ne pose aucun problème : outre les lei roumains, les forints hongrois sont également acceptés. Dans son ouvrage intitulé Murokország (« Le Pays des carottes »), voici ce qu'écrit Samu Benkő à ce sujet : « Ce nom est l'appellation sommaire plus ou moins drôle de certains villages traditionnellement maraîchers de la région de la Basse-Nyárád (Lukafalva – depuis peu Dózsa György, Ilencfalva, Lőrincfalva, Mezőteremi, Káposztásszentmiklós). Le nom lui-même est apparu au milieu du XIXe siècle, mais la culture de légumes, prospérant sur le sol fertile alluvial de la Nyárád, était déjà une activité qui générait des revenus supplémentaires pour les habitants de la région à partir des XVIe et XVIIe siècles. Les légumes étaient régulièrement transportés par charrette non seulement vers la ville voisine de Marosvásárhely, mais aussi vers des localités transylvaines plus éloignées. L'appellation Murokország renvoie au nom dialectal de l'une des principales cultures, la carotte. »



« Forêt, forêt, forêt, ronde forêt de Marosszék »

Le voyage de collecte des chants populaires de Béla Bartók le long de la Nyárád

Béla Bartók et son épouse Márta Ziegler se rendirent dans le comitat de Maros-Torda en 1914. Le compositeur et musicologue arriva à Nyárádrémete le 11 avril, puis découvrit 26 chansons à Nyárád-köszvényes, 19 à Ehede, 37 à Remete et 40 à Jobbágytelke. C'est là qu'il séjourna chez le professeur de chant et poète local Kálmán Petres, dont le fils, le Dr József Petres, fut interviewé par le spécialiste et initiateur du renouveau de la musique folklorique Ferenc Sebő quelques décennies plus tard au sujet de ce voyage de collecte. Dans le musée du village de Jobbágytelke, un espace spécial est dédié à ce travail. L'exposition comprend les partitions de plusieurs chants collectés sur place, avec les notes manuscrites du maître, ainsi qu'une version numérisée des enregistrements sonores originaux. Le couple Bartók a laissé une collection très riche, complète et analytique. Ils ont réussi au dernier moment à enregistrer un monde musical encore vierge de toute influence extérieure. La Grande Guerre, puis l'industrialisation dispersèrent ensuite la population masculine. Ils se rendirent dans 10 ou 12 villages du comitat avec leur phonographe, et si l'on ne compte que vingt chants traditionnels recueillis par village, ils ont dû en enregistrer deux ou trois cents dans cette région. Plusieurs d'entre eux sont devenus populaires. « Forêt, forêt, forêt, ronde forêt de Marosszék » ou « Le chant du paon » se sont rapidement répandus et sont même enseignés dans les écoles. En 2014, l'Académie hongroise des arts s'est réunie pour une célébration spéciale à Jobbágytelke à l'occasion du centenaire du voyage de Béla Bartók.



Vignobles et caves à vin Pográny

La première mention écrite des vignobles de la région remonte à 1075, lorsque le roi Géza Ier fit don de domaines à l'abbaye de Garamszentbenedek. La proximité de Nitra a pu être l'une des raisons d'un tel choix. La ville, en tant qu'évêché et centre d'échanges commerciaux, avait besoin de vin à des fins liturgiques et économiques, mais la seule présence de jardiniers bénédictins fut une raison suffisante, puisqu'en 1113, le monastère bénédictin de Zoborhegy possédait déjà les vignobles de Pográny (Pohranice). En 1218, le roi André II fit don du domaine de Pográny à l'archevêché d'Esztergom. En 1287, le village comptait déjà sept vignobles. En 1742, l'homme de science Mátyás Bél fait l'éloge de ses vins, puis en 1851, Elek Fényes les mentionne également dans ses descriptions de la région. Après les ravages de la grande épidémie de phylloxéra, József Pindes planta des vignes résistantes. À la fin du XXe siècle, seules quelques personnes se souvenaient d'anciennes variétés telles que le Borosbival et le Böklőcs. Aujourd'hui, à Pográny, les raisins sont récoltés sur deux collines : Cserhát et Poronna. L'organisation des exploitants s'appelle Vinum de Pográny. Le jour de la fête de Saint Urbain, une procession se rend jusqu'à l'une des statues de Saint Urbain. Le cadre est magnifique, les caves pittoresques. Malgré l'industrie du tourisme, les vignobles de Pográny ont réussi à conserver leurs caractéristiques traditionnelles.



Là où les Romains vinrent et repartirent

Le limes de l'Empire romain le long de la Nyárád

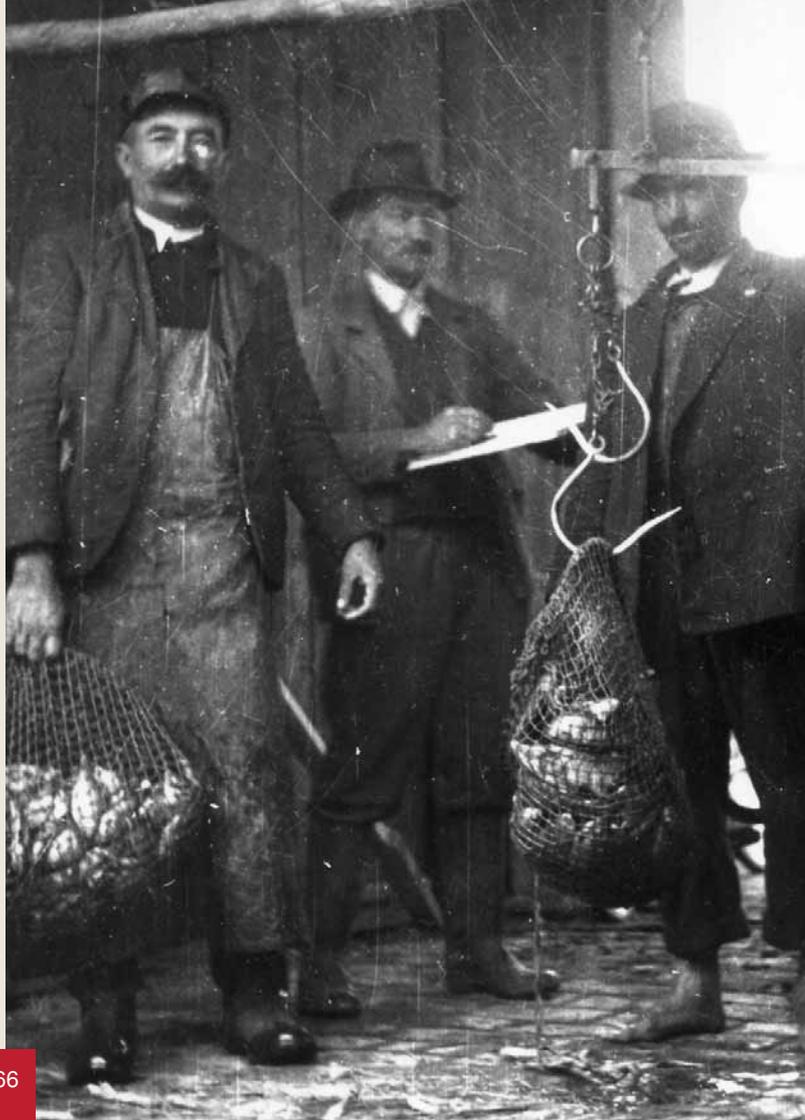
Les vestiges romains de Mikháza (Călugăreni) ont été mentionnés pour la première fois par un ingénieur militaire italien en 1726. Un siècle et demi plus tard, Balázs Orbán les a également signalés dans sa description du Pays des Sicules. Les archéologues ont découvert des milliers de pièces à Mikháza, où chaque été depuis dix ans un festival romain est organisé. Le Projet Limes romain a été lancé en 2012 à l'initiative du Musée du comté de Maros dans le cadre duquel les archéologues locaux travaillent avec des confrères venus de Kolozsvár, Pécs, Budapest, Berlin, Cologne et Erfurt sur les fouilles financées par Erasmus. Dans chacune des localités de Marosvécs (Brâncovenesti), Mikháza et Sóvárád (Sărățeni) ont été retrouvés les vestiges d'un camp militaire et de leur vicus, petite agglomération où vivaient les proches des soldats, ainsi que des commerçants et des artisans. Les camps étaient reliés par le limes. La protection de la frontière était renforcée par un système complexe de tours de guet et de signalisation, ainsi que par des barrages. Cinq tours de guet ont été découvertes aux frontières de Felsőrépa (Vătava), Libánfalva (Ibănești), Alsókőhér (Chiheru de Jos) et Nyárádremete (Eremitu). De la période romaine, seuls des vestiges architecturaux ont subsisté en Transylvanie. En 271 après J.-C., après un siècle et demi de présence, l'Empire évacue toute la province de Dacie en raison de l'intensification des migrations. Tel que l'écrit Eutrope dans son Abrégé de l'histoire romaine, l'empereur Aurélien retira des villes et des campagnes de Dacie la colonie romaine. Par conséquent, revendiquer une parenté avec les Romains dans cette région est une falsification de l'histoire.



Une table richement fournie

Les saveurs de la prairie de Kopács

La source de nourriture la plus importante pour les habitants de Kopács (Kopačevo) est la « prairie » entourée par le Danube et la Drave. Avec peu d'ustensiles et les méthodes les plus simples, ils font frire et cuisinent la « matière première » pêchée ou produite sur place. L'une d'entre elles est la « carpe piquée ». Après avoir été ouvert et vidé, le poisson est piqué sur la fourche d'un bâton fendu en deux et planté ensuite dans le sol près des braises. Il cuit ainsi pendant une heure et demie environ, puis saupoudré de paprika et dégusté ainsi avec des oignons ou des légumes aigre-doux. Les délicieuses carpes peuvent être cuites à feux doux dans leur propre graisse sur des dizaines de bâtons alignés côte à côte. Le « brochet en uniforme » est également très apprécié des pêcheurs de Kopács. Pour le préparer, il faut quelques brochets de 40 à 50 cm, des oignons, du sel, du poivre, quelques broches faites de branches de saule et une bonne braise. Le brochet doit être cuit avec ses écailles, c'est-à-dire « en uniforme » en le tournant sur la broche. À la fin, il est découpé et nettoyé, puis facilement débarrassé de ses écailles. Une fois la tête tranchée, la chair du brochet est assaisonnée et servie. Le ragoût de poisson au paprika est le « fleuron » de la gastronomie locale. Il est composé de carpe, poisson-chat et brochet, oignon, eau, sel, paprika et un peu de jus de tomate. La cuisson se fait, bien sûr, dans un chaudron à feu ouvert. Le boudin au gruau de maïs dit « boudin parpaillot » est également cuit au feu. Les haricots de montagne, ou « haricots avec leur barda », sont une soupe de haricots mise au feu dans un pot en terre cuite pendant le travail dans les vignes. On verse de l'eau dans le récipient, on y jette les haricots mis à tremper la veille, on ajoute des saucisses, du lard et des légumes, puis on fait cuire le tout près des braises. Pendant ce temps, chacun travaille dans les vignes.



Siculicidium

Le mémorial de Madéfalva

Le jour de l'Épiphanie en 1764, les dirigeants sicules qui refusaient d'être enrôlés de force se réunirent à Madéfalva (Siculeni). Le lendemain à l'aube, le village fut ravagé par l'artillerie et les forces militaires de l'impératrice autrichienne Marie-Thérèse. S'agissant de l'un des massacres les plus brutaux de l'histoire mondiale, la tuerie de masse perpétrée contre les Sicules est appelée en latin *siculicidium*, signifiant « meurtre des Sicules ». Les historiens estiment le nombre de victimes entre 200 et 600. En conséquence, des milliers de familles sicules furent contraintes de fuir en Moldavie et leurs descendants à demeurer en exil permanent au cours des siècles suivants. Après le massacre, la fosse commune fut marquée d'une stèle funéraire en bois et d'une croix. L'argent nécessaire à l'édification d'un mémorial dans la dignité fut recueilli en 1891 grâce à des dons publics. L'ingénieur-architecte József Tamás en dessina les plans gratuitement. L'obélisque, dressé sur un piédestal au centre de la structure arquée, est entouré de pans de mur, tels bras en saillie, reliés à l'obélisque. Le bloc de pierre rond au sommet de l'obélisque est surmonté d'un oiseau Turul aux ailes déployées. István Szász, le maître d'œuvre, posa la première pierre en 1898, tandis que Miklós Köllő, un sculpteur de Csomafalva, réalisa le Turul. Sur la plaque apposée figure le mot *SICVLICIDIVM* en lettres latines, qui peuvent être aussi interprétées comme des chiffres romains et dont l'addition donne 1764. Le monument a été inauguré le 8 octobre 1905. József Nyíró a éternisé cette histoire déchirante dans son roman « Le péril de Madéfalva ».



Celui qui marchait sur la cime des arbres **Sándor Kányádi**

L'auteur est né le 10 mai 1929 à Nagygalambfalva (Porumbeni), commune qui faisait alors partie de la Roumanie. Il ne fut cependant enregistré que le 11 mai et sous le nom légal d'Alexandru Kányádi. Son anniversaire tombant exactement le jour de la fondation du royaume roumain, le représentant local des autorités ne pouvait tolérer qu'un « apatride » fasse honte aux Roumains en venant au monde. Ses parents lui apprirent à lire et à écrire avant l'âge de six ans, afin qu'il puisse intégrer la petite école réformée du village, qui ne comptait qu'un effectif limité de trois classes. Pendant « l'époque hongroise », il poursuivit ses études à Székelyudvarhely (Odorheiu Secuiesc) au collège réformé, puis au lycée catholique romain. À partir de 1946, de nouveau en Roumanie, il étudia à l'École secondaire d'industrie métallurgique et électrique. Ce fut Géza Páskándi qui révéla ses talents pour la littérature. Il obtint un diplôme de littérature et langue hongroises à l'université Bolyai de Kolozsvár. Son premier recueil de poèmes « Le cerisier en fleurs » fut publié en 1955. De 1960 jusqu'à sa retraite en 1990, il fut rédacteur en chef du magazine pour enfants Napsugár (« Rayon de soleil ») de Kolozsvár. En 1987, alors qu'il était invité au Festival international de poésie de Rotterdam, on refusa de lui délivrer un passeport, ce pourquoi il démissionna de l'Union des écrivains de Roumanie en signe de protestation. Il a publié près de 50 livres pour enfants et adultes. Ses œuvres ont été traduites en dix langues. Il a reçu les prix Kossuth, Herder et Prima Primissima, et a été élu membre de l'Académie hongroise des arts. Sándor Kányádi est décédé en 2018 à Budapest, sa dernière demeure se trouvant dans son village natal, Nagygalambfalva.



La Maison de Dieu et la statue de Kölcsey ressuscitées

L'église à chaînes de Szatmárnémeti

Elle doit son nom à la clôture basse en chaînes qui entoure son jardin, comme elle abrite également le monument érigé à la mémoire du poète Ferenc Kölcsey. Le bâtiment lui-même, achevé en 1807, est un bel exemple des grandes églises « de type Grande plaine ». Il a fallu amener mille charriot de bois pour cuire les briques utilisées pour sa construction. Les familles de la congrégation ont acheté leurs propres bancs. L'église a reçu son premier orgue en 1814, et l'orgue actuel est utilisé pour le culte depuis 1907. L'ancienne grande cloche, qui s'est fêlée en 1982, se trouve aujourd'hui à côté de la chaire et confère une atmosphère particulière à l'espace intérieur. Pendant la Seconde Guerre mondiale, le monument a été gravement endommagé. Une inscription sur le mur, gravée dans le marbre, en témoigne : « Cette plaque commémorative conserve l'éclat de la bombe qui est tombée en ce lieu-même sur le mur de notre chère Sion à 10 heures du soir le 16 septembre 1944, réduisant notre église à néant et plongeant notre congrégation dans un profond deuil. Béni soit le Seigneur qui nous a permis de reconstruire son saint sanctuaire à partir de ses ruines. Placée par le Consistoire le 1er décembre 1957 ». L'inauguration du buste de Ferenc Kölcsey, originaire de la région de Szatmár, constitua un événement particulier dans la vie de la communauté réformée. Avant cela, une statue grandeur nature du poète qui écrivit les paroles de l'hymne national de la Hongrie se trouvait dans le jardin depuis 1902, jusqu'à ce que les communistes la retirent. Lors d'une cérémonie tenue en 1991, l'œuvre du sculpteur Pál Lakatos a été inaugurée par l'évêque László Tótkés devant des milliers de fidèles.



Le dernier polymathe Sámuel Brassai

Sa vie fut marquée par le chiffre dix. Il parlait dix langues, s'illustra dans dix matières scientifiques, mais il lui fallut pour cela dix fois dix années, soit cent ans de vie. Sur la plaque commémorative de la maison de ses parents à Torockószentgyörgy (Coltești) figure l'inscription suivante : « Le Dr Sámuel Brassai est né dans cette maison le 15 juin 1797. Par cette plaque en pierre, la population de cette commune perpétue la mémoire du doyen des savants dans une grâce nationale en l'an 1897 ». Samuel Brassai était professeur en linguistique, pédagogie, botanique, philosophie, mathématiques, géographie, histoire, musique, statistiques et droit. En 1841, il introduisit le hongrois à la place du latin comme langue d'enseignement à l'École supérieure unitarienne de Kolozsvár. Il suggéra que les enseignants soient formés par matière et non selon la promotion. Au lieu d'employer une rhétorique autoritaire, il discutait avec les élèves et les encourageait à développer leurs meilleures capacités. Il préférait enseigner lentement et peu, mais de manière approfondie. À plus de cinquante ans, il prit part à la guerre pour l'indépendance de 1848-49 en servant dans le corps des officiers de l'armée transylvaine du général Bem. Selon une anecdote rapportée par l'écrivain Mór Jókai, le savant « un jour, dans sa bonne humeur, invita chez lui neuf critiques et anti-critiques dans l'espoir de jouir du spectacle de les voir se dévorer entre eux. Ce qui n'arriva pas, leurs chairs demeurèrent intactes. Notons qu'en sus, Monsieur Brassai, outre ses si nombreux mérites, est également un excellent cuisinier ! »



Les musiciens du bassin des Carpates

Tamás Szarka & le groupe Ghymes

Beaucoup pensaient au début que ce groupe, formé en 1983 à Nyitra en Haute-Hongrie, était transylvain. Cependant, leur nom ne fait pas référence à la région frontalière orientale des Carpates, mais à l'ancien village de Gimes, dans le comitat de Bars. C'est là que l'orchestre composé des frères Szarka, Tamás et Gyula, y a tenu sa première Maison de danse folklorique, conservant ce souvenir dans leur nom pour toujours. Tout en gardant l'ambiance de la musique folklorique hongroise, ils jouent de la musique jazz et rock, c'est-à-dire « du Ghymes » que tous reconnaissent immédiatement. Leur musique s'adresse à tous les âges. Les spectacles pour enfants de Ghymes sont tout aussi captivants que leurs grands concerts ou leurs festivals d'été donnés dans la région nord du Balaton. Les frères ont également leurs propres spectacles. Gyula crée un monde empli d'anecdotes et de joie, Tamás un univers féérique et touchant. Gyula et Tamás Szarka ont reçu le prix du Patrimoine hongrois en 2008, puis en 2011 le prix Kossuth au Parlement. Tamás Szarka a composé la musique du feu d'artifice du 20 août à Budapest en 2018. En 2019, sa création musicale Kézfogás (« Se prendre la main ») a ému tout le bassin des Carpates, et le 4 juin 2020, il a « fait chanter » tous les Hongrois du monde entier. La chanson Északi szívek (« Les cœurs du Nord ») composée par Tamás Szarka et interprétée par Felvidék Allstars (Allstars de Haute-Hongrie) est diffusée depuis janvier 2020 : « Nous avons toujours notre Pozsony, notre Kassa. Elles sont aussi les nôtres, même si le passé est révolu » chantent les meilleurs interprètes de la région de Haute-Hongrie à l'occasion de l'Année de l'appartenance nationale.



La montagne sacrée des Sicules du long de la Nyárád Le sommet de Bekecs

Le pic de Marosszék culmine à 1080 mètres. De Nyárádselye (Șilea Nirajului), Bekecs est « soutenu » par la région vallonnée de la Nyárád et, plus loin, les collines de Sóvidék (Pays du sel) et de Küküllő (Tárnava). Le mont vaut la peine d'être gravi, car la vue compense la fatigue de l'ascension. En face se situe la crête des monts alpins du Fogaras, suivie des douces courbes de Királykő, puis des énormes blocs du Bucsecs. Au-delà des franges sauvages des Carpates méridionales, au-delà de l'horizon, la terre est étrangère. L'écrivain et ethnographe Balázs Orbán estimait que « Bekecs est pour Marosszék ce que Hargita est pour Udvarhelyszék, et Nemere pour Háromszék ». Ce mont a permis aux populations de la région de vivre en paix et s'y réfugier en cas de danger. À quelques pas du sommet, dans la prairie de Körtvélyes, se dresse le glorieux monument de la Grande Guerre à la mémoire de nos soldats héroïques qui, sans y avoir été préparés, se sont battus contre l'invasion des troupes roumaines en 1916 malgré le traité avec l'alliance, jusqu'à l'arrivée de l'armée de secours venant de Galicie et Doberdò. Réserve naturelle, Bekecs est peut-être le mont le plus important pour les ours des monts Görgényi, car ils s'y nourrissent à l'automne en prévision des mois froids à venir. Cette région leur permet également d'hiverner, puisque plus de 15 grottes d'ours y sont répertoriées. Outre d'autres grands prédateurs comme le loup et le lynx, la faune protégée dans ce territoire comprend aussi quatre espèces de chauves-souris, ainsi que le triton crêté, le triton ponctué, le crapaud sonneur à ventre jaune et le lucane Cerf-Volant.



Rayonnement d'un passé glorieux

Les peintures murales du Lycée réformé de Szatmárnémeti

Les couloirs d'une école sont généralement ornés d'un portrait de la figure dont l'établissement porte le nom ou de tableaux de promotions. Dans les salles de classe peuvent encore éventuellement se trouver des photos de grands scientifiques, artistes et sportifs pour les élèves. En 1891, la direction du Lycée réformé de Szatmárnémeti (Satu Mare) a osé rêver grand. Elle demanda à Lajos Bartók de peindre toute une époque historique sur les murs et le plafond puritains de la prestigieuse salle de cérémonie. Natif de la ville, le peintre avait alors 40 ans et était un artiste confirmé pour avoir auparavant étudié pendant huit années complètes à l'école d'art graphique de Budapest. Les peintures murales représentent des scènes du synode de Szatmárnémeti en 1646, les portraits de Martin Luther, Jean Calvin, des pasteurs et traducteurs bibliques Gáspár Károli et Albert Molnár Szenczi, de l'archipasteur du doyenné de Pápa István Sélyei, ainsi que de l'évêque Péter Balogh. L'œuvre de Lajos Bartók est le reflet parfait de l'époque. Le point de départ est le tableau situé en face de l'entrée, qui représente la cour du prince de Transylvanie Georges Ier Rákóczi, entourée des deux grands réformateurs. Le style des peintures de groupe et des portraits est impressionnant. À la fin du XIXe siècle, ces œuvres devaient sans doute être considérées comme presque prodigieuses. Elles rappellent l'apogée de l'un des centres culturels dans la région et une époque dont le souvenir donna la force de tenir bon, même dans les moments les plus sombres. Ces peintures murales, conservées en bon état et soigneusement restaurées depuis, sont également accessibles au grand public.



La facétie des Sicules

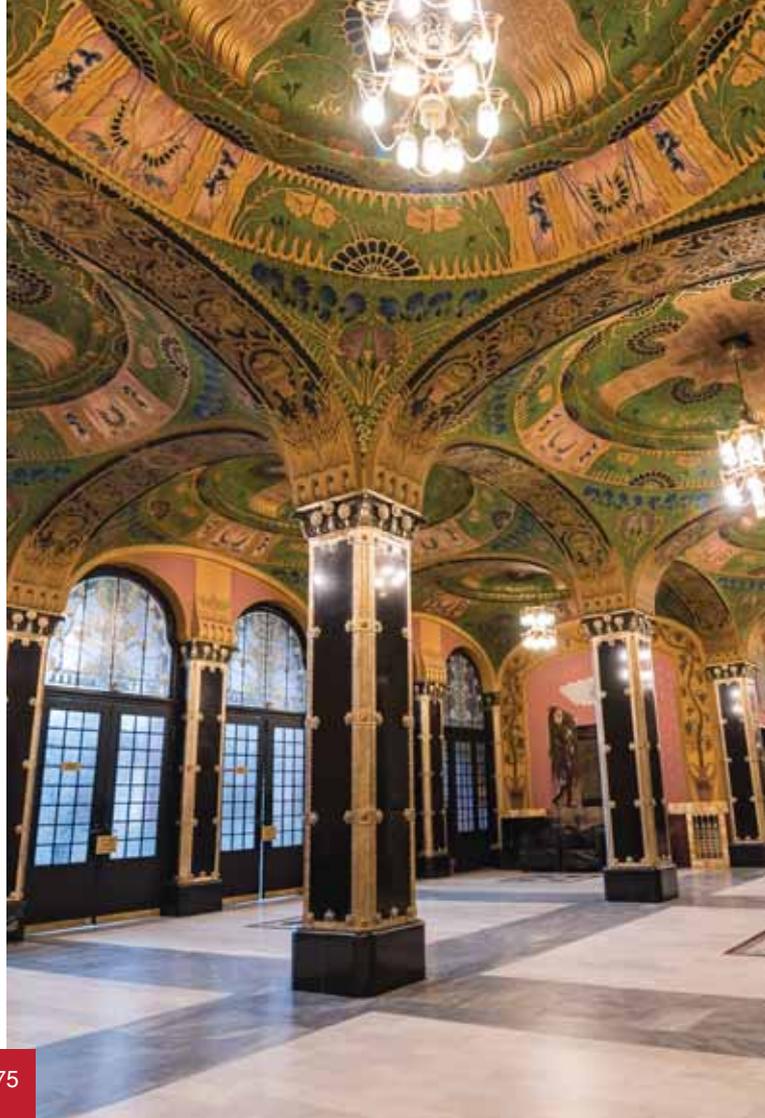
Le carnaval du long de la Nyárád

Selon la tradition populaire hongroise, les semaines comprises entre le 6 janvier, jour de l'Épiphanie, et le début du Carême, le mercredi des Cendres, sont une période de carnaval. Les us et coutumes des Sicules habitant le long de la rivière Nyárád sont particulièrement riches pendant cette période et comprennent des jeux dramatiques joués à la maison ou mêlant filles et garçons (fonóbeli játékok), comme par exemple le jeu des masques d'animaux, tels que les jeux de la chèvre, de l'ours, du cheval, incluant la danse. Les personnages interprétés sont des figures mythiques comme la mort, l'épouvantail ou le berger au bâton lié à un sac de cendres. Les farces au tournant de la vie ont pour sujets les mariés, les nouveaux couples, les parodies de mariage et de deuil, les moqueries sur les vieilles filles, et les jeux et danses avec différents types de personnes et groupes de personnes, les bandits de grand chemin, les tziganes et les sorcières. À la fin du carnaval de Szentgerice, les vieux garçons étaient attelés à une souche ou une bûche qu'ils devaient tirer dans les rues du village. Le cortège entrait dans la cour de chaque vieux garçon et vieille fille, et les encourageait à se marier avec des chansons et comptines moqueuses. La coutume voulait également que l'on assoie l'une des vieilles filles sur une souche et qu'on la traîne dans les rues du village. Autrefois railleuse, cette coutume est aujourd'hui devenue un jeu aimable, bien que sensibilisant toujours à la nécessité de fonder une famille. Jusqu'à récemment, le carnaval était aussi une période où les jeunes s'unissaient, la plupart des mariages ayant lieu à cette époque. Les jours de carnaval, les règles des petites communautés étaient assouplies, c'était une période de jeu et de liberté.



L'apogée de l'Art nouveau Le Palais de la culture de Marosvásárhely

Cet édifice situé sur la place principale de la ville est un lieu où les arts cohabitent harmonieusement. Le bâtiment est l'œuvre des architectes de Budapest Marcell Komor et Dezső Jakab. Les plans originaux prévoyaient deux étages, mais à la demande de l'illustre maire de Marosvásárhely (Tirgu Mures), György Bernády, les ingénieurs ajoutèrent un niveau supplémentaire. La construction dura de 1911 à 1913. Conformément au style, la toiture est recouverte de tuiles en céramique Zsolnay d'une beauté sans pareille. Le programme iconographique, ainsi que la décoration intérieure et extérieure du bâtiment au style et à l'esprit hongrois, réalisés par des artistes de la colonie de peintres de Gödöllő, dont Aladár Körösfői-Kriesch, Sándor Nagy et Ferenc Sidló, représentent les plus grandes figures de notre histoire et de notre culture. Dans la salle des miroirs, au premier étage, douze vitraux colorés ornent les grandes fenêtres de la façade principale. L'acoustique exceptionnelle de la salle de concert de 600 places du Palais de la culture comble tous les artistes qui s'y produisent. Cette salle monumentale et majestueuse s'élève sur les trois étages du bâtiment. L'orgue Rieger opus no 1800, qui surplombe le podium de l'orchestre, répond encore aujourd'hui parfaitement aux exigences sonores romantiques. Le Palais de la culture abrite la Philharmonie d'État de Marosvásárhely, la bibliothèque départementale du comté de Maros et les salles d'exposition du Musée départemental de Maros.



Une grande roue dans les profondeurs

La mine de sel de Torda

Ce monde souterrain est l'un des sites les plus extraordinaires de Transylvanie. L'immense réseau de grottes ne renferme pas seulement des merveilles naturelles sans pareilles, l'homme y a également apporté sa contribution. Une grande roue et un lac de plaisance y ont été construits, tout comme s'y trouvent aussi une église, des pistes de bowling et de mini-golf, des tables de billard, un amphithéâtre à l'acoustique excellente, un terrain de football artificiel, une salle de conférence chauffée et quelques lacs salés aménagés pour la baignade. Le gisement de sel, d'une épaisseur de 1 200 mètres et vieux de plus de 13 millions d'années, situé au nord de Torda, a commencé à être exploité par les Romains. La première trace écrite de l'exploitation minière sous le règne des Árpád est un relevé de la taxe sur le sel datant de 1075. À partir de 1690, de nouveaux puits ont été aménagés. L'abondance de sel a favorisé l'essor du commerce et le développement de la région. Si la production se faisait d'abord dans des exploitations en forme de cloche, à partir du milieu du XIXe siècle, la conception trapézoïdale a permis d'accroître considérablement l'efficacité. Les chevaux miniers actionnaient le système de poulies qui remontait les blocs de sel à la surface. L'exploitation de la mine de sel de Torda s'est poursuivie jusqu'en 1932. Pendant la Seconde Guerre mondiale, les galeries furent utilisées comme abris, puis plus tard, servirent pour affiner le fromage. Aujourd'hui, la mine de sel est un centre touristique et une station thermale aménagée grâce au soutien de l'UE. On peut s'y déplacer à pied ou prendre l'ascenseur panoramique. Le taux d'humidité élevé de l'air et sa température constante à 10-12 °C soignent les allergies et l'asthme.

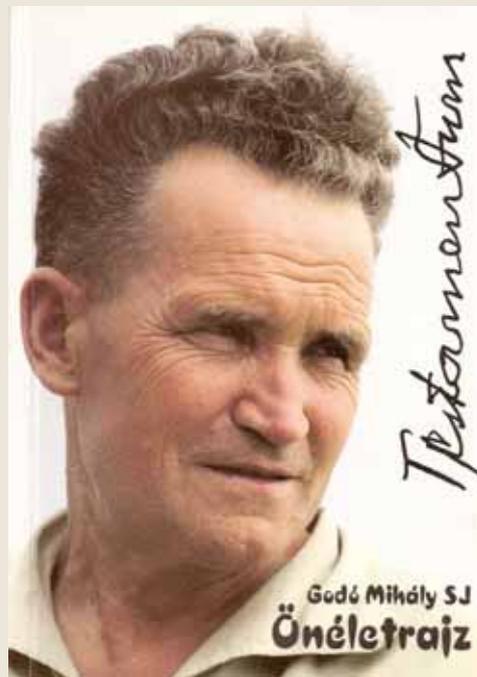


L'inébranlable

Le père Mihály Godó

Certains sont appelés par la grâce de Dieu à accomplir de grandes choses. Mihály Godó était l'un d'entre eux. Né le 25 septembre 1913 à Kisiratos (Dorobanți), il entra chez les Jésuites à Szatmár à l'âge de 20 ans et fut ordonné prêtre en 1942. Il fut d'abord aumônier de l'université de Kolozsvár, alors restituée à la Hongrie. Les tribulations commencèrent à partir de 1945 lorsque la ville repassa sous autorité roumaine. Après la dissolution de l'ordre des Jésuites, le père Mihály diffusa au sein de la prêtrise une lettre exigeant l'excommunication des « prêtres de la paix » infidèles à Rome et à son évêque, Áron Marton. Pour cela et pour ses « liens avec le Saint-Siège », il fut condamné en 1953 à 16 ans de prison. Il effectua sa peine dans les prisons les plus strictes de la Roumanie communiste, dont 8 ans en isolement. En 1979, il fut condamné à 6 ans de prison supplémentaires. Il soutint des innocents et convertit des meurtriers. Il demanda à rester définitivement parmi eux en tant que protecteur spirituel, demande qui bien sûr ne fut pas acceptée. Il fut libéré à l'âge de 68 ans. Il servit à Újarad, Mihala et Pankota. Il passa ses dernières années dans une maison de retraite à Szentanna. Le père Mihály Godó est décédé en 1996. Pour ses souffrances, le Tout-Puissant le récompensa en lui permettant de dire la messe le jour de sa mort aussi. Sur sa pierre tombale au cimetière de Kisiratos, figure l'inscription suivante :

« Comme les martyrs héroïques, à l'épreuve de l'histoire il a su résister, Ni la prison, ni les Pilates rouges n'ont pu le briser. »



Là où l'amour « germa » Sándor Petőfi à Erdőd

Le poète courtisa Júlia Szendrey dans cette petite ville du comitat de Szatmár. Malgré que le père de la jeune fille, Ignác Szendrey, s'opposât à cette union, les jeunes gens s'y marièrent néanmoins le 8 septembre 1847. C'est alors que Petőfi écrivit le vers *Áldogálok a tó partján* (« J'attends ici au bord du lac »), qui est gravé sur un obélisque en pierre situé en face du château. En 1990 cependant, des individus forcèrent le portail avec des barres de fer et endommagèrent le souvenir de cet amour inscrit dans la pierre. L'autel de la chapelle du château, devant lequel les jeunes mariés se jurèrent une fidélité éternelle, est aujourd'hui conservé au palais épiscopal de Szatmárnémeti.

Petőfi relata son amour et la région dans son poème *Mi van innen távol* (« Qu'y a-t-il loin d'ici ? ») :

« L'ancien château dont tu es la fée,
Qui de la colline donne sur la plaine,
Où dans les eaux bleues du Szamos
Le clair de lune passe la nuit,
Et les feuilles silencieuses des saules pleureurs
Dans le jardin, au bord du lac –
Voilà ce qui est devant moi. »

À Erdőd se trouvent une plaque commémorative, un monument avec une citation de Petőfi et un double buste représentant Júlia Szendrey et Sándor Petőfi. Sur son piédestal figurent les célèbres vers : « La liberté, l'amour. Il me faut ces deux choses. »



L'espèce rare de coléoptère du karst de Gömör Le carabe aveugle

S'il existe un phénomène particulier dans la nature, c'est bien le carabe aveugle de Gömör (Gemer). Il s'agit d'une espèce de coléoptère cavernicole, ou troglobionte, presque invisible, de quelques millimètres de longueur. Nommé ainsi en hongrois par le géologue de Haute-Hongrie Lajos Gaál, le *Duvalius goemoeriensis*, insecte protégé, revêt une importance particulière pour nous, car il ne vit nulle part ailleurs dans le monde que dans le karst de Gömör-Torna. En termes scientifiques, il s'agit d'une espèce endémique de la région. Elemér Bokor, qui a été le premier à dresser une liste des arthropodes des grottes hongroises, l'a décrite dans le karst de Derencsény, aux environs d'Ispánmező, en 1922. Il avait visité le karst trois ans plus tôt, en 1919, et avait découvert cette espèce particulière de coléoptère. Les recherches menées depuis ont révélé que sa présence se limite uniquement au karst de Derencsényi et à ses environs immédiats. Il a été découvert dans plusieurs grottes du karst, jusqu'à la grotte de Burda, à 8 km au nord. Cela dit, son habitat principal reste la grotte de Podbanistye, d'une longueur de 1 570 m. Ici, les carabes aveugles de Gömör cherchent leur nourriture sur l'argile humide de la grotte et sous les roches. Si le visiteur occasionnel ne les remarque pas, même les professionnels doivent « ouvrir grand les yeux » et utiliser une torche pour étudier les carabes aveugles.



Des murs qui conservent le corps d'un héros

La chapelle de la Sainte-Trinité de Lendva

La chapelle baroque se dresse sur une colline plantée de vignobles près de la ville et sur la place d'une ancienne forteresse militaire. Érigée en 1728 pour commémorer la victoire contre les Turcs, son unique trésor est une momie. La dépouille, préservée de manière naturelle et reposant dans un cercueil de verre, serait celle de Mihály Hadik, qui se fit connaître comme « celui qui vainquit les Turcs ». L'historien local Kálmán Dervarics pensait cependant que le corps momifié n'était pas celui de Mihály II Hadik qui vécut un bon siècle plus tard, mais de son père, l'illustre général András Hadik. Selon sa description, « il est mort en 1733 des suites de blessures subies à la tête et, après avoir été déposé dans la crypte de la chapelle de la Sainte-Trinité, construite en chaux sur les hauteurs, son corps resté au sec et à l'abri des courants d'air, a résisté à la putréfaction. Cette momie desséchée et entièrement intacte, sans aucune trace d'embaumement, constitue ainsi l'un des miracles de la nature ». L'autel principal est orné de dix statues de saints, très vénérés à l'époque. Les jours de pèlerinage de l'église sont le dimanche de la Trinité et la fête des Anges gardiens. Ces jours-là, une messe est célébrée à laquelle viennent assister nombre de croyants et pèlerins de la région. La chapelle de la Sainte-Trinité, avec son cimetière autour, son groupe de sculptures baroques et la momie Hadik reposant dans son cercueil de verre à l'intérieur, est un monument historico-culturel de grand intérêt, qui est précieux pour les Hongrois de la région de Muravidék (Prekmurje en slovène).



Même le marais ne peut les engloutir

Les cloches médiévales du long de la Nyárád

Les premières églises de la partie occidentale du Pays des Sicules ont été construites à l'époque des Árpád. Les cloches qui servaient dans ces églises étaient considérées par les fidèles comme d'importants objets sacrés. Au XVI^e siècle, la Réforme n'épargna pas cette région non plus. Sur les cours moyen et inférieur de la Nyárád, les communautés se convertirent aux religions réformée et unitarienne, mais sur le cours supérieur de la rivière difficilement accessible, aux environs de Bekecs (Beheci), elles conservèrent la foi catholique. Des cloches attestées du XVII^e siècle subsistent encore dans les villages catholiques de Székelyhodos (Hodoşa) et Deményháza (Dămieni), dans le village unitarien de Jobbágyfalva, et dans les villages réformés de Székelymoson (Moşuni) et Nagyardorján (Adrianu Mare). Il existe également des cloches plus anciennes dans la région. Si l'absence d'inscription rend leur âge difficile à déterminer, les experts considèrent que d'après leur forme, elles datent du XIV^e ou XV^e siècle. Berekeresztúr, l'une des plus anciennes paroisses de Bekecsalja, est mentionné dans un registre des décimes pontificales de 1332 sous le nom de S. Cruce. Sa cloche fut ainsi décrite par Balázs Orbán : « Pesant 15 quintaux, cette cloche est la plus grande et a le plus beau son de la région. Elle porte l'inscription circulaire en vieilles lettres latines inclinées "Veni Rex glorie cum pace S.R. 1542" ». La légende raconte que cette cloche aurait été cachée dans le marais lors de l'invasion tatare en 1661, mais ne fut pas retrouvée ensuite. Un troupeau de porcs passant par-là, l'un des verrats la déterra et s'y installa pour se reposer au frais. Jusqu'à ce qu'un jour le porcher découvrit la cachette du cochon et le signala. C'est ainsi que le village retrouva sa cloche disparue.



L'or blanc des Sicules

La mine de sel de Parajd

Le nom même de la région est révélateur : Sóvidék, la province du sel. Quiconque souhaitant s'y rendre doit se préparer à voir quelque chose de spécial, car elle abrite l'un des plus grands gisements de sel d'Europe. L'épaisseur de la couche de sel est de trois kilomètres et son diamètre d'un kilomètre et demi. Lorsque le bus – autrefois au diesel crachant du gasoil, aujourd'hui plus moderne – emmène les visiteurs dans le mince puits de 1 250 mètres de long qui mène à l'entrée, ils ne se rendent pas encore compte de la merveille qui les attend en dessous. En descendant les 200 marches, on découvre, à 120 mètres de profondeur, un vaste réseau de salles bien éclairées, dont le climat sec et constant constitue un remède à d'innombrables maux. Dans ce monde souterrain, un sanatorium, des équipements sportifs, des jeux, une chapelle, un café, une droguerie, un cinéma ou encore de simples bancs sont au service du corps et de l'esprit des petits et des grands. Le tourisme a pris son essor après les années 1990. Mais pour commencer ce furent les Romains qui exploitèrent la mine, puis les Avars, les Bulgares et enfin nous, les Hongrois, depuis plus de mille ans. Sous le règne du roi Saint Étienne, le transport du sel sur le cours du Maros fut mis en place. Nos souverains ont toujours régi par des lois les droits de l'État et du peuple sicule sur le sel. Le commerce du sel était l'une des bases de l'économie indépendante des princes de Transylvanie. L'exploitation en sous-sol a commencé en 1762 et se poursuit encore aujourd'hui. Les réserves souterraines devraient être suffisantes pour encore des siècles.



Le château Mikó à Csíkszereda

Le Musée sicule de Csík

Construit entre 1623 et 1631, ce château baroque porte le nom de son premier propriétaire, Ferenc Mikó de Hídvég, conseiller du prince de Transylvanie Gábor Bethlen et capitaine en chef des sièges sicules de Csíkszék (Scaunul Ciuc), Gyergyószék (Scaunul Gherogheni) et Kászonszék (Scaunul Casin). La forteresse fut incendiée par les Tatares en 1661 et reconstruite dans les premières décennies du XVIIIe siècle. En 1848-1849, elle fut l'un des centres transylvains de la guerre pour l'indépendance et le quartier général du général Sándor Gál. Après la capitulation de Világos en 1849, le général autrichien Haynau installa dans le château un centre de représailles. Il fut ensuite utilisé à des fins militaires pendant plus d'un siècle, puis en 1970, accueillit dans ses murs le Musée sicule de Csík (Ciuc). Le bâtiment, aujourd'hui rénové, abrite une collection de plus de 100 000 pièces, dont la plupart sont des objets archéologiques et ethnographiques. Parmi les trésors les plus précieux figure la bibliothèque du monastère franciscain de Csíksomlyó qui comprend 5 758 ouvrages anciens. Les visiteurs peuvent également admirer des milliers de pièces de monnaie, des documents d'archives, des bijoux, des armes, des minéraux, des reliques scientifiques et technologiques. L'héritage du grand peintre des Sicules Imre Nagy comptant plus de 6 000 pièces, ainsi que les œuvres d'artistes transylvains du XXe siècle fascineront le public, prouvant le talent sans pareil du peuple hongrois. Sur l'espace libre situé à côté du château, une longue rangée de portiques sicules présente la splendeur unique de cet art populaire de la région.



Le plus grand lac héliothermique du monde

Le lac de l'Ours de Szováta

L'adjectif mentionné ci-haut renvoie à l'énergie combinée du soleil et du sel. Les quelques centimètres d'eau douce à la surface du lac maintiennent l'eau salée à une température de 30-35 °C, faisant de Szováta (Sovata) la destination touristique la plus visitée du Pays sicule. La plage aménagée de pontons de bois située devant la station thermale est remplie tout au long de la saison. La plupart des clients séjournent dans les charmantes maisons d'hôtes situées le long de la route principale. Le sel, les précipitations, le vent et le soleil ont créé un paysage romanesque dans la région de Sóvidék, la province du sel. Une courte promenade autour du lac de l'Ours équivaut à un cours d'histoire naturelle. La flore et la faune, les sources d'eau pure, les rochers sauvages et les formations de sel sont tout simplement éblouissants. Cette formation géologique de 40 000 mètres carrés, soit la surface de quelques terrains de football, et d'une profondeur de 19 m, relève déjà d'un conte de fées. Le 27 mai 1875, une pluie torrentielle s'abattit sur la montagne de sel et, à 11 heures du matin, les torrents d'eau provenant des lacs de montagne avaient rempli la petite vallée en contrebas. Le lac doit son nom à sa forme, car depuis les sommets voisins, le dessin de l'eau ressemble à une peau d'ours étendue. Grâce à sa forte teneur en sel et sa boue aux multiples vertus, la baignade dans ce lac est un remède à d'innombrables maux. En témoigne la plaque commémorative sur laquelle est inscrite : « Cette plaque métallique a été érigée par les curistes de l'année 1878 à la mémoire de József Veress de Szováta, fondateur de cette station thermale, pour son dévouement envers l'humanité souffrante ».



La merveille Art nouveau du Partium L'Hôtel Pannónia de Szatmárnémeti

Ce bâtiment est tellement splendide qu'il était le sujet prisé des cartes postales et des timbres de l'époque, et constituait le symbole de la ville. Si le Pannónia porte aujourd'hui le nom officiel d'Hôtel Dacia, il serait difficile de renier les intentions premières de ses bâtisseurs. En 1897, la ville de Szatmárnémeti (Satu Mare) lança un appel d'offre en vue de construire un hôtel et un casino. L'une des conditions posées par le bourgmestre, Mihály Hermán, était que l'édifice revête un caractère hongrois, ce que les deux architectes gagnants parmi les 11 candidats, Zoltán Bálint et Ferenc Jámbor, réussirent à concrétiser. Les ornements en céramique émaillée Zsolnay sur la façade située sous le dôme, les sculptures, l'ornementation aux motifs floraux peints et les armoiries au-dessus de l'entrée ont élevé le bâtiment au rang des plus belles œuvres de l'Art nouveau hongrois de l'époque. Il est presque impossible de concevoir que tout cela ait été réalisé en une seule année ! La première pierre a été posée le 11 mai 1901, et un peu plus de 12 mois plus tard, l'Hôtel Pannónia ouvrait ses portes. Outre les chambres et les suites, le bâtiment renferme également un restaurant, un café, une pâtisserie, une salle de bal, des loges privées, un auditorium avec des rangées de loges et une multitude de pièces de service. Jusqu'en 1945, la vie était animée au Pannónia, mais la deuxième occupation roumaine mit fin à cet « âge d'or ». Privatisé en 1995, l'édifice fut ensuite fermé et laissé à l'abandon. En 2018, après de longues années de négligence, une entreprise appartenant à la Société nationale hongroise de gestion des actifs a acquis les droits de propriété de l'Hôtel Pannónia de Szatmárnémeti. Le bâtiment pourrait ainsi être rénové avec l'ancienne place principale, pour laquelle la ville a obtenu une subvention européenne de 6 millions d'euros.



L'esprit des anciens sous nos pieds

Les kourganes de Kisiratos

La première mention écrite de cette commune anciennement située dans le comitat de Csanád date de 1446. Mais les tumulus de Szólós et de Snajder avoisinants sont aujourd'hui encore les signes visibles d'une présence humaine remontant à des temps ancestraux. Les kourganes sont des collines, des cônes de 5 à 10 mètres de hauteur et 20 à 25 mètres de diamètre des steppes eurasiennes. Ils ont pu servir de lieux de sépulture, de signes de démarcation ou encore de postes de garde. Les vestiges de Kisiratos (Dorobanți) font partie d'un mystérieux groupe de kourganes en forme d' « œil de paon », dont les éléments sont situés entre les rivières Körös et Maros-Tisza. Si les habitants actuels du village sont les ancêtres directs de ces bâtisseurs, nul ne le sait, en revanche ils ont construit leurs maisons, leur église et leur cimetière sur les lieux où les anciens vécurent et y laissèrent leurs traces. Leur esprit est toujours présent dans les vestiges de leurs habitations, à travers leurs ossements. Le poète Gyula Illyés les considère comme les cathédrales et pyramides de la région. Ces monticules sont les vestiges les mieux conservés de l'Histoire avant l'écriture. Mais de savoir qui les a érigés et pourquoi, on ne peut que le supposer. Dans son poème Kurgán, Jenő Kiss, l'une des plus grandes figures de la poésie lyrique transylvaine, écrit : « C'est ici que je suis né – ces collines préservent le souvenir de ma jeunesse éteinte depuis longtemps, comme les kourganes gardent la fière allure des preux chevaliers disparus. [...] C'est ici que je suis né – et c'est ici que repose de moi ce qui fut beau. Il y a vingt ans ? Il y a mille ans ? Dans leurs courbes, les collines renferment leurs secrets. Le ciel demeure silencieux. C'était il y a si longtemps. »



Que Dieu nous aide La marche du « marquage des limites » au printemps le long de la Nyárád

Dans les villages catholiques de cette région, le marquage des limites est une procession religieuse. À l'aube de Pâques, les hommes, conduits par le prêtre, arpentent les limites des terres munis de drapeaux et de crucifix. Ils chantent, demandent des bénédictions et prient pour une bonne récolte. En chemin, ils coupent des branches et les ornent de fleurs. Une fois chez eux, ils clouent les rameaux bénis dans la grange et à leurs portes. Dans les localités majoritairement protestantes du cours moyen de la Nyárád, la marche du marquage des limites est un événement séculier. Des hauts responsables et officiers sont élus pour la diriger : un roi, un juge, un « maître frappeur », des gardes de flanc et des gardes arrière. Le roi et ses officiers établissent des règles et des lois relatives au langage et à la conduite, que personne n'a le droit d'enfreindre. Quiconque commet une erreur est « frappé ». C'est ce que doivent subir les jeunes hommes qui participent pour la première fois à la marche du marquage des limites. Le passage suivant est tiré d'un poème du village de Bede datant des années 1970 :

Oui, monsieur, nous avons coutume d'aller jusqu'à la frontière de notre village.

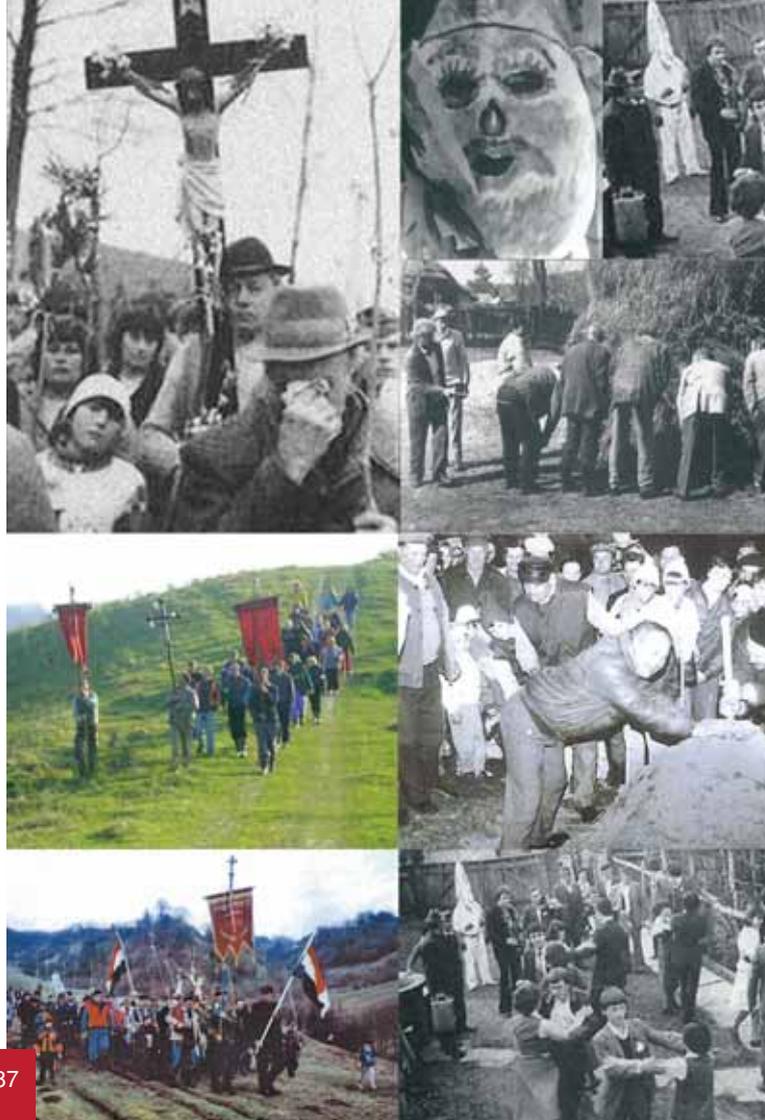
Nous nous y sommes rendus par la grâce de Dieu et en sommes revenus épuisés et chancelants.

Nous avons restauré nos bacs frontaliers et réparé nos puits ruiselants,

Pour que le travailleur fatigué puisse étancher sa soif dans la chaleur de l'été en toute joie.

Nous avons chanté des prières adressées au ciel, et demandé à Dieu de bénir les limites de notre village.

Bénis soit ses champ de blé, ses vignes, ses prés, et toutes les récoltes d'automne et de printemps...



Les pierres de Saint Ladislas

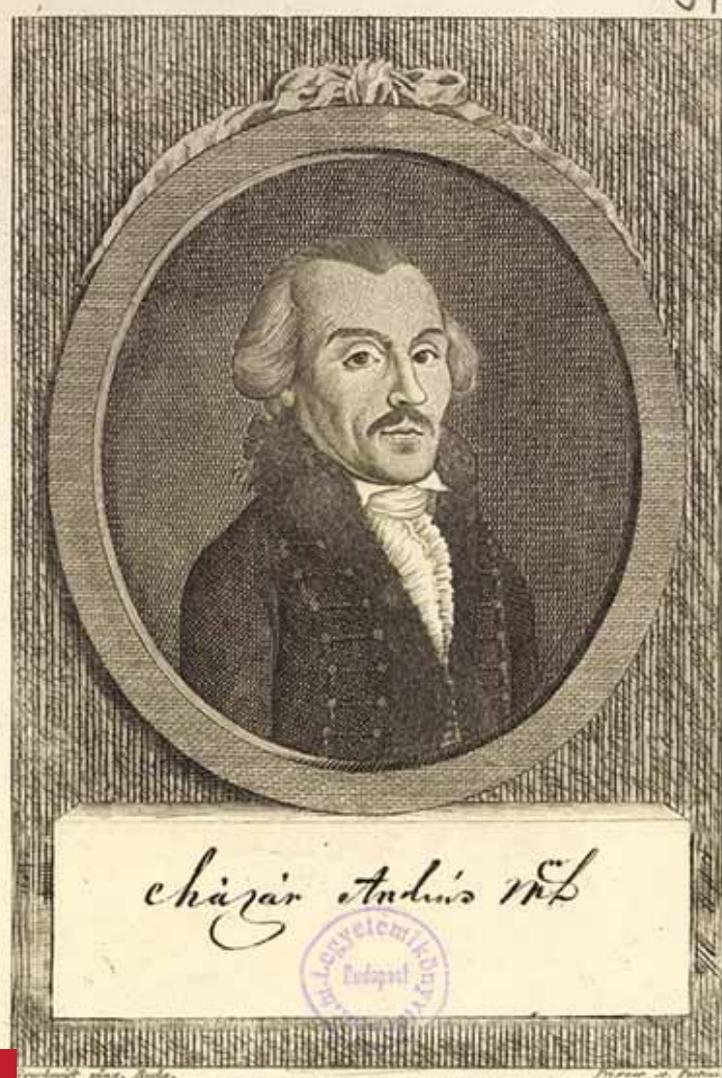
La forteresse de Nagyvárád

L'édifice ayant précédé la forteresse, un monastère entouré de douves, a été construit par le « roi-chevalier » fondateur de la ville, au XIe siècle. La légende raconte qu'une flèche tirée aurait indiqué l'emplacement exact de l'édifice. Le souverain fut enterré entre ses murs et canonisé en 1192. Dans la seconde moitié du XIVe siècle, les frères Márton et György Kolozsvár réalisèrent les statues en bronze des trois saints Étienne, Émeric et Ladislas, puis sculptèrent plus tard la statue équestre grande nature de Saint Ladislas en bronze doré, une merveille de l'époque. Les œuvres demeurèrent dans le château jusqu'à la conquête ottomane. Parmi les évêques de Várad (Oradea), János Vitéz et György Fráter firent considérablement fortifier le château face à la menace turque. Il prit sa forme pentagonale actuelle sous le règne du prince Gábor Bethlen, qui se rendait souvent dans son palais princier, achevé en 1619. Ses salles spectaculaires de la fin de la Renaissance ont été nettoyées et restaurées ces dernières années, principalement grâce au soutien de l'UE. L'énorme bastion de Bethlen est constitué de pierres sculptées transportées depuis Kolozsvár dans plusieurs centaines de charrettes. Il y a 400 ans, cette entreprise relevait de l'exploit, car la route de 160 kilomètres qui reliait les deux villes passait par le col du Roi ! Durant la guerre pour l'indépendance de 1848-49, le commandant impérial de la forteresse, le général autrichien Glasser, passa, avec la garnison, du côté des révolutionnaires hongrois. C'est ainsi que la forteresse de Várad devint l'un des quartiers généraux de l'état-major hongrois.



L'avocat de la langue hongroise et des opprimés András Cházár

Né à Jólész (Jovice), dans le comitat de Gömör, en 1745, il était un excellent élève, en récompense de quoi il put fréquenter les écoles de Késmár et d'Eperjes en étant exempté de frais de scolarité. Il obtint son diplôme de juriste en 1767. En tant qu'avocat, il représentait gratuitement les nécessiteux. Lorsque l'empereur Joseph II rendit obligatoire l'administration en langue allemande en Hongrie, il cessa d'exercer en signe de protestation. En 1790, il fut élu greffier en chef du comitat de Gömör. À Rimaszombat, lors de l'assemblée du comitat, il dénonça le despotisme impérial dans des discours enflammés. Après la mort de Joseph II, il adressa à son successeur François Ier une « lettre de suppliche » dans laquelle il appelait à accorder une vie plus humaine aux serfs. En 1800, à la mort de son épouse, il fit le vœu suivant : « Je soulagerai la misère des autres afin d'oublier la mienne ». C'est alors qu'il fit créer le premier institut hongrois pour sourds-muets, qui ouvrit ses portes en 1802. Le fondateur de cette institution ne fut pas apprécié par son époque. András Cházár mourut dans l'oubli en 1816. En 1902, un hommage lui fut rendu lors du 100e anniversaire de la fondation de l'institut, puis en 1990, l'institut reprit le nom de son fondateur. Chaque année, les élèves déposent une gerbe sur le piédestal de la statue de Cházár, qui orne la cour de l'établissement. À Jólész, sa maison natale accueille une exposition en hommage au grand natif du village. En 1962, la poste hongroise a émis un timbre commémoratif à l'effigie d'András Cházár.



Le maître artisan sicule « propre à tout » Les portiques sculptés de Jakab Kajcsa

Charpentier à l'origine, ce maître sculpteur de bois construisait également des maisons avec son frère maçon. Jakab Kajcsa vécut entre 1892 et 1968 à Nyárádköszvényes (Mătrici). L'une de ses œuvres les plus anciennes et les plus ornementales de son village est le portique d'entrée no 27. Le portail à pignon en tuiles est orné de vrilles de raisin rattachées à de riches grappes et des feuilles de raisin. Ces motifs sont complétés par les symboles de l'Église catholique. Sur le poteau sont sculptés des outils de cordonnier : l'alène, le marteau et le conformateur indiquant la profession du propriétaire de la maison. L'année 1925 est gravée sur le linteau. Le portique d'entrée de la maison no 301 est orné d'une scène de guerre au-dessus des motifs de vigne : un hussard à l'épée brandie et un soldat tenant un fusil se font face. L'inscription dit : « Fait érigé par Ferenc Fazekas et Katalin Kukucska, 1928 ». Sur le portique de la maison n° 274, le propriétaire a commandé un marteau, une tenaille, une enclume et un soufflet, en référence à son métier de forgeron. L'inscription est « Péter Barabási, Ilona Kibédi 1946 ». Le maître a réalisé son dernier portail en 1959 pour l'un de ses fils, Boldizsár, qui a également participé à la sculpture de l'œuvre. Jakab Kajcsa ne travaillait pas seulement à Nyárádköszvényes. Comme l'a rapporté son petit-fils, son grand-père prenait souvent part à la construction de maisons ou entreprenait la sculpture de portiques dans les villages voisins. Sur son propre portail, Jakab Kajcsa avait sculpté des chevaux. Il ornait les portes des chasseurs passionnés avec des motifs de cerfs et celles des grands fermiers de bétail.



D'un asservissement à l'autre

La traité de Karlowitz, 1699

Les Ottomans, qui occupaient le tiers central de la Hongrie depuis cent cinquante ans, surestimèrent leur puissance en assiégeant Vienne en 1683. L'échec de leur entreprise conduisit au bout d'une quinzaine d'année à la fin de leur présence en Europe centrale. Cela aurait pu se produire plus tôt, si après la reprise de Buda en 1686, le roi de France Louis XIV n'avait pas attaqué son allié autrichien par derrière. Car ce fait empêcha une victoire finale des armées chrétiennes, alors que les combats se poursuivaient dans les Balkans, à Skopje. Les musulmans bénéficièrent ainsi de cette dizaine d'années de paix repoussée pour réorganiser leurs rangs. Finalement, la bataille de Zenta – et la grande victoire du prince Eugène de Savoie – engendra une situation militaire qui conduisit les deux parties à s'asseoir à la table des négociations. Cela malgré les efforts des Français pour encourager le sultan Mustafa II à poursuivre le combat. Le roi de Hongrie Léopold Ier prit part aux négociations en tant qu'empereur élu du Saint-Empire romain germanique, de sorte qu'aucun dignitaire hongrois ne put participer aux négociations pour défendre notre cause. Les parties décidèrent ainsi pour nous, mais sans nous, tout comme plus de trois cents ans plus tard. Cette fois-ci cependant, à l'exception de Temesköz (territoire situé entre le Mureş, la Tisza et le Danube) et Nándorfehérvár (aujourd'hui Belgrade), la Hongrie se retrouva sous domination autrichienne. Avec la fin de la Principauté de Transylvanie, la politique hongroise indépendante cessa elle aussi pour un temps. Reconstruite à plusieurs reprises, la chapelle de la Paix, où le traité a été signé, se dresse encore aujourd'hui à Karlowitz, en Syrmie.



Le succès moderne de notre arme ancestrale Le sabre hongrois

L'une des plus magnifiques armes des conquérants Magyars, le sabre est une arme blanche d'estoc et de taille, de 70 à 90 cm de long, à lame trempée et légèrement courbée. Il disposait également d'une pointe acérée, le côté concave étant tranchant sur un tiers de sa longueur à partir de la pointe. La poignée recouverte de cuir était surmontée d'une garde transversale, plus tard d'un panier pour protéger la main. À partir de l'époque des Árpád, le sabre faisait partie intégrante de l'arsenal des unités militaires de Transylvanie. On retrouve encore aujourd'hui dans le Pays des Sicules des sabres ayant été cachés suite à leur interdiction après la répression de la lutte pour l'indépendance de 1848-49. Au tournant du XXe siècle, le légendaire commandant László Borsody formait déjà les futurs officiers à l'Académie militaire royale hongroise Ludovika. Après le traité de Trianon, il quitta l'Académie militaire pour devenir le maître d'armes principal de l'Institut royal hongrois Toldi Miklós de formation des professeurs de sport et des maîtres d'armes de l'Armée. Il élaborait un système clair regroupant des milliers de combinaisons de mouvements d'attaque et de défense, s'inspirant également des tactiques de reconnaissance et d'attaque de l'escrime traditionnelle hongroise au sabre. La combinaison parfaite de ces éléments avec la logique militaire ne se retrouve dans aucune autre méthode d'escrime étrangère. Grâce à cela, les sabreurs hongrois sont restés invaincus lors des Jeux olympiques pendant 56 ans, entre 1908 et 1964, un exploit unique dans l'histoire des Jeux modernes. László Borsody a été le maître d'armes ayant obtenu le plus de résultats dans cette branche sportive, en formant 18 champions olympiques et du monde au cours des glorieuses décennies de l'escrime sportive hongroise au sabre. En 2020, le Comité Hungarikum a inscrit « la tradition de l'escrime classique hongroise au sabre » à la liste des Hungarikums.



Foi, sport et culture

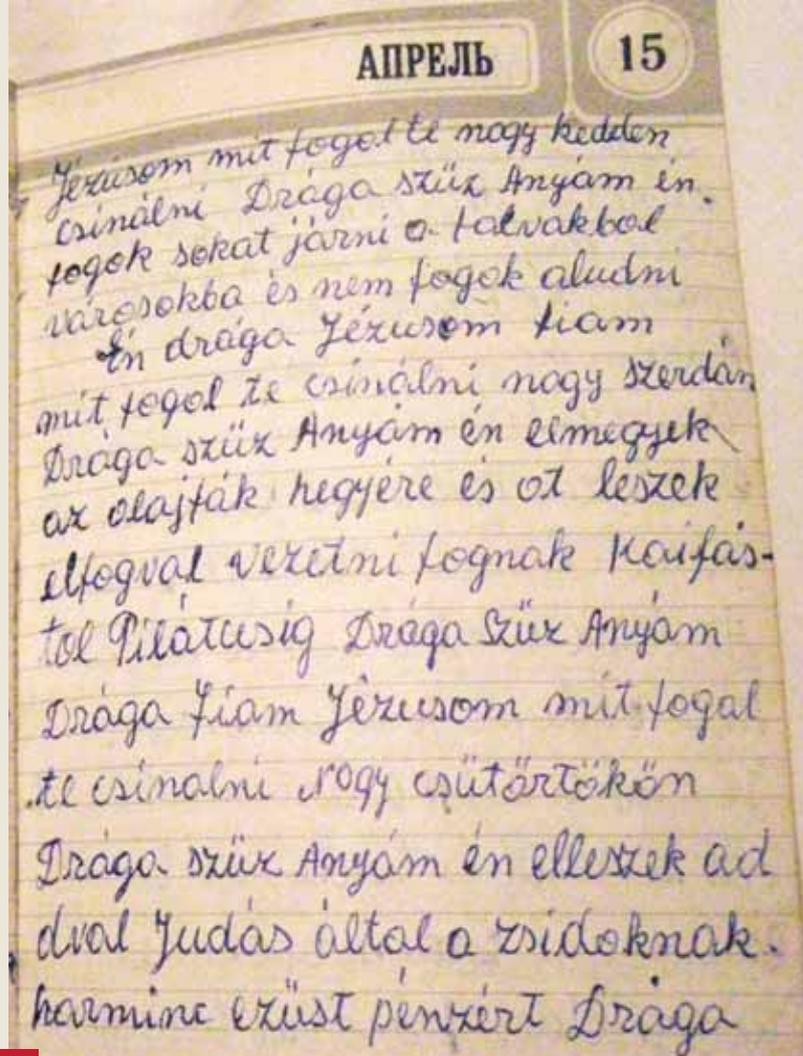
Le Championnat scolaire hongrois de Lajos Kú

Les autorités sportives hongroises des années 1970 ont contraint ce footballeur populaire à quitter le pays. Pour reprendre le terme de l'époque, il a dû passer à l'Ouest. Après son éviction, le premier match qu'il a joué a été la finale de la Coupe d'Europe des champions 1978 au stade de Wembley pour l'équipe belge du FC Bruges. À l'époque, le quotidien hongrois Népszabadság avait alors écrit qu'il était en prison pour une bagarre dans un bar. Il a ensuite joué aux États-Unis, puis en Autriche. Revenu en Hongrie à la fin des années 1990, il organise depuis 2004 les Championnats nationaux scolaires des Hongrois du bassin des Carpates. Les jeunes Hongrois des territoires détachés se mesurent à ceux de la mère patrie en tennis de table, lutte, handball, football et échecs. Après les éliminatoires combinés à un concours de culture et savoir, les vainqueurs des différentes régions se qualifient pour la finale. L'événement, qui attire des milliers de jeunes chaque année, a révélé le footballeur national Nemanja Nikolić. Lajos Kú a osé rêver encore plus grand en « étendant » son initiative aux Hongrois du monde entier. Aujourd'hui, des étudiants hongrois d'Australie, d'Europe occidentale, d'Amérique du Nord et du Sud et de la diaspora participent également à ce championnat. Lajos Kú, ancien footballeur accompli et directeur de la Fondation des Onze d'Or, considère le championnat scolaire hongrois comme l'œuvre de sa vie.



De bouche en bouche Les prières archaïques des Subcarpatie

En Union soviétique, la fermeture des églises, la prohibition de la religion et la déportation des prêtres au goulag ne suffirent pas à éradiquer complètement la foi des populations. Les prières, même si elles étaient murmurées du bout des lèvres, parvenaient aux cieux. À la place des « prières officielles » interdites, on récitait des prières spéciales, composées de vieux mots appris des anciens. Tel que l'ethnographe Margit Kész l'a écrit, ces textes merveilleux témoignent de notre poésie religieuse médiévale en langue hongroise, presque entièrement perdue. Ils commencent par des images lyriques, souvent tirées de la nature : « Un arbre a fleuri là-bas / Madame Anna s'assoit dessous... » disent les mots recueillis à Salánk (Salanku en Ukraine) en 2004. « Rose blanche Marie / Jésus m'a trouvé / M'a charmé de sa sainte parole / Scellée d'un anneau d'or... » a-t-on trouvé dans le village de Nevetlenfalva en 2002. Certains chercheurs affirment que le genre des prières archaïques est directement lié au plus ancien poème hongrois, la Complainte de Marie. La partie la plus caractéristique et intéressante est la clause annonçant la grâce pour réciter la prière : « Lève-toi dans la chapelle / Crie mes mots / Qui récite cette prière / Le soir au coucher, le matin au réveil / Sera avec moi dans la vie éternelle Amen » a-t-on recueilli en 2010 à Karácsfalva (Karacyn). Aujourd'hui encore, ces paroles sont reprises et transmises par les parents priant au chevet de leur enfant malade, par les mourants pour une mort miséricordieuse, par ceux qui souhaitent dormir paisiblement, ceux qui se réjouissent à l'aube, et tous ceux qui prient pour les pêcheurs le soir et le matin.



Saint Ladislas sur les murs

L'église unitarienne fortifiée de Székelyderzs

Cet édifice est la merveille du Pays des Sicules. Il renferme un millier d'années de savoir et de culture appartenant à ceux qui y vécurent. Les fresques anciennes et runes gravées sur les murs, l'éthique catholique et unitarienne, les souvenirs des Árpád, des Hunyadi et des princes de Transylvanie, figurent à juste titre sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO. Mais sa plus grande valeur réside dans la foi toujours vivante de la population de Székelyderzs (Dârjiu). En témoignent le grain familial stocké dans les réserves de l'église, ainsi que le jambon et le lard suspendus par des clous aux poutres du bastion. Le grain peut être ramené à la maison tous les jours, la viande fumée le mercredi. Ce village de la région de Udvarhelyszék (Scaunul Odorhei) compte 653 habitants, tous hongrois. L'ancienne chapelle, où l'orgue se trouve aujourd'hui, a été construite dans les années 1200, l'église au XVe siècle, les fortifications et les bastions cent ans plus tard, pendant l'invasion ottomane. Le niveau de défense sur la partie supérieure de l'édifice, qui comprend des meurtrières et des mâchicoulis, a été achevé en 1605. Les bancs ont été sculptés en 1790. Dans son ouvrage décrivant le Pays des Sicules, Balázs Orbán écrivit que « L'église de Derzs est l'une des plus jolies des églises de style gothique et bien plus grande que les églises paroissiales ordinaires ». Les trésors que renferme cette monumentale église fortifiée sont les inscriptions runiques et les peintures murales du XVe siècle, parmi lesquelles la fresque illustrant la légende complète de notre roi Saint Ladislas. Elle a été découverte par le professeur de dessin József Huszka sous le plâtre effrité à la fin des années 1800.



Le meilleur du Pays des Sicules La grande foire de Nyárádszereda

En 1606, la ville, située dans la région de Marosszék, avait déjà le droit d'organiser une foire nationale. En 1790, elle était fière d'en tenir trois par an : à la Sainte Polixénia, la Saint Pierre-aux-Chânes et la Sainte Judith. Au XXe siècle, Nyárádszereda (Miercurea Nirajului) accueillait un marché national au bétail et un marché aux puces en février, mai, juillet, août et décembre. On pouvait acheter à ces occasions des produits et marchandises provenant non seulement de la campagne environnante, mais aussi d'artisans et de commerçants venus de régions plus éloignées du Pays sicule. Les marchands apportaient des mûres, des framboises et des myrtilles des monts Görgényi, des légumes et des plantes potagères de la région du cours inférieur de la Nyárád, du sel de Parajd, de la chaux de Homoródmás, du charbon de Nyárádselye, des articles de menuiserie en bois de pin du cours supérieur de la Nyárád et des ustensiles en jonc de Szentgerice. Les tonneliers de l'alpage vendaient leurs objets faits en bois de pin, et les tziganes de Nyárádszereda des fuseaux de filage et des rouleaux à pâte en bois. Les marchands de Abod proposaient des pipes faites à partir de racine de bruyère, mais on pouvait aussi trouver des articles en cuir, en laine et en poterie, ainsi que des textiles. Sous le socialisme, l'offre s'appauvrit et l'ambiance festive d'autrefois se perdit. En 2000, les « jours de marché à la rentrée des récoltes » ont été complétés par des événements culturels et sportifs. Ces dernières années, les Journées festives des microrégions de Nyárádszereda et des bords de la Nyárád se tenant pendant le marché du 1er août, l'offre s'est ainsi enrichie.



Simplicité, harmonie, monumentalité

Le palais épiscopal de Szatmárnémeti et ses trésors

Le palais, comme la cathédrale voisine, est de style classique. S'il a continuellement été aménagé et agrandi entre 1805 et 1892, le travail officiel débuta dès 1809 lorsque les premières ailes furent achevées. Depuis 2006, l'escalier monumental est orné d'un immense corpus finement sculpté datant de 1771. L'autel de la chapelle épiscopale revêt une importance historique littéraire, car il se trouvait auparavant dans la chapelle du château d'Erdőd, où devant lui, le poète Sándor Petőfi promit fidélité éternelle à Júlia Szendrey le 8 septembre 1847, malgré l'opposition des parents de celle-ci. Sous le plafond à caissons en plâtre de la chapelle du palais se trouvent les reliefs de saints et saintes Élisabeth, Étienne, Émeric, Marguerite, Ladislas, Eusèbe-le-bienheureux, Adalbert et Gérard. La salle d'honneur a acquis son aspect actuel en 2004 et a depuis accueilli de nombreux événements prestigieux. Les murs du palais sont ornés de portraits d'évêques de Szatmárnémeti (Satu Mare), et les couloirs de tableaux, de sculptures et d'œuvres d'art provenant en grande partie de la collection de l'évêque László Meszlényi. Le palais abrite des archives et une bibliothèque renfermant des livres rares d'une valeur inestimable et nombre de publications ecclésiastiques des XVIe-XVIIIe siècles. La majorité des ouvrages se trouvaient à l'origine dans des collections appartenant à des Franciscains et de Frères mineurs, ainsi que dans des paroisses. Le palais épiscopal de l'évêché catholique romain de Szatmárnémeti, seulement âgé de deux cents ans, possède une valeur intellectuelle et spirituelle exceptionnelle.



L'instrument des chamans

La tradition de la cornemuse à Csallóköz

Selon la Collection des valeurs hongroises de Haute-Hongrie, la tradition de la cornemuse occupe une part importante de l'histoire de la musique de Csallóköz (Veľký Žitný ostrov en slovaque). Les compositeurs et ethnomusicologues Béla Bartók, Zoltán Kodály et László Lajtha l'avaient découverte dans un état encore archaïque au début du XXe siècle. D'après l'Encyclopédie ethnographique hongroise, la cornemuse est un instrument polyphonique composé de deux ou plusieurs anches, dont le son est émis en soufflant avec la bouche à l'aide d'un bec relié à un tuyau ou dans un sac gonflé. Chaque village avait son propre joueur de cornemuse, qui était le premier homme parmi les autres, un calendrier vivant qui signalait les « choses à faire » avec son instrument, d'où l'expression « deux joueurs de cornemuse ne peuvent s'accorder dans une même auberge ». Une chanson populaire dit « Qui veut être cornemuseur devra aller en enfer » en référence aux pouvoirs particuliers de « chamans » des cornemuseurs. Les vastes plaines inondables de l'île fluviale de Csallóköz ont engendré une culture pastorale, dont l'un des éléments les plus caractéristiques était la cornemuse. Ce sont les groupes de danse folklorique urbaine qui l'ont redécouverte. Né à Budapest, ce mouvement de danse des années 1970 et 1980 s'est étendu jusqu'à la Tchécoslovaquie. À cette époque, il ne restait plus aucun cornemuseur à Csallóköz, de sorte que seuls de vieux enregistrements pouvaient servir de base à l'apprentissage de cet instrument. Ce sont György Szomjas-Schiffert, Tibor Ág, Ernő Barsi, Béla Marcell, Gergely Agócs et Iván Nagy, auteur de l'ouvrage « La tradition de la cornemuse à Csallóköz » publié dans la série La Petite Bibliothèque de Csallóköz, qui ont redonné vie à cette tradition. Grâce à eux, la cornemuse peut continuer à résonner et faire partie du savoir propre à Csallóköz.



L'église Saint-Augustin à Elemér La dernière demeure d'Ernő Kiss, martyr d'Arad

Le lieu de pèlerinage des Hongrois de la Hongrie méridionale est l'église catholique Saint-Augustin à Elemér (Elemir). En 2000, la paroisse comptait encore 130 fidèles, mais selon les derniers recensements, le nombre de catholiques ne s'élève plus qu'à 15 ou 20. Le père Jenő Tietze de Nagybecskerek (Zrenjanin en Voïvodine) pense que « malheureusement, l'église a perdu son importance ecclésiastique, mais nous continuons néanmoins de célébrer la messe tous les mois. Laisser l'église à l'abandon signifierait renoncer à nos mille ans d'histoire et reculer de plusieurs pas sur la scène de l'histoire ». Car la dernière demeure du général Ernő Kiss, l'un des 13 martyrs d'Arad exécutés en 1849 pour avoir participé à la guerre d'indépendance, se trouve dans la crypte de l'église Saint-Augustin, où, comme le proclame la plaque apposée sur la façade principale de l'église, sa dépouille a été placée le 7 octobre 1872. Le frère du général au destin romanesque soudoya le bourreau d'Ernő Kiss qui, pour quarante pièces d'or, remit le corps à son ordonnance. Il fut d'abord enterré sous un pseudonyme dans le cimetière d'Arad, puis à Katalinfalva. Et c'est de là qu'après le Compromis austro-hongrois de 1867, il fut conduit en sa dernière demeure dans la crypte de l'église qu'il avait lui-même construite. L'église reste le seul endroit rappelant que la famille Kiss, d'origine arménienne et l'un des plus importants propriétaires terriens des XVIIIe et XIXe siècles, possédait de grands domaines ici. Le château familial fut complètement rasé après la Seconde Guerre mondiale. L'église Saint-Augustin a elle aussi été endommagée, mais de nouveau consacrée en 1951.



Les Sicules les plus populaires Bagossy Brothers Company

Il n'est sans doute pas exagéré d'affirmer aujourd'hui cela des membres de ce groupe originaire de Gyergyószentmiklós (Gheorgheni). Où qu'ils soient prévus dans le bassin des Carpates, leurs concerts affichent complet des mois à l'avance. Formé en 2013 mais toujours insolemment jeune, ce groupe joue une musique dite alternative, indie, folk, rock, etc. Quoiqu'il en soit, une chose est sûre est que le talent émane de tous les accords, les sons et les pensées qu'ils produisent. À la question de savoir quelle part avait leur terre natale dans tout cela, le guitariste Attila Tatár avait répondu dans un entretien : « Bien sûr, nous en sommes fiers, nous sommes heureux d'être originaire d'ici, mais à la base nous nous considérons comme un groupe provincial et non budapestois. Il y en a qui viennent de Pécs, de Debrecen, de Szeged, et d'autres viennent de Gyergyó, c'est tout ». Si le monde artificiel des médias commerciaux n'a pas discerné le fameux X factor dans la musique des Bagossy, en 2015, ils ont remporté le concours de La Plus belle chanson hongroise de Transylvanie avec leur titre Elviszlek (« Je t'emmène ») et jugés dignes d'être soutenu par le Programme Tamás Cseh. Le clip ayant eu le plus de succès en 2019 est celui de leur chanson Visszajövök (« Je reviendrai ») dans laquelle figurent les paroles « À Miklós, l'ours n'est pas un jouet ». Les membres du groupe Bagossy Brothers Company, composé des frères László et Norbert Bagossy, de Szilárd Bartis, Zsombor Kozma et Attila Tatár, sont tous fans de hockey sur glace. Ceux qui auraient raté leur concert pourront toujours les trouver dans le secteur « B » du Club de hockey de Gyergyószentmiklós. C'est Laci qui porte la grosse caisse.



Pierre, eau, fer

Les gorges et la cascade des Sept échelles

Comment ont-ils fait cela ? C'est la question que chacun se pose en observant le système d'échelles entre les rochers de la gorge. Rien que le chemin pour y arriver est une expérience unique. En longeant le ruisseau Sipoly, il faut traverser une forêt ancestrale, gravir de pierres, des ponts de bois et des marches formées par des racines géantes pour atteindre la cascade des Sept échelles de la chaîne de montagnes Nagykőhavas (Piatra Mare), qui culmine à 1 844 mètres. Nous sommes dans le coude des Carpates, au sud de Brassó (Braşov). Ici, le ruisseau alimente sept grandes cascades, dont la vue est à couper le souffle. Le ravin des Sept échelles fait 160 mètres de long, avec un dénivelé de 58 mètres. La hauteur des cascades varie entre 2,5 et 15 mètres. Son appellation renvoie aux sept échelles de fer remontant la pente escarpée et permettant d'accéder à la gorge étroite. L'échelle la plus longue mesure 12 mètres et la plus courte moins de 2 mètres. En s'armant d'un peu de courage, n'importe qui peut franchir les traverses de fer, car les gorges en valent la peine. À certains endroits, on se retrouve parfois à un ou deux mètres de la chute d'eau tumultueuse qui se précipite. Dans la chaleur de l'été, la fraîcheur des embruns rafraîchit le corps, tandis qu'en automne et au printemps, l'imperméable est de rigueur. Dans son poème « J'ai rencontré la liberté », Sándor Reményik décrit cette région ainsi :

Bucsecs, Csukás, Királykő, Kőhavas :
Comme est enneigée cette citadelle sous nos pieds.
J'ai traversé les montagnes de Nagykőhavas,
Une fois là-haut, j'ai rencontré la liberté.



L'imbrisable Áron Márton

L'évêque de Transylvanie demeure l'une des personnalités chrétiennes les plus remarquables du XXe siècle. Il est le digne compagnon de Mère Teresa, de l'évêque Desmond Tutu, de l'archevêque József Mindszenty ou du pape Jean-Paul II. Né en 1896 à Csíkszentdomokos dans une famille de paysans, il servit pendant la Grande Guerre en tant que lieutenant et fut blessé à trois reprises. Après l'occupation roumaine, il entra au séminaire ecclésiastique en 1920 et fut ordonné prêtre en 1924. En décembre 1938, le pape Pie XI le nomma évêque de l'archidiocèse de Gyulafehérvár (Alba Iulia). Sa devise était *Non recuso laborem* (« Je ne suis pas réticent à travailler »). Lors de la libération de la Transylvanie du Nord en 1940, il ne bougea pas de son siège et resta à la tête de ses fidèles bloqués en Roumanie. En mai 1944, il condamna la déportation des Juifs de Hongrie. Après la nouvelle occupation roumaine, il défendit les droits des Hongrois, s'opposant ainsi au régime communiste. L'évêque Áron se rendit à cheval pèlerinage de la Pentecôte de 1949 à Csíksomlyó, où des centaines de milliers de personnes écoutèrent son discours. Refusant tout compromis avec les dirigeants de l'État roumain, il passa au total 18 années en prison et en résidence surveillée. Il mourut d'un cancer du rein en 1980. En 1999, Áron Márton reçut de l'Institut Yad Vashem à Jérusalem le titre posthume de « Juste parmi les nations ». En Transylvanie, des écoles, des institutions, des rues et des associations portant son nom, ainsi que des statues à son effigie préservent sa mémoire. Le processus de sa béatification est en cours. Le gouvernement hongrois a déclaré 2016 année commémorative d'Áron Márton.



Le sabot de son cheval fit jaillir l'eau du rocher La tradition autour de Saint Ladislas à Debrőd

Debrőd (Debrad') est la localité à majorité hongroise la plus septentrionale du bassin des Carpates. C'est leur dévotion pour Saint Ladislas qui donne aux habitants du bastion frontalier la force inépuisable de persévérer. Selon la légende, notre roi-chevalier s'arrêta avec son armée près du village pour se reposer après une bataille contre les Coumans. Voyant les chevaliers assoiffés, le Créateur exauça la prière du souverain qui, avec le sabot ferré de son cheval, fit jaillir du rocher une source, encore aujourd'hui abondante. Après ce miracle, une chapelle fut construite dans la clairière à la mémoire de Saint Ladislas, qui devint un lieu de pèlerinage au cours des siècles suivants. D'après des documents écrits, Domonkos Bátkay, le prévôt du château de Jászó, y fit construire une église vers 1500. Les archéologues estiment qu'une partie de l'église date de bien plus tôt. Les siècles passant, les murs de l'église s'effritèrent et au XXe siècle, pratiquement seules les fondations subsistaient. Voyant cela, les habitants de Debrőd, avec à leur tête la maire Anna Papp et le curé László Frankovics, décidèrent de rénover la maison de Dieu et de lui rendre sa dignité d'antan. Sur la suggestion du chercheur Lajos Szántai, les travaux commencèrent au printemps 2006 d'après les plans de l'architecte Gábor Tamás et s'achevèrent un peu plus d'un an après. Le résultat est une église végétale, une structure organique unique dans le bassin des Carpates, qui s'intègre parfaitement dans son environnement. Madame la maire Anna Papp ne vécut pas assez pour assister à sa nouvelle consécration. Depuis 2007, les fidèles célèbrent la Saint Ladislas dans ce lieu saint, pèlerinage comparable à juste titre à celui de Csiksomolyó en Transylvanie.



Se baigner en flottant Les eaux thermales de Parajd

La source a jailli lors d'un forage d'essai en 1949 au pied du pic de Harom. Leurs propriétés curatives ayant rapidement été découvertes, les eaux thermales étaient recommandées principalement aux personnes souffrant de rhumatismes et d'arthrite. L'eau salée dense, qui jaillit à plus d'un kilomètre de profondeur, était initialement de 60°C. Sa composition renfermant iode, brome, métaux alcalins, bicarbonate à l'état de traces, ses effluves légèrement huileuses et sa faible radioactivité la rend unique parmi les eaux salines connues. Les gaz associés sont le méthane, l'éthane et le dioxyde de carbone. La boue noire à l'odeur particulière déposée dans l'eau était appliquée sur les parties douloureuses et rhumatisques du corps. En 1950, un établissement de bains a été construit au-dessus de la source thermale. En 1952, la plage a été ouverte. Le bâtiment actuel des bains thermaux a été conçu par Károly Telegdy, alors directeur des mines. Dans les années 1960, la fanfare de la mine de sel animait les baigneurs le dimanche. Le rendement de l'eau thermale salée provenant des forages exploratoires a commencé à diminuer et la température est tombée à 39°C. Actuellement, seule l'eau salée pure pompée dans la mine de sel est utilisée pour alimenter les piscines extérieures. La concentration en sel de table est si élevée que les visiteurs flottent à la surface comme des bateaux en papier, car nager dans cette eau relève presque de l'impossible. Parajd (Praid) dispose aujourd'hui d'une infrastructure thermale moderne, dont la popularité auprès des curistes et des touristes rivalise avec celle du lac de l'Ours à Szováta, situé à proximité.



Le plus grand nombre de Hongrois en un seul lieu

Le pèlerinage de la Pentecôte à Csíksomlyó

La vénération du christianisme et de la « Femme revêtue du soleil » remonte à des temps ancestraux chez les Sicules. Dans l'ouvrage intitulé *Geographia Mariana Regni Hungariae*, dont l'écriture en 1780 est attribuée à Farkas Cserey l'Ancien, il figure que : « Les Sicules, depuis qu'ils se sont écartés du paganisme scythe, ont toujours persisté dans la vraie foi, même au milieu de nombreux troubles de l'ordre, de périodes périlleuses et de successions de princes ». La première trace écrite du pèlerinage de Csíksomlyó (Șumuleu Ciuc) remonte à 1444, date à laquelle le pape Eugène IV demanda l'aide des fidèles de Csík pour construire une église franciscaine. En récompense, il les autorisa à tenir une fête paroissiale. Selon une légende, les catholiques auraient remporté une victoire contre le prince unitarien Jean Sigismund en 1567, ce pourquoi les fidèles exprimèrent leur gratitude dans l'enselement de Csíksomlyó. Ce qui vient contredire cette légende est que la religion unitarienne déploya son drapeau un an plus tard, en 1568, le prince lui-même ayant déclaré – pour la première fois au monde – la liberté de religion. Ce qui est en revanche certain est qu'au XVII^e siècle, les Tatars rasèrent le monastère et l'église franciscains. Ceux qui constituaient la mémoire racontèrent que l'ennemi ne put ni emporter, ni brûler la statue de la Vierge Marie, haute de plus de deux mètres et sculptée en bois de tilleul. Le Khan tenta alors de la faire tomber avec sa lance, mais son bras se paralysa. La relique, réalisée au début des années 1500, est une œuvre exceptionnelle de l'art transylvain. Dans les années 1950, la fête paroissiale fut interdite par les autorités communistes roumaines. Depuis 1990, Csíksomlyó se repeuple à la Pentecôte où des centaines de milliers de Hongrois, quelle que soit leur appartenance religieuse, prient la Vierge Marie. En 2020, le Comité Hungarikum a inclus le « Pèlerinage et sanctuaire de la Pentecôte de Csíksomlyó » à la liste des Hungarikums.



La fierté de la Hongrie méridionale

Magdi Rúza

Plus jeune enfant de sa famille, elle part à Budapest à l'âge de 20 ans pour tenter sa chance, et elle a réussi, faisant le bonheur du village où elle a grandi Kishegyes (Mali Idoš), et peut-être de tous les Hongrois de Bácska (Bačka, province de Voïvodine), tel un athlète remportant une médaille d'or aux Jeux olympiques. Lorsqu'elle est revenue chez elle pour la première fois après avoir gagné le télé-crochet musical hongrois Megasztár, une foule immense avait rempli la place principale de la petite commune et scandait son nom. C'est avec beaucoup d'émotion et de larmes qu'elle a pour la première fois de sa vie signé quelques centaines d'autographes. Le consul général et le maire l'ont accueillie, et le prêtre paroissial a célébré une messe d'action de grâce dans l'église. Dans son sermon, il a demandé à « notre Magdika », tel qu'il l'a dit, d'être leur ambassadrice dans le monde. « Une petite fille est partie et une grande fille est revenue » a joyeusement déclaré son père. L'assistante sage-femme devenue chanteuse a exaucé les vœux du pasteur. Quelques années plus tard, lorsqu'elle a chanté devant le Parlement hongrois accompagnée à la cithare du virtuose Félix Lajkó, lui aussi originaire de Bácska, c'est bien la force des héros de Nándorfehérvár, le courage du général Damjanich et l'art de Kosztolányi qui sont ressortis de cette prestation. Magdi Rúza mène une brillante carrière. Elle donne des concerts à guichets fermés à la Papp László Aréna de Budapest, fait régulièrement chanter des dizaines de milliers de Hongrois devant la statue du roi Mathias à Kolozsvár (Cluj-Napoca), et est la chanteuse vedette du Camp d'été de Gombaszög en Haute-Hongrie. Rayonnant de calme et d'amour, elle s'envole avec son public sur « La Voie lactée », l'un de ses grands titres.



Pain et chapeau faits de blé

Le tressage de la paille à Jobbágytelke

La tradition de cet artisanat remonte à près de 200 ans dans cette localité du comté de Maros (Mures). Presque tous les habitants du village en connaissent la technique et la pratiquent, ce qui leur apporte un revenu complémentaire important. C'est en 1831 que le prêtre Lajos Bocskor arriva à Jobbágytelke (Sâmbriaș). Réalisant que les maigres terres seraient insuffisantes pour subvenir aux besoins du village surpeuplé, il proposa donc à ses paroissiens le tressage de la paille comme moyen de subsistance. Jusqu'en 1942, le blé utilisé était le blé « à tête nue », qui développait de petits épis, mais dont la paille était longue et de bonne qualité. À partir de 1942, il a été remplacé par l'excellent blé Bánkút, au rendement élevé, à la maturation précoce et d'excellente qualité. À Jobbágytelke, les travaux de tressage de paille, appelé « tricotage de chapeau », s'étendent de la fin octobre à Pâques. C'était la principale occupation pendant les longues soirées d'hiver. Jusque dans les années 1950, les artisans de Jobbágytelke vendaient eux-mêmes leurs produits sur les marchés de la région ou plus loin. Les anciennes machines à pédale ont été depuis remplacées par des machines à coudre électriques, mais les presses centenaires sont toujours utilisées pour l'ouvrage. Les traditions folkloriques liées à la fabrication des chapeaux font toujours partie intégrante de la vie à Jobbágytelke. La danse des chapeaux qui se pratique tout juste avant les moissons, a toujours lieu le dimanche soir. Les jeunes hommes peuvent alors montrer les beaux chapeaux reçus de leur petite amie au soir de la veille du bal. Les chapeaux de paille et autres produits en paille de haute qualité, finement tressés et aux motifs riches sont devenus un véritable symbole de Jobbágytelke.



Les pierres racontent à nouveau l'histoire

Le vieux cimetière de Havadtő

Durant les siècles précédents, les pierres tombales des cimetières situés sur le cours moyen de la rivière Kis-Küküllő étaient commandées auprès des tailleurs de pierre du village de Havadtő (Viforoasa), de Marosszék (Scaunul Mureşului). Les œuvres artistiques en grès de conception unique des familles Menyhárt et Kerekes se sont retrouvées dans des dizaines de localités. Si dans la plupart des villages, les pierres tombales taillées par les maîtres artisans de Havadtő ont aujourd'hui disparu, le vieux cimetière de cette localité est en grande partie resté en l'état. Au fil du temps, les pierres sont pour la plupart tombées, ou se sont affaissées, certaines n'existant encore que sur des photographies prises 30 ans plus tôt par László Péterfy, aujourd'hui conservées dans les archives de la Société ethnographique János Kriza. La réhabilitation du cimetière a été entreprise par l'association Pro Havadtő. Au moins une centaine de villageois et de scouts belges volontaires ont, en quelques années, restauré les 420 anciennes pierres tombales du cimetière. Ce travail a été décrit dans l'ouvrage intitulé « Le passé taillé dans le grès », que les habitants de Havadtő ont présenté lors de la conférence internationale « Protection et promotion du patrimoine local ». Les pierres racontent à nouveau l'histoire du village durant les siècles précédents. Les pierres tombales aux formes et aux sculptures variées, ainsi que les poèmes et inscriptions y figurant, nous avouent des liens familiaux, une solidarité communautaire, la triste mortalité infantile, des métiers, les sentiments des gens d'autrefois et leur vision du monde. Parmi les rares cimetières à pierres tombales du Pays des Sicules, celui de Havadtő est le mieux préservé de la région.



La plus petite ville royale libre

Ruszt

La première mention écrite de la « capitale » du lac Fertő (Neusiedl) date de 1317. Elle figure sous son ancien nom hongrois, Szil, dans un acte dressé par le roi de Hongrie Charles Robert, qui en fait don à Dénes Héderváry. Son fils, Dezső Héderváry, sénéchal et főispán du comitat de Sopron, sauva par ailleurs la vie du souverain en 1330 lors d'une bataille contre son vassal Basarab, Voïvode de Valachie. La Chronique enluminée (Chronicon Pictum) tout comme la Chronique rédigée par János Thuróczi (Chronica Hungarorum) font état de son abnégation, lorsque le valeureux Dezső échangea son armure avec son roi et mourut héroïquement pour lui. Les habitants de langue allemande nomment cette localité Rust, traduction de « Szil » (« Ruster – orme ») légèrement formulée en hongrois. Elle apparaît pour la première fois sous ce nom en 1393, mentionnant que ses habitants sont des vigneron depuis toujours. Ce pourquoi le roi Mathias lui accorda en 1470 le droit de « tenir marché ». Plus tard, elle put, sur autorisation royale, proclamer par un « R » majuscule apposé sur les tonneaux de vin l'origine noble de ses produits. Le vin de Ruszt devint alors communément répandu, apparaissant même sur la carte du Titanic. En 1681, la diète de Sopron octroya à Ruszt le titre de ville royale libre en échange de 60 000 florins d'or et 500 tonneaux d'aszú blanc. Elek Fényes écrivit à ce sujet en 1846 : « Elle est à l'heure actuelle la plus petite de ses sœurs, car elle ne compte que 1 200 habitants ». Aujourd'hui, elle est bien connue des cyclistes qui parcourent la route du lac Fertő. La vieille ville datant du XVIIIe siècle dégage une atmosphère paisible et tranquille tout à fait captivante. Depuis 2001, Ruszt est inscrite au patrimoine mondial de l'UNESCO.



Un grenier transportable

Le hambár

Ces constructions faisaient presque partie intégrante du paysage hongrois de Slavonie. Les fermiers travailleurs et consciencieux des environs de Kórógy (Korođ) et Szentlászló (Laslovo) construisirent en grand nombre ces coffres, conteneurs ou bâtiments à support en bois, afin de stocker le grain. Ils les ornaient souvent de sculptures presque artistiques. Les paysans habiles de leurs mains y sculptaient surtout de plantes. En raison des risques d'incendie, les hambárs étaient placés à l'écart des habitations. Ils étaient de forme arrondie, légèrement aplatie, comme une ruche. Le cadre en forme de tonneau était construit en osier tressé ou avec des planches, et l'intérieur était recouvert d'enduit. Les hambárs étaient réhaussés de patins de traîneau, afin de pouvoir en cas de danger transporter la réserve de nourriture et l'entreposer en lieu sûr. Le faîtage de la toiture était au début recouvert de chaume, puis de tuiles. Ils pouvaient contenir entre 40 et 50 mérő (« mesures ») de grain. Si plusieurs types de récoltes étaient conservées à l'intérieur, les différents grains étaient séparés dans des compartiments. Dans certaines provinces, le terme « hambár » était également utilisé dans un sens plus large pour désigner un grenier ou une cave où l'on conservait les céréales. Ce mot hongrois ancien pourrait provenir d'Asie, car les mots ambar en turc et anbar en persan signifient « entrepôt ».



Notre église dans la puszta Aracs

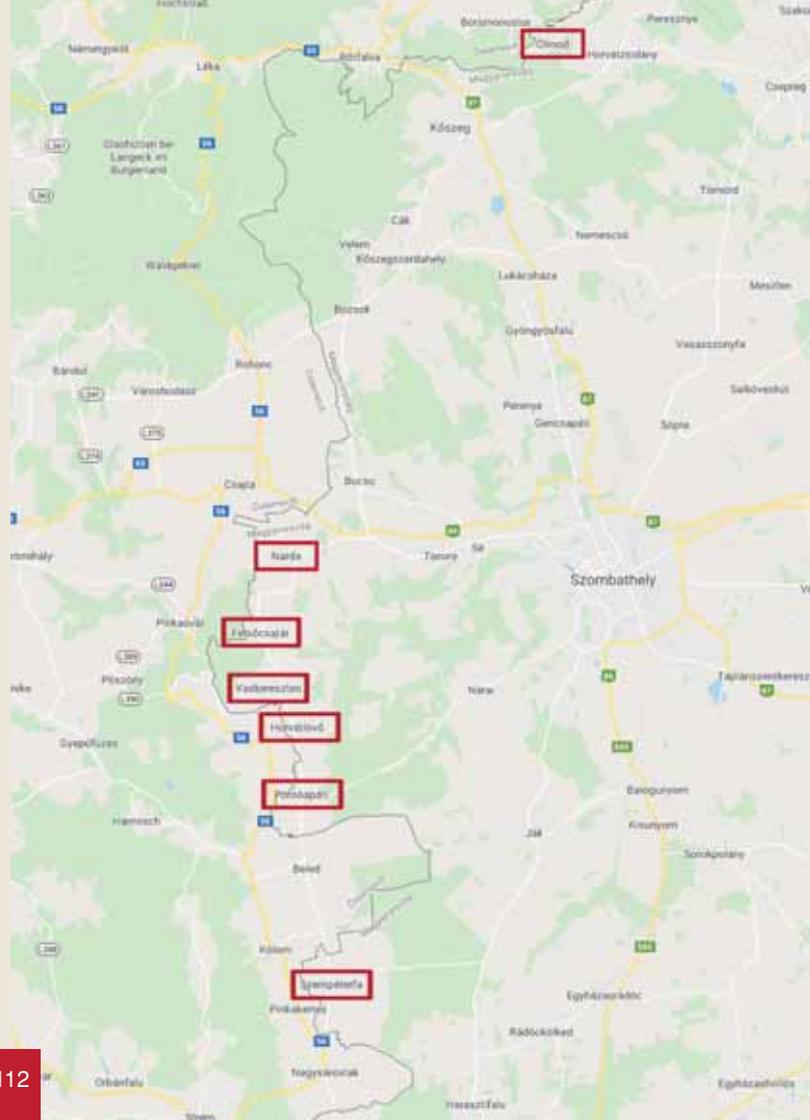
« Le silence s'est alourdi jusqu'à devenir une ruine,
crépuscule de sang figé,
esprits païens mués en tison,
fossiles de rayons de soleil en fragments épars,
un millénaire semé de troubles repose sous les décombres. »

Ces vers ont été écrits par István Csókai Simon, poète originaire de la Hongrie méridionale. Les murs restants de l'église en ruine se trouvant près de Törökbecse (Novi Beče), sur les rives de la Tisza, défient le temps. Quelques arbres, des pâturages et des terres arables entourent l'édifice. Si la première mention écrite de l'église remonte à 1265, les chercheurs avancent qu'elle a dû être construite au XIIe siècle sur les ruines d'une église chrétienne plus ancienne. Les géologues affirment que les pierres utilisées pour sa construction proviennent du massif de Tarcal (Fruška gora) situé à proximité. Dans les années 1380, elle était entourée d'un bourg, qui se dépeupla après l'occupation ottomane. Des fouilles menées en 1896 permirent de découvrir la fameuse pierre d'Aracs (Arača). Cette pierre calcaire grise sculptée, qui pourrait avoir été le couvercle d'une tombe, représente un prêtre levant une main en signe de bénédiction. Cette découverte est conservée à la Galerie nationale hongroise. On pense que l'église d'Aracs renferme un trésor. Cette rumeur s'appuie sur une vieille lettre qui évoque 40 kilos d'or, 100 bols en argent, 100 assiettes en argent, ainsi que plusieurs centaines de cuillères en argent. Une autre légende raconte que tous les sept ans, la porte du trésor de l'église de la puszta s'ouvrirait. Cette église impressionnante à voir même à l'état de ruine est devenue un symbole de la communauté hongroise de la région de Bácska (Bačka) et un lieu de pèlerinage national. La revue consacrée à la vie publique de la communauté hongroise vivant dans la Hongrie méridionale (Délvidék) qui paraît depuis 2001 s'intitule Aracs. En 2020, le Comité Hungarikum a déclaré que « les ruines de l'église d'Aracs et la pierre d'Aracs » sont à considérer comme des valeurs nationales exceptionnelles.



Ils ont suivi l'exemple de Sopron Les villages les plus fidèles

Szentpéterfa, Ólmod, Narda, Felsőcsatár, Horvátlövő, Vaskeresztes, Pornóapáti. Le 16 décembre 2014, l'Assemblée nationale a déclaré par une loi que ces villages pouvaient porter le titre honorifique de *Communitas Fidelissima*, soit de « Village le plus fidèle ». Le Parlement rend ainsi hommage à tous ceux qui ont pris part en 1921 à la lutte armée contre l'annexion à l'Autriche des territoires occidentaux de la Hongrie. Principalement de langues croate et allemande, ces villageois ont lutté avec courage contre la décision de 1922 de la Société des Nations, et ont obtenu la restitution de leurs localités à la Hongrie. Ils ont été aidés par des personnes éclairées et à l'esprit patriotique, prêtes à risquer les pires représailles, comme le curé de Pornóapáti Ferenc Pataki, qui fut assassiné au cours des événements, le curé de Nagynarda József Kuntár, qui fut arrêté, le curé de Németlövő István Osztovíts, qui se retrouva entre la vie et la mort, le doyen de Szentpéterfa József Strassner, qui fit l'objet de persécutions, le curé de Vaskeresztes Imre Szilágyi, ainsi que Márton Hergovich de Ólmod, István Verhás de Nagynarda, András Polyák de Csatár, András Pehm de Horvátlövő, János Paukovits de Magyarakeresztes, Mátyás Fixl de Németkeresztes et József Schmidt de Pornóapáti, Gyula Kausz, avocat à Szombathely, János Németh, instituteur dans le village de Szentpéterfa, Alajos Fehér restaurateur à Ólmod, connu pour son engagement public, et Ede Wachter, restaurateur à Pornóapáti. La postérité pense à eux et à tous leurs compagnons avec gratitude et reconnaissance.



Du four à briques au parc public

Le jardin Kossuth à Szatmárnémeti

Le parc a été conçu à la fin du XIXe siècle. Le site fut alors en termes actuels réhabilité, car les anciennes fosses nauséabondes de la fabrique de briques de terre crue ont dû être comblées pour que le jardin Kossuth puisse y être construit. Son arboretum abrite plusieurs espèces particulières d'arbres. À une époque, il disposait d'un propre système d'irrigation, d'un kiosque à deux salles assez spacieux pour accueillir des bals, d'un petit zoo, d'un rucher et d'une pépinière. « L'ensemble du jardin est équipé d'un réseau d'irrigation électrifié » peut-on lire dans l'ouvrage intitulé *Comitats et villes de Hongrie* édité par Samu Borovszky en 1914. La statue du capitaine en chef Gedeon Kiss, créateur du parc et populairement appelé dans la ville « Monsieur Gida », a disparu, de même que le portail ornementé qui lui faisait face, offert par l'évêque diocésain Gyula Meszlényi. La statue a été remplacée. L'œuvre créée par Hajnalka Szodoray-Parádi, artiste de Szatmárnémeti (Satu Mare), a été inaugurée en 2010 devant le bâtiment rénové des bains de vapeur. Avec ses 22 acres, le jardin Kossuth est le plus grand parc de Szatmárnémeti. Il comprend un parc à jeux, des allées, un petit train, un lac artificiel avec des pédalos et une île. C'est ici que sont également organisées les Journées hongroises du Partium, la Journée des enfants, comme il est un lieu de concert très prisé. Selon les habitants de Szatmárnémeti, le jardin Kossuth est le plus beau bois municipal de toute la Transylvanie.



L'« enfant » chéri de Károly Kós

Le bâtiment du Musée national sicule à Sepsiszentgyörgy

« Plus précieuses que l'or, l'argent ou tout richesses terrestres, les œuvres précieuses de l'âme du peuple sicule sont conservées dans ce bâtiment » écrit l'archéologue Ferenc László dans son ouvrage La maison des trésors de la communauté sicule. Fondé en 1876, le Musée national sicule rassemble l'une des plus anciennes collections publiques d'Europe centrale. Il est situé au 10 rue Károly Kós à Sepsiszentgyörgy (Sfântu Gheorghe), du nom de son architecte. Celui-ci en dressa les plans sur papier en 1910 et l'ensemble des bâtiments fut achevé en 1912. Selon les statuts du musée, sa collection constitue la propriété inaliénable du peuple sicule. Elle dut malgré tout être évacuée à Budapest pour échapper à « l'invasion roumaine » de 1916. Mais conformément à ces statuts, le Royaume de Hongrie la restitua en 1922 au peuple du Pays sicule détaché suite au traité de Trianon. L'État communiste roumain n'en tint pas compte en 1949 et nationalisa le bâtiment et ses objets de valeur. Le musée est actuellement géré par l'administration du comté de Kovászna (Covasna). La Fondation du Musée national sicule, réenregistrée fin 1992, participe elle aussi aux travaux. Selon l'architecte australien Anthony Gall, « le bâtiment est comme une église. Il est le centre spirituel et l'axe de sa communauté, incarnant à la fois le passé de la Transylvanie et de ses peuples, les racines de sa communauté et son ouverture sur l'universel ».



Ceux qui ne sont que deux

Szomszédnéni Produkciós Iroda

– Les productions de la Voisine

Ce duo est formé par Ferenc Bálint, né à Zilah (Zaláu), et Szabolcs Tóth, originaire de Csíkszereda (Miercurea Ciuc). En 2001, les deux jeunes hommes pensent qu'il serait intéressant de présenter un spectacle humoristique devant des étudiants de Kolozsvár. Si au début ils ne récoltent que des lei honorifiques, ils réussissent ensuite à vendre des billets parce qu'ils sont intéressants. Et puis le festival de l'humour de Transylvanie est organisé. À Nagyvárad (Oradea), ils rencontrent l'humoriste et présentateur de talk-show Sándor Fábry, qui les encourage à se lancer dans l'aventure à Budapest. Après trois ans de navettes, ils installent leur siège dans la capitale hongroise, sans pour autant rester infidèles à leur terre natale. Car c'est ici, affirment-ils, que leurs blagues sur les « locaux » passent et sont les mieux comprises. Et comment naissent leurs sketches ? Ils ouvrent grands leurs yeux et leurs oreilles. Ils font le plus souvent rire le public avec l'esprit des Sicules ou l'autodérision, sans prononcer aucune obscénité, humilier les autres, imiter constamment les mêmes personnalités politiques ou plaisanter sur le look des célébrités du moment. Le divertissement de qualité qu'ils offrent leur a été fructueux. En 2011, le duo des « Productions de la Voisine » a reçu le prix Bonbon de la Radiodiffusion hongroise, puis en 2014, a pu passer à son doigt l'Anneau Karinthy. Szabolcs Tóth est architecte de profession. Il avoue n'avoir conçu qu'un seul bâtiment à ce jour, une plage au bord du lac à Szováta. Malheureusement sur cette plage un panneau indique « baignade interdite ».



Le virtuose Félix Lajkó

Quiconque a déjà vu et entendu jouer ce musicien de Bácska ne pourra jamais l'oublier. Lorsqu'il tient un violon dans ses mains ou pince les cordes d'une cithare, à voir son regard et ses gestes, c'est presque comme s'il nous avait quitté. S'il part alors dans un autre monde, heureusement ses mélodies restent avec nous. Récemment, dans la grande salle de l'Académie Liszt, le public l'attendait dans une grande effervescence. Il est soudain sorti de derrière le rideau, la salle s'est tue et l'artiste a joué du violon pendant une heure, sans introduction ni partition. À la dernière note, il s'est incliné et a quitté précipitamment la scène. Ce n'est qu'après de longues secondes que le public est sorti de sa stupeur pour faire retentir des salves d'applaudissement à n'en plus finir. C'est Félix Lajkó. Mais c'est aussi celui qui joue dans les champs de Palics ou assis à la table d'une taverne à Topolya (Bačka Topola). Il se définit comme un musicien de village. « De l'extérieur, on doit croire comme ça que j'essaie de faire tomber les filles et de manger tout le monde avec mon violon. Ce n'est pas le cas. C'est une compulsion intérieure, ça sort comme ça » a-t-il déclaré lors d'une interview. S'il on doit parler de culture hongroise, de l'âme de son peuple, de son caractère, beaucoup pensent que sa plénitude, sa quintessence se retrouvent dans l'interprétation qui a été faite de notre chant populaire « On dit encore » lors du Concert pour la Joie en 2006 devant le Parlement. Magdi Rúzsa a chanté, accompagnée par Félix Lajkó à la cithare, qui a joué comme personne auparavant, ni depuis.



Bonne chance ! Les traditions estudiantines de Selmec

L'Académie des hautes études minières, métallurgiques et forestières a été fondée en 1735 à Selmecbánya (Banská Štiavnica) en Haute-Hongrie. Les nouveaux étudiants étaient « naturellement » initiés aux mystères de la vie étudiante par ceux des années supérieures. Ce n'était qu'après un examen et un baptême qu'un « païen » pouvait devenir « pigeon », puis « affirmé » et enfin « vétéran ». Les étudiants qui avaient obtenu leur diplôme de fin d'études étaient remerciés par ceux qui restaient et qui leur lançaient « Valete ! », soit « Portez-vous bien ! » En 1919, l'Académie s'installa à Sopron. Les étudiants jouèrent un rôle majeur dans le fait que la ville ait pu rester hongroise suite au référendum de 1921. Après le transfert de la faculté d'ingénierie minière et métallurgique à Miskolc, puis l'établissement par les institutions mères de Miskolc et Sopron de facultés à Dunaújváros et Székesfehérvár, l'« esprit de Selmec » est désormais présent dans quatre villes hongroises. Cet esprit inclut par exemple le port de l'uniforme correspondant à la formation, la connaissance des chants étudiants, la participation à des assemblées nocturnes à la lumière des chandelles et selon un protocole strict, ou encore les « Journées étudiantes de Selmec » annuelles. La « poussée » de wagons, de troncs et d'obélisques est également un signe de cohésion. Les étudiants de Miskolc poussaient un wagon à pied jusqu'à Sopron et Selmecbánya, tandis que ceux de Sopron poussaient un tronc d'arbre sculpté à Miskolc, Selmec, Újváros et Fehérvár. Les étudiants de Fehérvár transportaient une réplique de l'obélisque de Nadap à Sopron à travers les collines de Bakony sur un chariot à bras. En mai, lors de la cérémonie du « Valete », dans les quatre villes, tous les étudiants, lampe de mineurs à la main, entonnent la chanson étudiante « Si Selmec nous appelle, nous serons là, au péril de notre vie ».



Avec une sauce à l'ail ou du raifort
aux pommes ?

La pêche à la truite à Vármező

Sur la route de Marosvásárhely en direction de Csíkszereda en Transylvanie, une fois à Sóvidék, la province du sel, la question se pose souvent de passer par Udvarhely ou par Bucsin ? Les sages décisions se prennent alors en fonction de la circulation, des conditions de route, de la beauté du paysage ou de la météo. Si vous avez le temps et que votre estomac vous fait signe, vous devriez plutôt discuter de tout cela devant une truite grillée. Cela ne demande qu'un tout petit détour. Sur le versant nord du Bekecs, en descendant dans la vallée de Nagy-Nyárád, la première localité que vous rencontrerez est Vármező (Câmpu Cetății). En contrebas du village se trouve le célèbre élevage de truites. L'eau des montagnes voisines s'écoule dans les viviers. Le site a été fondé en 1934 par Gergely Lokodi, un vétérinaire de guerre, qui en avait vu un similaire à Doberdò en Italie. La truite, pouvant être consommée sur place, attire les visiteurs des plus lointaines contrées. Les marchands transportaient tous les jours du poisson frais dans des caissons de glace pour les livrer à Budapest et Bucarest. Après l'étatisation par le pouvoir communiste, les étangs furent rendus à la famille dans les années 1990, laquelle relança l'activité du commerce des truites. Un petit train partant de Szováta emmène également à Vármező ceux qui souhaitent pêcher la truite ou encore se rendre en été au Festival de la myrtille. Mais pour ceux qui veulent admirer la région de plus haut, ils peuvent le faire lors du défilé de montgolfières régulièrement organisé. Ici, la rivière Nyárád n'est pas plus large qu'un ruisseau, mais son débit rapide lissant les rochers indique qu'elle a de « sérieuses intentions » plus bas.



Le seigneur des environs

Le château de Lendva

Le bâtiment est aujourd'hui l'un des centres culturels des Hongrois de Muravidék (Prekmurje, région orientale de Slovénie). Il se dresse sur la colline Lendva, haute de 266 mètres. Ses murs d'un blanc éclatant attirent le regard de loin. Sur le site du château actuel se dressait déjà une forteresse vers la fin du XIe siècle. Un acte datant de 1192 indique que le village et le château sont alors devenus la propriété de la famille Hahót-Bánffy. Plus tard, les familles Nádasdy et Esterházy en furent également les propriétaires. La reine Béatrice d'Aragon et le roi Mathias séjournèrent également dans le château de Lendva. En 1574, les livres du pasteur réformé György Kultsár y furent imprimés. Les murs du château renferment la crypte de la famille Bánffy d'Alsólendva. La forteresse de Lendva s'avéra être un bastion frontalier imprenable pour les Turcs. La légende raconte qu'en 1603, la belle Piroska Bánffy se serait jeté d'une fenêtre du château lorsqu'elle apprit que son amant, Mihály Hadik, avait été tué lors d'un affront contre les Turcs. Selon la mémoire des anciens, la tour du château aurait autrefois été ornée d'une fresque murale représentant la Vierge noire. Pál Esterházy mentionna le château d'Alsólendva dans son ouvrage sur les lieux de cultes de la Vierge Marie publié en 1696. La charpente mansardée et les combles de style baroque du XVIIIe siècle font de ce bâtiment un monument architectural très particulier. La muraille du château a été démolie par le pouvoir communiste yougoslave en 1947. Depuis 1972, le château abrite la Galerie et le Musée de Lendva, qui renferment des milliers d'objets de valeur, d'œuvres d'art, de photographies et de documents témoignant du passé de notre nation.



Sur un site protégé La population d'oiseaux le long de la Nyárád

La zone située aux environs de la rivière est extrêmement riche en espèces d'oiseaux qui sont considérées comme menacées dans le monde entier. L'aigle pomarin, figurant sur la liste rouge, niche lui aussi dans les forêts de l'ouest du Pays sicule. Sa population comptant environ 50 individus est considérée comme élevée. L'Association hongroise d'ornithologie et de protection de la nature a élu le râle des genêts, modérément menacé, comme « Oiseau de l'année » en 2016. Nommé aussi roi caille, cet oiseau au long cou et au regard scrutateur aime les prairies humides et prépare son lieu de nidification dans les herbes plus hautes. Les interventions agricoles agressives telles que le drainage, la déforestation et le pâturage intensif ont réduit la population mondiale de cette espèce. Heureusement, le long de la Nyárád, les agriculteurs ne recourent pas à ces méthodes, de sorte que la présence du râle des genêts est encore répandue dans cette région. Les lève-tôt peuvent entendre le cri caractéristique que ce petit oiseau produit aux environs de la rivière à l'aube. Les vastes forêts de la région de la Nyárád abritent de nombreux rapaces protégés. Ainsi, la buse variable, la chouette de l'Oural ou le faucon kobez peuvent nicher en toute sécurité dans cette région. La cigogne blanche, qui construit ses nids sur les poteaux électriques des villages, est également une espèce fréquente dans ce territoire. La cigogne noire, plus rare, apprécie de même les zones humides situées près de l'eau. Étant donné la richesse de son avifaune, la région des bords de la Nyárád est une réserve naturelle très appréciée.



Des coutumes anciennes couchées sur papier

La loi villageoise de Gyergyóújfalu

Selon le Dictionnaire ethnographique hongrois, le droit de la population est « un ensemble de sources recueillies du droit coutumier basé sur les traditions, rédigé pour garantir l'autodétermination paysanne, qui contient des règles couvrant l'intégralité relative des conditions de la vie locale ». Dans son ouvrage *Les lois villageoises sicules*, István Imreh écrit à ce propos : « Les législateurs villageois, tout comme ceux travaillant au niveau national, étaient avant tout au service de la légalité garante de la vie communautaire. La première loi villageoise date de 1581 à Gyergyóújfalu (Suseni). Les habitants ont exercé le droit octroyé par le prince, en vertu duquel le village lui-même et non le juge royal, pouvait en Pays sicule régler les préjudices frontaliers ». Les premières lignes de cette loi sont les suivantes : « Nous, qui sommes habitants de Újfalu au siège de Gyergyó, nobles, fantassins et notre seigneur sa majesté voïvode avec l'ensemble des serfs, avons, le village entier, écrit cette lettre pour nous remémorer... » Le paragraphe 19 précise que « le village ordonnait déjà du temps de l'ancienne liberté sicule », soit que personne ne peut occuper un terrain public, mais doit en faire la demande à la communauté villageoise. L'ancienne liberté fait référence à l'époque ayant précédé le soulèvement des Sicules en 1562. Les passages énoncés dans la loi villageoise de Gyergyóújfalu font clairement ressortir que le village avait un ordre bien établi bien avant 1581, ceux-ci se référant à d'anciennes coutumes juridiques.



Symbole de la ville

La tour Saint Étienne à Nagybánya

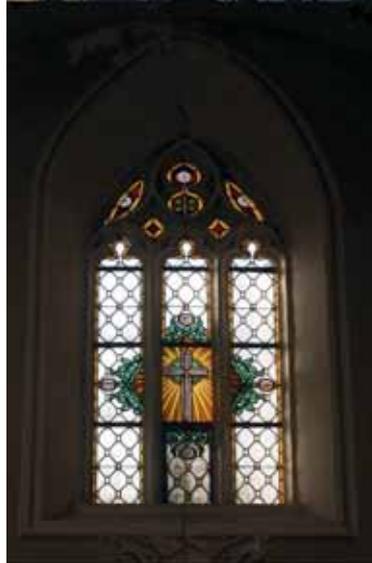
Sur la place du château, il ne reste aujourd'hui que la tour de l'ancienne église Saint Étienne. Cette immense tour carrée en pierre, haute de 40 mètres, se trouvait à l'angle sud-ouest de la façade ouest de l'église paroissiale autrefois à deux nefs du XIVe siècle. Certains détails, empreintes et solutions architecturales de la tour permettent de se faire une idée de l'église, autrefois magnifique, qui a été détruite par un incendie en 1769. Quelques fenêtres en treillis sculptées dans la pierre subsistent dans les murs de la tour. Un escalier est attenant à la tour côté sud. À côté, un relief de Roland, symbole de l'ancien jus gladii de la ville, est muré dans la tour. Sur le côté nord se trouvent les vestiges du portail occidental en ogive de l'église. Sous la voûte médiévale de la base de la tour, un musée lapidaire conserve les sculptures et les pierres tombales de l'ancienne église. La plupart d'entre elles ont été collectées dans les bâtiments environnants par Gyula Schönherr, historien et fondateur du musée au début du XXe siècle. Dans les années 1970, le personnel du musée habitant la région a entrepris des fouilles sur le site de l'église, mais après la découverte d'objets en or, la sécurité de l'État roumain a interrompu les recherches et confisqué la documentation. La vue depuis la tour Saint Étienne est splendide, et le chemin de ronde sous les pinacles offre une magnifique vue sur Nagybánya (Băia Mare) et ses environs.



Gardés par les jeunes

L'église et le monastère franciscains de Medgyes

L'ordre s'est installé dans la ville en 1444. L'église dédiée à Sainte Elisabeth et le monastère attenant ont été construits près des murailles du château. L'ordre disposait également de 28 cellules de moine et d'un grand réfectoire. En 1535, 35 frères vivaient déjà dans ses murs, mais leur nombre diminua progressivement avec l'expansion de la Réforme. Dans la seconde moitié du siècle, le monastère fut dissous et les frères restants furent expulsés de Medgyes (Medias). Après la fin de l'indépendance de la Principauté de Transylvanie, les Franciscains furent autorisés à réintégrer leurs anciens bâtiments. À Medgyes, ils purent reprendre possession de leurs anciens biens en 1721. D'importants travaux de rénovation furent alors entrepris avec le soutien généreux de l'aristocratie catholique de Transylvanie. L'impressionnant ensemble de bâtiments baroques que nous voyons aujourd'hui se forma au milieu du XVIIIe siècle. Le gouverneur de Transylvanie et propriétaire des terres avoisinantes János Haller, et sa famille ayant compté parmi les donateurs, leur crypte funéraire fut transférée à Medgyes. Le monastère et son école ont joué un rôle important dans la vie de la région. Après la Grande Guerre, une école laïque fut également fondée dans une nouvelle aile. Les précieuses reliques et les vitraux de l'église, ainsi que son orgue fabriqué en 1750 sont demeurés intacts, rendant ainsi l'église franciscaine de Medgyes, située dans le sud de la Transylvanie, tout à fait unique. En 2012, l'école primaire Báthory István de la ville a, au sens figuré, « adopté » l'église Sainte Elisabeth et son monastère franciscain.



Le bâtisseur d'école et d'église Gergely Kis de Baczkamadaras

Né dans une famille de roturiers transylvains en 1738 à Baczkamadaras (Păsăreni), le long de la Nyárád, il fit ses études au Collège réformé de Marosvásárhely (Târgu Mures) en tant qu'étudiant-servant. Ses professeurs se prirent rapidement d'affection pour cet élève à l'esprit vif. Après avoir obtenu son diplôme, il s'apprêtait à partir étudier en Europe occidentale, lorsqu'un décret impérial fut publié pendant la guerre de Sept Ans interdisant aux étudiants protestants d'étudier à l'étranger. Gergely Kiss se rendit donc à Vienne, où il réussit à obtenir une audience devant le prince héritier Joseph II, lequel lui octroya l'autorisation de voyager. Il étudia ainsi la mécanique, la physique, la botanique, l'anatomie, les langues orientales, le droit, l'histoire politique et ecclésiastique, ainsi que la théologie à Vienne, Bâle et Berlin. De retour dans son pays, il devint professeur au Collège réformé de Székelyudvarhely (Odorhei Secuiesc). C'est sous sa direction que fut achevé en 1773 le bâtiment à deux étages de l'école, qui existe encore aujourd'hui. Gergely Kiss y enseigna lui-même le droit, la philosophie et toutes les matières de théologie. En 1781, il fit construire une église sur la place principale de la ville et fonda une bibliothèque. Il mourut le 25 avril 1787, à l'âge de 49 ans. Sa foi inébranlable, son sens de l'organisation et sa grandeur humaine firent de lui une figure emblématique de son époque. En 2001, le lycée réformé de Székelyudvarhely, précédemment fondé en 1670, que fréquenta l'écrivain et ethnographe Balázs Orbán et l'écrivain pour enfants Elek Benedek, prit le nom de Gergely Kis de Baczkamadaras.



Spectacle en plein air

Les Journées du Théâtre de la Grange à Mikháza

Le mot « grange » n'est bien entendu aujourd'hui qu'entre guillemets. La scène se trouve à présent sous une immense toiture, que les architectes appellent un « arc en dos d'âne », dont les extrémités avant et arrière sont ouvrables. « Nous avons lancé le Théâtre de la Grange (Csúrszínház) en 2003 pour animer la campagne avec des programmes culturels en été » se souvient l'un des organisateurs, l'acteur Ferenc Szélyes, lauréat du prix Mari Jászai. Cette initiative, explique-t-il, venait du fait que les théâtres « de pierre » semblaient avoir « oublié » leur mission de se produire sur le terrain. Lui qui était originaire de Mikháza (Călugăreni) a recommandé son propre village. Le choix du lieu était parfait, car la tradition de théâtre dans le village remonte à plusieurs centaines d'années. Des documents datant des XVII^e et XVIII^e siècles attestent que des étudiants soutenus par les moines donnaient des représentations de théâtre en latin et en hongrois, principalement sur des thèmes religieux, à côté du monastère franciscain des lieux. Les représentations de la compagnie Miklós Tompa du Théâtre national de Marosvásárhely (Tîrgu Mureş) ont d'abord eu lieu sur une scène érigée au centre du village, devant une grange en ruine. La grange a été reconstruite et en juillet 2009 a été inauguré le Théâtre de la Grange, conçu selon les plans de Árpád Koszta et Géza Keresztes. Plusieurs compagnies théâtrales se sont rendues dans la région des bords de la Nyárád ; outre des artistes de Marosvásárhely, plusieurs théâtres de Transylvanie et de Hongrie se sont également produits lors des Journées du Théâtre de la Grange à Mikháza.



Les paysages lunaires du Pays des Sicules

La Gorge de sel de Parajd

C'est là où la terre pleure et transpire du sel, et où même la poussière de la route est salée. Le canyon de Sószoros est situé dans la partie sud-ouest de Parajd (Praid), dans la vallée de la gorge du ruisseau Korond. Après l'évaporation de l'eau de mer qui remplissait le bassin transylvain il y a 20 millions d'années, le sel s'est accumulé en une grande quantité. Le bloc de sel d'une profondeur de 2,7 kilomètres et d'un diamètre de 1,4 kilomètre, est remonté à la surface dans le bassin de Parajd. Cette partie ayant émergé de la terre à 576 mètres se nomme les « Crêtes de sel ». La merveille de cette réserve naturelle de 60 hectares est la gorge de sel. Le cours du ruisseau a creusé la montagne de sel pour former la Gorge de sel. Les roches de sel sont dentelées de crêtes acérées, de pointes et présentent par endroit des formes bizarres. Lorsqu'il pleut, elles deviennent grises, presque ternes, mais lorsque le soleil réapparaît, elles redeviennent blanches comme neige. Par temps sec, une fine pellicule de sel se détache du ruisseau Korond pour former des déserts de sel. La Gorge de sel est accessible depuis Korond ou Parajd. En suivant le sentier éducatif, vous pourrez puiser l'eau des sources de sel ou encore essayer les bienfaits des bains populaires de boue salée récemment restaurés avec l'aide de bénévoles. Dans cette zone, seules quelques espèces de plantes tolérant le sel se développent, comme le limonium mauve, la salicorne rouge ou verte, la minuartie frutescente, la spergulaire saline et l'aster. Il est conseillé aux randonneurs de bien surveiller leurs appareils techniques, car l'eau et l'air salés mettent à l'épreuve les gadgets les plus modernes. À la fin de la randonnée, chacun peut se laver les mains et les pieds dans le ruisseau d'eau douce Korond qui coule tout près de la gorge.



Là où composa Haydn

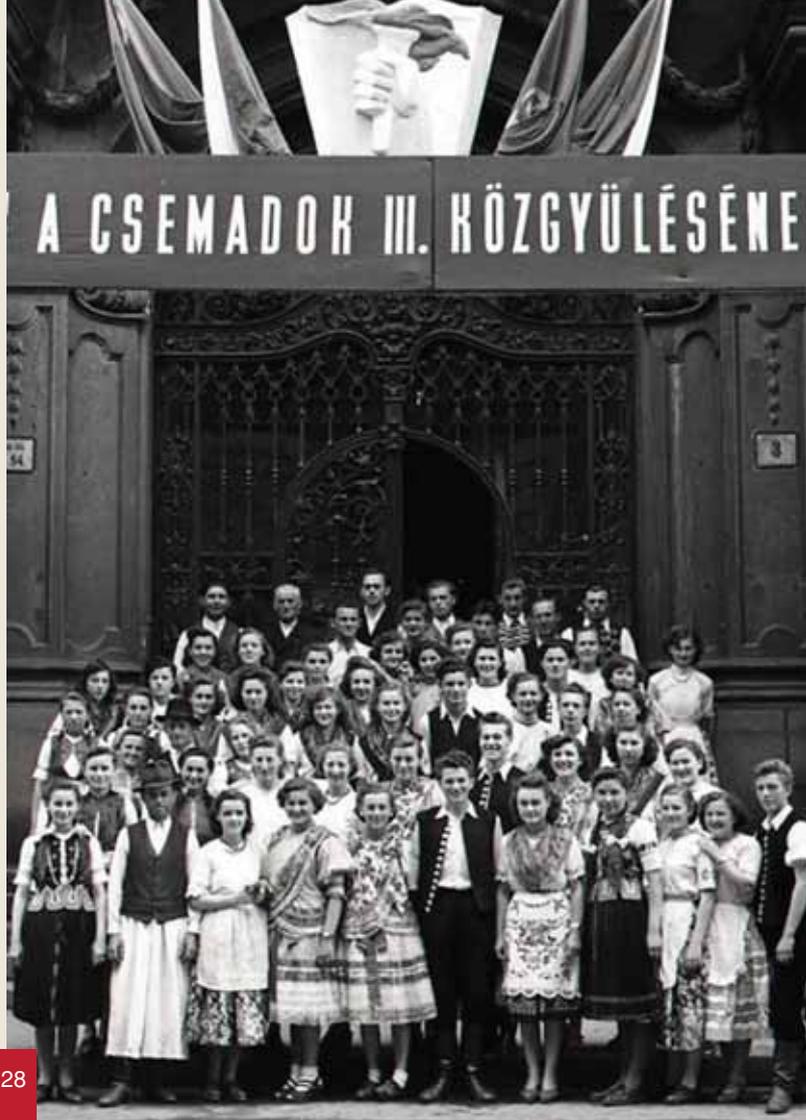
Le château Esterházy à Kismarton

L'histoire de ce bâtiment, situé à 20 kilomètres de Sopron, a débuté avec une forteresse au XIIIe siècle. Il est devenu la propriété des Esterházy au XVIIe siècle. L'une des figures les plus importantes de la famille, Paul Esterházy, qui se vit octroyer le titre de prince, fit transformer la forteresse en un palais baroque entre 1663 et 1672. Le château connut son premier âge d'or sous Nicolas Esterházy, qui hérita du titre princier de son frère en 1762. En raison de son affection pour le faste, il fut surnommé « Le Magnifique » de son vivant. Il soutint l'orchestre et l'opéra de Kismarton (Eisenstadt), et en confia la direction à Joseph Haydn, qui en avait été le vice-maître de chapelle. Le compositeur vécut des dizaines d'années à la cour du palais Esterházy. Il a dû être satisfait de son sort, ayant tiré tous les avantages de l'isolement, ainsi que disposer de son propre orchestre et sa propre compagnie d'opéra. À une occasion, il aurait fait plus tard la remarque suivante : « isolé du monde, je n'avais auprès de moi personne qui pût me faire douter de moi ou me tracasser, force m'était donc de devenir original ». Le château connut son deuxième âge d'or au début du XIXe siècle, sous le prince Nicolas II. Il fit rebâtir sa résidence dans le style néoclassique selon les plans de l'architecte français Jean-Charles-Alexandre Moreau. Le palais est aujourd'hui un musée. Ses salles luxueusement meublées font revivre le passé princier et la vie à la cour des Esterházy. Un large éventail d'événements culturels et autres y sont organisés, dont le Festival Joseph Haydn. Le maître repose dans un sarcophage orné et sculpté dans le marbre, placé dans la crypte de l'église du Calvaire à Kismarton.



La plus grande organisation culturelle des Hongrois en Haute-Hongrie CSEMADOK

Fondée à Pozsony en 1949 sous le nom de Csehszlovákiai Magyar Dolgozók Kultúregyesülete, dont provient l'acronyme CSEMADOK, l'Association culturelle des travailleurs hongrois en Tchécoslovaquie était la seule organisation hongroise officielle existant durant la période de privation des droits des Hongrois par l'éphémère État tchécoslovaque après la Seconde Guerre mondiale. Le magazine hebdomadaire de cette organisme, Fáklya (« La Torche »), fut fondé en 1951. La main figurant sur le blason tient une torche, dont la couleur rouge est l'une des couleurs tricolores de la Hongrie. Entre 1957 et 1995, le journal fut publié sous le titre A Hét (« La Semaine »). Si les idées de CSEMADOK devaient se conformer à l'idéologie communiste qui lui était imposée, dans la vie quotidienne, elle servait avant tout à la survie spirituelle des Hongrois parmi les Tchèques et les Slovaques adhérant encore aujourd'hui aux décrets Beneš promulguant l'expropriation et l'expulsion des Hongrois de Slovaquie. À partir du milieu des années 1950, l'association lança nombre de manifestations culturelles nationales, dont le Festival national d'art folklorique de Zseliz (Želiezovce) et le Festival culturel national de Gombaszög (Gombasek) qui ont attiré des dizaines de milliers de visiteurs. En 1980, l'association comptait 512 organismes locaux et 72 500 membres. En 1990, son nom fut modifié pour devenir l'Association démocratique des Hongrois de Tchécoslovaquie. Après la dissolution de la Tchécoslovaquie, sa dénomination fut de nouveau modifiée en 1993 pour être alors l'Association sociale et culturelle des Hongrois de Slovaquie, bien qu'elle soit toujours appelée CSEMADOK par les Hongrois de Haute-Hongrie.



La dernière victoire

Kishegyes

L'armée hongroise livra sa première bataille victorieuse lors de la guerre pour l'indépendance en septembre 1848 à Pákozd contre les troupes de Josip Jelačić. En juillet de l'année suivante, les Hongrois remportèrent leur dernière bataille en vainquant les troupes commandées par le Ban de Croatie. Selon un récit de l'époque « Le général Vetter se mit en route en direction de l'ennemi qui menaçait Szeged. Ses troupes rencontrèrent la division de Krmety puis ils se dirigèrent vers Kishegyes (Mali Iđoš) pour renforcer les unités de Richard Guyon. Afin d'empêcher le regroupement des armées hongroises, Jelačić partit le 13 juillet avec 20 000 soldats vers Kishegyes. Guyon put compter sur 7 000 hommes et 42 canons. Lors de la bataille du lendemain, son armée repoussa l'ennemi vaincu jusqu'à Verbász (Vrbas). Les Hongrois procédèrent ainsi au nettoyage de Bácska ». La bataille s'étant déroulée à la frontière de Kishegyes, Bácsfeketehegy (Feketić) et Szeghegy (Lovćenac), les trois villages se disputèrent la gloire d'avoir été le lieu de la victoire. En 1874, un comité de statues fut fondé dans le but d'ériger un monument à la mémoire de la bataille et des héros tombés au combat. Finalement, un obélisque coulé dans l'acier reposant sur un socle de granit fut érigé aux limites des trois localités. Détruit par les Serbes après le traité de Trianon, sa forme n'est connue que grâce à des représentations de l'époque. Cependant, les plaques commémoratives furent retrouvées en 1997. Une réplique de l'ancien monument a été édifée en 2000 dans le cimetière occidental de Kishegyes. Plus tard, un buste a été érigé à la mémoire du général victorieux Richard Guyon, d'après lequel la postérité reconnaissante a nommé une rue.



Les seigneurs de Lendva

La famille Bánffy

Durant une importante partie du dernier millénaire, l'histoire de la région de Muravidék (Prekmurje) a été définie par une famille influente qui, à l'origine étrangère, devint hongroise. Les ancêtres de la famille Bánffy d'Alsólendva sont recensés dans la Lex Baiuvariorum, un recueil de lois tribales compilé en 743. La famille est issue de la lignée Buzád-Hahót d'origine bavaroise. La branche hongroise a été fondée en 1226 par Hahót III Bánffy, ispán du comitat de Vas. En 1291, István Bánffy était haut intendant royal, équivalant à ministre aujourd'hui. Miklós d'Alsólendva combattit, en tant que Ban de Croatie, contre Zara et Venise. Son nom figure sur le traité de Zara de 1358, par lequel Venise cède la Dalmatie au Royaume de Hongrie. Au XVe siècle, Pál Bánffy captura, sur ordre du roi, Ladislas Hunyadi, frère de Mathias Corvin, et fit partie du tribunal qui le condamna à mort. Son frère Miklós Bánffy en revanche sauva la vie du roi Mathias lors de la campagne militaire du souverain en Moldavie. En 1474, ce fut lui qui dirigea la délégation qui se rendit à Naples pour rencontrer la future reine Béatrice d'Aragon. Le comte Miklós IV Bánffy eut pour épouse Orsolya Zrínyi, fille du capitaine de la forteresse de Szigetvár, Miklós Zrínyi. Ce fut à la cour d'Alsólendva que s'établit l'un des centres intellectuels de la Transdanubie occidentale, où trois ouvrages furent publiés en langue hongroise, dont l'unique auteur était György Kulcsár, enseignant et pasteur à Alsólendva. Ces ouvrages publiés en 1573 et 1574 sont considérés comme les premiers livres imprimés dans le comitat de Zala et sur le territoire de l'actuelle Slovaquie. István, le fils de Kristóf Bánffy, combattant héroïque contre les Turcs, mourut en 1645, et la lignée s'éteignit avec lui.



Couvre-chef féminin

Le fíkető ou bonnet hongrois

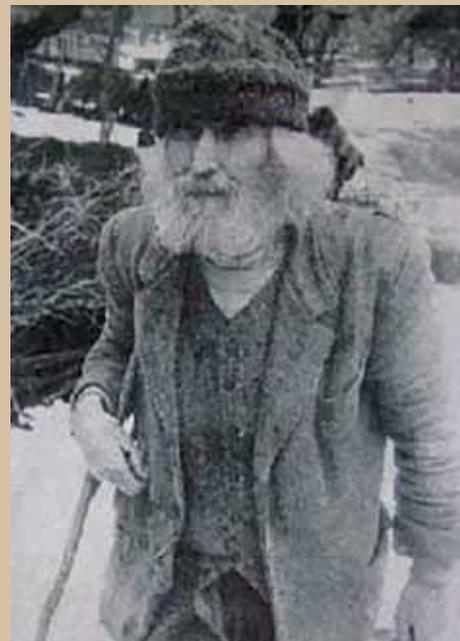
Dans le coin sud-est de la région de Drávaszög, territoire triangulaire délimité par le confluent de la Drave et du Danube, une tradition populaire très particulière de costumes folkloriques s'est développée : le vêtement des femmes de Laskó (Lug en croate), Várđarác (Vardarac en croate) et Kopács (Kopačevo en croate) diffère de celui des villages environnants. L'ethnographe et photographe Sándor Gönyey explique cette différence par la particularité de la pièce la plus typique du costume, la coiffe, appelée fíkető dans la région et non főkötő. Il a conclu que la limite de cette région passe où le bugafíkető faisait encore partie de l'ancienne tenue des femmes réformées. Les femmes tressaient généralement leurs cheveux en deux nattes, puis les entortillaient pour former un chignon solide, afin que le bonnet soit bien tendu et puisse tenir le mieux possible. La coiffe, brodée de blanc sur fond noir, était la pièce de costume la plus fastueuse de toute la région. Dans son ouvrage intitulé Broderies de Drávaszög publié en 1944, Sándor Gönyey recensait dix bonnets provenant de Laskó. Quelques décennies plus tard, six autres furent trouvés dans le village. Natif de Bácsgyulafalvi (Telečka en serbe), Károly Lábadi écrit que les motifs de base des broderies étaient principalement des roses et des tulipes, ainsi que les poissons et crustacés si caractéristiques de Drávaszög. Les murs de pignon des maisons des pêcheurs étant souvent décorés de poissons stylisés, il n'est donc pas étonnant que le monde aquatique soit devenu un motif de prédilection pour les brodeuses de coiffes. Mária Varga, peintre et enseignante vivant en Suisse et originaire de Laskó, a fait don à la maison ethnographique de Várđarác de la collection de bonnets de Drávaszög que possédait sa mère.



Retour à une grandeur d'antan

Le manoir des Jancsó à Gelence

Dans ce village du Pays des Sicules entouré par les Carpates, se dresse une demeure provinciale blanche comme neige. Ses murs racontent les luttes séculaires de ses habitants, leurs joies et leurs peines. Dans les années 1950, quatre frères et sœurs habitaient ce manoir, trois filles et un garçon. Sous le régime communiste en place, les nobles demoiselles ne se marièrent jamais, tout comme Monseigneur Péter ne prit nulle femme pour épouse. Ils menaient un mode de vie autosuffisant et, par miracle, réussirent à conserver non seulement leur demeure, mais aussi le domaine y étant rattaché. Les villageois considéraient Monsieur Péter comme un étrange énerguemène, l'appelant le Père Noël en raison de sa barbe et ses longs cheveux blancs. De toute la fratrie, c'est lui qui vécut le plus longtemps. Lors de ses funérailles en 1993, les armoiries des Jancsó de Nagynyújtód furent placées tête vers le bas. Le cimetière familial situé au pied de la colline témoigne d'une longue histoire familiale. Dans les années 1990, le bâtiment se trouvait dans un état de délabrement très avancé. Il fut sauvé grâce à des travaux de renforcement effectués dans le cadre du programme des Journées européennes du Patrimoine où il figurait parmi les sites de Gelence (Ghelința). En 2008, il attira 250 visiteurs, dont des descendants de la famille Jancsó, faisant revivre les légendes et le territoire du domaine auquel les villageois n'avaient jamais eu accès durant des siècles. Le parc environnant est le seul site du bassin des Carpates à abriter 105 aulnes glutineux et le champignon *Hygrocybe subpapillata*. Le manoir a été rénové et restauré dans son état d'origine par son propriétaire actuel, qui vit à Budakeszi, en Hongrie.



Cathédrale princière

La cathédrale Saint-Michel de Gyulafehérvár

Cet édifice est l'un des plus anciens du bassin des Carpates et constitue le symbole millénaire de la chrétienté hongroise. La cathédrale mesure 81 mètres de long, la nef est haute de 18 mètres et la tour de 65 mètres. Le diocèse de Transylvanie a été fondé par le roi Étienne Ier de Hongrie en 1009 à Gyulafehérvár (Alba Iulia). Le nom de la ville fait référence à son Altesse sérénissime Gyula, gouverneur de Transylvanie. La cathédrale à trois nefs a été érigée dans les années 1200 sur le site de la première église datant du XIe siècle. Lourdemment endommagé lors de l'invasion tatar, l'édifice a ensuite été reconstruit en style gothique. Au XVe siècle, Jean Hunyadi fit rehausser la tour, rénover le sanctuaire et c'est alors que le portail principal ouest fut installé. Au début du XVIIe siècle, la ville étant devenue la capitale de la Principauté de Transylvanie, le prince Gábor Bethlen fit agrandir l'édifice. À partir de 1565, la cathédrale était aux protestants, puis elle redevint celle des catholiques romains de Transylvanie en 1716. Elle est aujourd'hui la cathédrale épiscopale de Gyulafehérvár. Ses principales curiosités sont les tombes qu'elle renferme, dont la plus célèbre est le sarcophage richement sculpté de Jean Hunyadi. À côté se trouve la tombe de son fils exécuté Ladislas Hunyadi. À droite de la chapelle Renaissance Lászlai se trouve le cercueil en pierre où repose Jean Sigismond, premier prince de Transylvanie, et derrière lui celui de sa mère, la reine Isabelle. La sépulture d'András Széchy, évêque de Transylvanie mort en 1356, se trouve dans la chapelle Várdai. La mémoire des princes de Transylvanie István Bocskai et Gábor Bethlen est conservée sur des plaques commémoratives, tout comme celle du Frère Georges (Giorgio Martinuzzi, cardinal et régent de Transylvanie). L'évêque Áron Márton, l'une des figures les plus influentes de la Transylvanie du XXe siècle, est enterré dans la crypte de l'église.



Un petit village aux portails célèbres Márkod

D'après les informations fournies par Balázs Orbán, en 1567, le village était inscrit au registre avec 13 portails d'entrée. Si vous visitez ce petit village de la région de Nyárávidék, regardez les portails d'entrée des clôtures. Les proportions des portiques à toit de la fin du XIXe et début du XXe siècles sont partout identiques. Les portails de Markód (Márculeni) se distinguent également par leurs motifs décoratifs artistiques. Le toit était généralement renforcé par un élément à bord ciselé d'ornements, fixé perpendiculairement aux poteaux du portique. Le linteau est lui aussi orné d'éléments sculptés. L'inscription figurant sur le portail d'entrée no 18 est : « Avec l'aide de Dieu, cette porte a été construite au mois de février de l'an 1931 par János Kovács et son épouse Karolina Siklódi. Gloire à Dieu ». Une couronne de laurier et un arc orné d'œillet ont été gravés sur les poteaux. Plusieurs autres portails ont été construits en 1931 à Márkod avec la même technique de sculpture et des ornements très similaires. Le plus beau d'entre eux est peut-être celui du terrain no 43. Le portique no 101 est orné de motifs floraux à sarments de style Renaissance et comporte l'inscription suivante : « Construit avec la grâce de Dieu par Zsigmond Kacsó et son épouse Julianna Sükösd, 1920 ». Le large toit à croupe est protégé par cinq rangées de bardeaux. Le portail d'entrée no 117 affiche l'inscription suivante : « Cette porte a été construite par Mihály Márton et son épouse Vilma Kacsó par la grâce de Dieu en juillet de l'an 1929. Que règne bénédiction et paix sur cette porte et que gouverne l'amour en cette maison ».



Honnêtement, à propos du peuple

Le poète Mihály Szentiváni

Né à Nyárádszentlászló (Sănavasi) en 1813, il descendait d'une famille de Sicules. Son père, Sámuel Szentiváni, était un homme aisé et juge royal de Marosszék (Scaunul Mureşului). Le jeune Szentiváni étudia à Kolozsvár (Cluj-Napocoa) et devint avocat en 1833. Dès l'année suivante, il rédigea des rapports sur les sessions parlementaires de l'ère des réformes à Pozsony (Bratislava). Vienne n'ayant pas apprécié ses écrits, il se retrouva sur la liste noire. N'ayant pas obtenu de passeport, il ne put se rendre à l'étranger non plus afin de poursuivre les études nécessaires à l'accréditation d'enseignant. À défaut, il se retira à la campagne et se consacra exclusivement à la littérature. En 1837-1838, il parcourut la Transylvanie. Il publia ses notes de voyage sous le nom de Vándor (« Vagabond ») dans la revue Nemzeti Társalkodó (« Discussions nationales »), ainsi que plusieurs nouvelles. Dans son poème A napszámos (« Le journalier ») traitant des paysans, il décrit l'envie de vivre et la force des pauvres. Dans le poème A székely legény Kolozsvárt (« Le jeune sicule à Kolozsvár »), Mihály Szentiváni avoue que la vie populaire est pour lui synonyme de vie sans contrainte et libre, ce pourquoi il aspire à une « cabane exigüe » plutôt qu'à une « servitude luxueuse ». Dans le poème Nyárádmelléki, il proclame ouvertement l'égalité sociale :

Tu es paysan sans terre, je suis Sicule ;
Mais le même soleil se lève dans nos cieux,
La même pluie tombe sur notre terre.
Alors pourquoi serais-je différent de toi ?

Les critiques considèrent les quelques vingt poèmes qu'il a pu écrire comme des chefs-d'œuvre. Mihály Szentiváni mourut des suites d'une grave maladie en 1842, à l'âge de 29 ans seulement.



Des signes ancestraux sur une tour L'église catholique romaine fortifiée de Csíkrákos

« Cette église est l'une des plus grandes de Csík, la muraille de pierre avec ses meurtrières et son bastion, se dressant en hauteur à l'extérieur du village, laisse une impression durable à tout observateur » écrit le Dr Miklós Endes dans son ouvrage L'histoire de la terre et des habitants des sièges Csík, Gyergyó et Kászon jusqu'en 1918. Il s'agit de l'un des plus anciens monuments datant de la période Árpád de Csíkszék (siège Csík, Scaunul Ciuc), situé à la frontière du village de Göröcsfalva (Gârciu) appartenant à la commune. Selon un ancien registre, l'église, à l'époque à une nef, a été construite entre 1270 et 1280. Dans son ouvrage Description du Pays des Sicules, Balázs Orbán écrit : « Cette église est au fond beaucoup plus vaste et ornée que les églises paroissiales habituelles, de sorte qu'elle mérite à tous les égards de figurer au premier rang parmi les églises de Csík ». La tour et le sanctuaire ont probablement été construits dans la seconde moitié du XVe siècle et présentent des caractéristiques du gothique tardif. La construction des remparts d'une hauteur de 2,5 à 3 mètres date du XVIIe siècle. En 1758, l'église a été reconstruite, des transepts venant casser son aspect gothique. La tour a alors été portée à 30 mètres. L'église catholique romaine fortifiée dédiée à la Vierge Marie célèbre sa fête patronale le 8 septembre, jour de la Nativité de Marie. Dans son ouvrage intitulé Un chaman sur le clocher de l'église, l'architecte Béla Sisa, lauréat du prix Ybl, décrit les figures peintes sur le clocher de l'église comme les souvenirs de la religion ancestrale hongroise.



Le passé raconte une histoire

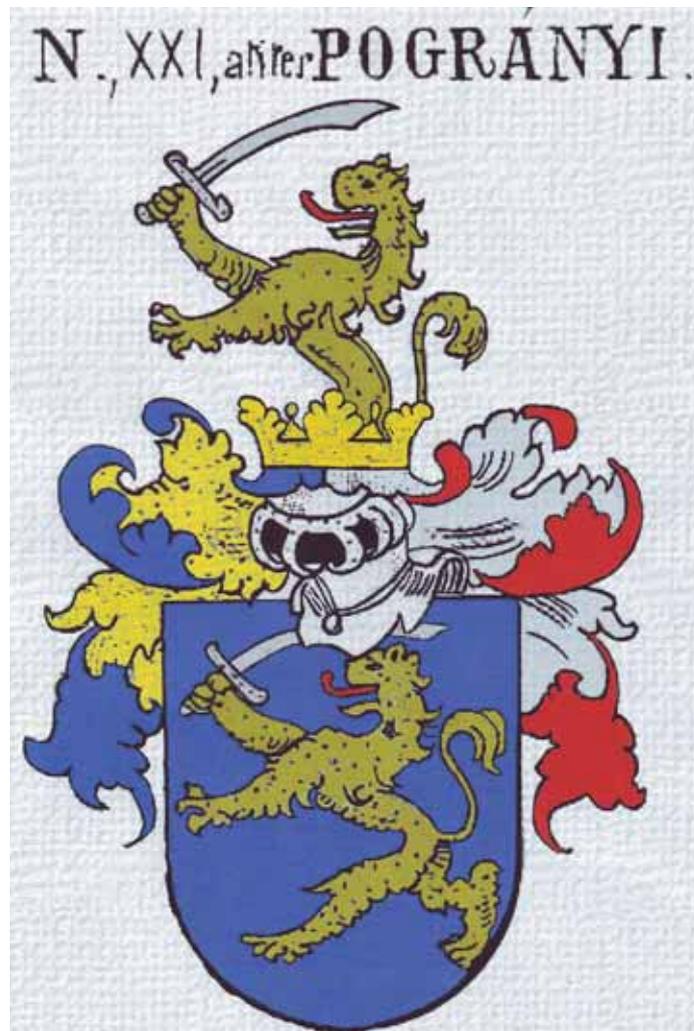
L'église médiévale et les découvertes archéologiques de Nyárádszentlászló

Le village est mentionné pour la première fois dans le registre des décimes pontificales de 1332 sous le nom de Sancto Ladislao. Les terres de la région étaient possédées par János Sigér, trésorier du prince Sigismond Báthory. Après la Réforme, il fit don du bâtiment et de son terrain aux Unitariens. La maison de Dieu se dresse sur une colline à l'est du village. Sa palissade en bois a probablement été construite au XVIIIe siècle. Sur la cloche du clocher figure la date de 1498. Dans la base voûtée du clocher se trouve le lieu de sépulture de la famille Sigér. Les armoiries de la famille représentent un casque avec un plastron, ainsi qu'une toque à rabat surmontée d'une étoile à cinq branches et d'un croissant de lune avec une flèche entre les deux. Le battant de la porte en bois de style Renaissance menant de la sacristie au clocher constitue un trésor particulier. Il est de nos jours conservé par l'Association des musées de Transylvanie à Kolozsvár, réformée en 1990. La porte, fabriquée dans les années 1520, a également été exposée à l'Exposition universelle de 1900 à Paris. Les fouilles initiées récemment se sont avérées fructueuses. Les archéologues ont retrouvé des fresques dans le sanctuaire de l'église de Nyárádszentlászló (Sánvasil), une sortie voûtée et les fondations de l'ancienne chapelle s'ouvrant depuis celle-ci. Ils ont également fouillé un autre sanctuaire beaucoup plus ancien, où ils ont découvert sous la nef un cimetière, dans les fondations de l'église un cadre de porte gothique, dans une crypte du baroque tardif des pièces de monnaie datant de l'époque de Sigismond, ainsi que dans les tombes des fragments de bouton et des ornements pour vêtement.



Le vainqueur des Turcs en Haute-Hongrie Benedek Pogrányi

Né en 1580 à Pográny (Pohranice), le chevalier était issu de la branche familiale de Nemeskürt. Ayant entamé une carrière militaire, le jeune homme défendit les villes minières de Haute-Hongrie. Il fut capitaine des châteaux de Bakabánya et Korpona. Dans ce dernier château, il réussit à bloquer l'avancée des Turcs vers Selmec. Il ne se rendit pas, même lorsqu'il fut menacé par le Bey Numet, dont les troupes étaient en supériorité numérique. L'échange de lettres entre le commandant en chef turc et Benedek Pogrányi fut également publié en version imprimée. L'histoire de la littérature considère ce document dupliqué comme le premier journal imprimé de Haute-Hongrie, une sorte de revue. Dès les premières années du XVIIe siècle, Benedek Pogrányi fut capitaine de Nyitra, capitaine en chef du château de Nógrád, capitaine en chef de la Cisdanubie, puis grâce à ses prouesses, capitaine général du pays. Il poursuivit sa carrière militaire dans la forteresse clé de Érsekújvár (Nové Zámky), où il servit sous les ordres de Ferenc Nádasdy. En 1604, il défendit Lipótvár (Leopoldov) et en 1605, participa aux négociations de la Paix de Vienne. En 1608, Rodolphe II l'éleva au rang de baron et lui fit don des châteaux de Hrušová (Hrušov) et Végés (Víglaš). Il mourut en 1614. Ses armoiries nobiliaires représentent un lion cabré tenant à droite un sabre recourbé brandi au-dessus de sa tête. Sa personne pourrait aussi être associée à la chanson de Pográn (Prográni ének) datant du XVIIe siècle dont l'acrostiche forme le nom de POGGRANIONIA. Si sa vie fut exemplaire, ses deux fils et son petit-fils devinrent eux aussi capitaines défenseurs de forteresses.



Là où le prince déploya son drapeau Le culte de Rákóczi dans les Subcarpatie

Ce fut à Tarpa, Mezővár(Vari) et Beregszász (Beregovo) dans le comitat de Bereg que fut pour la première fois hissé le drapeau sacré portant l'inscription Cum Deo pro Patria et Libertate !, soit « Avec Dieu pour la Patrie et la Liberté ! » Les habitants de la région de Tiszahát s'y rallièrent et Tamás Esze y rassembla alors les premières troupes d'insurgés kuruc. Et ce fut là également que les affrontements éclatèrent sur le territoire des actuelles Subcarpatie. Le 7 juin 1703, les troupes impériales surprirent l'armée hongroise non préparée à Dolha, mais un bon mois plus tard, à Tiszaújlak (Vilok), Rákóczi lui-même conduisit ses partisans à la victoire, qui fut son premier triomphe dans la lutte pour l'indépendance. À l'occasion du bicentenaire de cette bataille, un monument surmonté de l'oiseau Turul a été dressé sur le champ de bataille par la postérité reconnaissante. Tout comme les communes de la région conservent les histoires du grand prince, des statues lui sont érigées, des rues, des places et des institutions portent son nom. Les domaines familiaux qu'il possédait faisaient qu'il était chez lui dans les comtés de Ung, Bereg et Szatmár. Le témoignage le plus touchant est peut-être la statue de Rákóczy fils enlacé par sa mère Ilona Zrínyi, qui défendit elle aussi leur château. Le Dr György Csatáry, historien et professeur associé à l'École supérieure hongroise des Subcarpatie François II Rákóczi, évoque cette époque ainsi : « La lutte commune des peuples hongrois et ruthène pour la liberté à l'époque de Rákóczi est toujours un lien qui nous unit et que nous pouvons utiliser pour construire notre avenir commun ».



Ressuscitée d'après une photo L'église Saint-Charles-Borromée de Máramarossziget

La première église de la ville a été construite au XI^e siècle, puis cédée aux protestants après la Réforme. À l'instar de Huszt, Técső, Visk et Hosszúmező, Máramarossziget (Sighetu Marmăției) est l'une des frères villes royales de la région de la Haute-Tisza. La nouvelle église de style baroque définit l'image actuelle du centre-ville. Les Piaristes en initièrent la construction en 1736. En 1872, un deuxième incendie ravagea Sziget, brûlant l'église, le lycée et l'hospice. La « Maison de Dieu » fut restaurée sur la base d'un cliché pris par le photographe Gyula Formanek. Les autels latéraux ont été reconstruits dans le style néo-Renaissance, tandis que les peintures placées dans la voûte du sanctuaire représentant des saints hongrois ont été réalisées par Károly Jakobey. Dès 1896, l'électricité fut installée dans le bâtiment. La peinture à l'huile de l'église, vieille de 200 ans, intitulée « Le Christ détaché de la croix » a été restaurée en 2016, travaux qui ont été réalisés en six mois par deux experts, Éva Puskás et László Sulyok. Le tableau a été replacé ailleurs, à côté du confessionnal. Concernant le choix du saint patron, l'archiprêtre György Szinovátz a expliqué que ce choix avait été guidé par les deux traits caractéristiques des habitants de la ville, à savoir leur foi profonde et leur serviabilité désintéressée que l'archevêque Saint Charles Borromée, un homme de fer, incarnait parfaitement.



Deux pays, une Patrie

L'œuvre de Csaba Szabó

Si quelqu'un peut être qualifié de compositeur polyvalent, c'est bien Csaba Szabó. Il a composé des œuvres symphoniques, orchestrales, de chambre et chorales, des pièces pour piano et des chansons. Il a écrit des musiques pour des pièces de théâtre, des ballets, des spectacles de marionnettes et également adapté de bon gré des chants folkloriques. András Szóllósy, lauréat des prix Erkel, Kossuth et Széchenyi, le considère comme l'une des figures les plus importantes de la culture musicale transylvaine, qui, tel qu'il l'a écrit, « a été emporté par la mort en 2003, au sommet de sa créativité, immédiatement après avoir achevé sa Messe de Sainte-Cécile ». Csaba Szabó est né en 1936 à Ákosfalva (Acățari), dans la région de Nyárád. Diplômé du conservatoire de musique de Kolozsvár, il fut le chef d'orchestre de l'Ensemble folklorique sicules d'État de Marosvásárhely entre 1959 et 1967. À partir de 1963, il fut chargé d'enseigner la matière « Rythme et intonation du hongrois parlé » à l'École supérieure d'art dramatique István Szentyörgyi. En 1978, il remporta le prix de l'Association des compositeurs de Roumanie avec sa pièce « Cinq chansons pour soprano et orchestre sur les poèmes de Jenő Dsida ». Il coécrivit le « Livre de chansons Csángó-magyar », illustré par Tibor Szervátiusz. Il s'installa en Hongrie en 1988, où il devint professeur à l'École supérieure de formation des enseignants Dániel Berzsenyi à Szombathely. Il fut élu membre de l'Association des compositeurs de musique hongrois, de la Société Kodály et de la Société Lajos Bárdos. On lui doit d'avoir popularisé le chant aux harmoniques à cinq parties de Szászcsávás. Son œuvre est gérée par la Société internationale Csaba Szabó.



La tache blanche n'est plus La danse folklorique hongroise à Muravidék

L'ensemble de danse folklorique de Muravidék (Prekmurje en slovène) a largement contribué au fait que cet art ne soit pas de nos jours tombé en désuétude. Ce groupe a été fondé en 1998 à l'occasion de la « maison de la danse » organisée par l'Institut culturel de l'identité hongroise à Lendva et compte aujourd'hui 23 danseurs. Si au début l'ensemble interprétait des danses du bassin des Carpates, les danseurs peuvent à présent pour couronner leur répertoire présenter leurs propres danses de la région de Muravidék. En 2008, la collecte a commencé dans les localités environnantes. Le couple de danseurs Alenka et Rudolf Toplak ont, avec le chorégraphe László Gerecz et les musiciens folkloriques Jenő Gerlecz et Károly Horváth fils, entamé des recherches sur le patrimoine de la musique et de la danse folkloriques dans la région. « Grâce à cette collection, nous avons réussi à faire en sorte que la région de Muravidék ne soit plus un point blanc dans le milieu de la danse folklorique » a déclaré Rudolf Toplak. Le spectacle le plus populaire de l'Ensemble de danse folklorique de Muravidék est celui des « Noces de Muravidék » qui par la danse présente au public les traditions, les coutumes populaires et l'âme des habitants de la région. Le Festival international de danse folklorique de Lendva est organisé chaque année depuis 2005. La formation de Lendva s'est entre autres produite dans les Subcarpatie, le Pays des Sicules, en Haute-Hongrie, à Sarajevo et à Budapest. En mai 2016, les joueurs de cithare et danseurs de la région ont offert à la foule présente au Festival de l'Asperge à Hosszúfalu, près de Lendva, un flash mob de danse folklorique. Ceux qui étaient présents ne l'oublieront jamais.



Le plus grand rassemblement de la jeunesse de Haute-Hongrie Le camp d'été de Gombaszög

Il s'agit d'un festival d'été d'une semaine avec une université libre. Organisé à l'origine dans le camping situé à côté de la grotte de stalactites de Gombaszög (Gombasek), appartenant à la commune de Szalóc, il a connu son âge d'or à Krasznahorkaváralja de 2005 à 2015 pour retourner à Gombaszög en 2016. Ce camp d'été se veut être un festival de musique avec des groupes invités, ainsi qu'une université libre et table ronde sociale avec des conférenciers invités. Depuis 2009, l'organisateur principal de cet événement est Sine Metu – Association Civile Sans Peur. Le président de cet organisme Örs Orosz a expliqué que « l'objectif est d'offrir un lieu de rencontre estival à la jeunesse et aux intellectuels hongrois de Haute-Hongrie, où ils peuvent discuter de thématiques importantes dans un cadre informel tout en jouissant de programmes divertissants. Cet événement est aussi l'occasion de faire des connaissances de Pozsony à Nagykapos, et un moyen utile pour lutter contre les mariages mixtes ». Le prédécesseur de ce camp était dans les années 1920 celui du Cercle d'étudiants Saint Georges de Prague. Si l'éventail de musique hongroise proposé par le camp ces dernières années figure parmi l'un des meilleurs dans le bassin des Carpates, les jeunes viennent dans la vallée de Gombaszög principalement pour y trouver de la compagnie et des amis. En 2019, le nombre de visiteurs a dépassé les 25 000, et toutes les places disponibles dans le campement étaient occupées par les festivaliers.



Splendeur aristocratique dans un village sicule La demeure Horváth-Petrichevich à Backamadaras

Célèbre pour son vin et entouré de forêts, de collines et de montagnes, Backamadaras (Pásáreni) remonte à des siècles d'histoire. Au XIVe siècle, cette localité était déjà indépendante. Dans ce village, situé sur le cours moyen de la rivière Nyárád, des familles de la grande noblesse telles que celles des Kornis, Lázár, Toldalaghy, Bornemissza et Bethlen acquièrent des domaines. La demeure Horváth-Petrichevich a été construite au XVIIIe siècle dans le style baroque. Les armoiries de la famille s'affichent à l'entrée du château, sur le pignon à timbale du porche en saillie. Les Petrichevich se réfugièrent en Transylvanie à la fin du XVIe siècle au moment de l'avancée des Turcs. Installée à Backamadaras, cette famille joua un rôle important dans la vie de la principauté au XVIIe siècle. Albert Horváth, chambellan impérial et royal, chevalier de l'ordre de Saint Étienne, se maria en 1826 et acquit ainsi le domaine actuel qui constituait la dot de son épouse. D'après une évaluation militaire, une petite habitation existait déjà sur ce site. Après sa rénovation, le manoir était considéré comme unique dans la région. Sa façade était encadrée de lésènes. L'entrée du rez-de-chaussée était ornée de deux arcades. L'avant-corps en saillie à la hauteur de l'étage comporte trois colonnes à chapiteau toscan. Albert Horváth mourut à Backamadaras ; plus tard, le domaine devint ensuite la propriété du vice-ispán László Sándor. Achetée par le village en 1925, la demeure fait depuis office de mairie.



Un miracle de momification

Le corps intact de Mihály Hadik

Le cercueil se trouvant dans la chapelle de la Sainte-Trinité à Lendva, sur lequel sont inscrits le nom de Mihály Hadik et la date de 1733, a été découvert en 1795. Le sarcophage renfermait le corps momifié d'un homme mort. Mais qui était donc Mihály Hadik ? Selon les récits populaires, il fut l'un des héros des batailles contre les Ottomans menées par Kristóf Bánffy en 1603, qui mourut lors d'un duel contre un Turc. La légende raconte qu'en apprenant la nouvelle de sa mort, Piroska Bánffy, la fille du seigneur du château se jeta par la fenêtre de la tour et mourut d'une mort atroce. Kálmán Dervarics, qui fut le premier historien local dans la région, n'était pas de cet avis. Selon lui, la date de 1733 inscrite sur le cercueil indique qu'il s'agit non pas du corps de Mihály II Hadik, mais de son père, le général András Hadik, qui avait assiégé Berlin. Selon sa description, « il est mort en 1733 des suites de blessures subies à la tête pendant une bataille et, après avoir été placé dans la chapelle de la Sainte-Trinité, construite en chaux sur les hauteurs, son corps resté au sec et à l'abri des courants d'air, a résisté à la putréfaction. Cette momie desséchée et entièrement intacte, sans aucune trace d'embaumement, constitue ainsi l'un des miracles de la nature. » Depuis des siècles, dans la région de Muravidék (Prekmurje), la momie reçoit non seulement la reconnaissance due à un héros historique, mais fait aussi l'objet d'une vénération quasi religieuse. La croyance veut que toucher le cercueil de verre a un effet curatif. La chapelle de la Sainte-Trinité et la momie qu'elle contient font partie des monuments culturels et historiques les plus précieux de Lendva.



Le lieu de repos des Károlyi

L'église Saint-Antoine de Padoue et le monastère franciscain de Kaplony

Selon la Chronique enluminée (1370), les fils de Kond, l'un des sept chefs des tribus magyars, Kusid et Kaplony (pour Simin de Kéza, chroniqueur antérieur, Kücsid et Kopján), fondèrent après leur baptême un monastère bénédictin et une église à Kaplony (Căpleni), dans la région de Nyír. Ceux-ci furent incendiés par les Tatars en 1241. L'année suivante, les membres du clan Kaplony reconstruisirent les bâtiments. Après l'occupation turque, le comte Sándor Károlyi de Kaplony restaura le monastère et son église en 1719. L'église baroque et le monastère détruits lors du tremblement de terre de 1834 furent remplacés par l'ensemble de bâtiments néo-romans d'aujourd'hui, conçu par Miklós Ybl et achevé en 1848. Les travaux furent commandés par le comte György Károlyi. Saint Antoine de Padoue devint le patron de l'église. Au-dessus de l'entrée du monastère se trouve un relief de Saint François, en mémoire à la destination première du bâtiment. Il nous rappelle qu'après une longue absence forcée, il est à nouveau habité par des franciscains depuis le 3 août 2008. L'idée originelle de Sándor Károlyi était de construire à Kaplony un mausolée familial pour ses ancêtres, lui-même et ses descendants. Aujourd'hui, 37 membres de sa famille y reposent dans des sarcophages ornés. Le mausolée familial situé près de Nagykároly est ouvert au public depuis 2010. C'est à cette date que les dépouilles du comte Lajos Károlyi de Nagykároly et de sa tante, belle-fille du gouverneur Miklós Horthy, la comtesse Consuelo Károlyi de Nagykároly, tous deux décédés à l'étranger, ont été déposées dans l'ancien tombeau, conformément à leurs dernières volontés.



Pâques à Marosszék

Les branches de sapin le long de la Nyárád

L'ethnologue László Barabás, originaire de Sóvidék, la province du sel, connaît les coutumes de « ceux de chez lui » depuis sa naissance. Il enseigne depuis des décennies ce qu'il a vu dans son enfance. Il lui a donc semblé étrange de constater que dans d'autres régions du bassin des Carpates, les maisons et clôtures étaient décorées de rameaux verts au mois de mai. Car chez eux, dans la partie occidentale du Pays des Sicules, cette période est à Pâques. Tel qu'il l'écrit « Le rameau vert de Pâques le long de la Nyárád est la branche de pin à feuilles persistantes. Au tournant des XIXe et XXe siècles, les jeunes hommes la plaçaient généralement sur les portails et les porches des jeunes filles en guise de cadeau d'amour. Quiconque se rend à Pâques dans les anciens villages de Marosszék et dans les provinces environnantes, c'est-à-dire la région de Kis-Küküllő, de Balavásár à Kibéd, et plus loin Sóvidék, tout au long de la Nyárád, dans la région de Marosmente, de Marosvásárhely à Magyaró, et dans les villages en bordure de Mezőség (plaine transylvaine), de Póka à Nagyfülpös, verra partout des branches de sapin, ornées ou non, placées sur les portiques et les porches. Et comme par miracle, si l'on élargit le cercle vers Segesvár, Székelyudvarhely, Gyergyó, Beszterce, Nagysármás, Radnót ou Dicsőszentmárton, les branches de sapin de Pâques disparaissent. Marosszék est entourée de régions où l'on dresse des arbres de mai et on décore les maisons de branches vertes fleurissant à la Pentecôte. Pâques, notre plus grande fête religieuse, a attiré les anciens symboles universels de la renaissance et de la vie. Nous lui avons attribué une signification riche, l'avons vécue sous des formes variées que nous vivons encore aujourd'hui. C'est l'une des caractéristiques ethnographiques de notre région. »



Lieu de repos des évêques

La cathédrale de Szatmár

Le bâtiment sobre et digne qui se dresse sur la place de la vieille ville est l'église paroissiale épiscopale du diocèse. Cela revêt une grande importance, car elle a pris sa forme actuelle pendant l'épiscopat de János Hám. Étant donné l'augmentation du nombre de catholiques, l'évêque demanda à l'architecte József Hild d'agrandir l'église d'alors à clocher unique. La nouvelle cathédrale, d'architecture extérieure néoclassique et dont l'entrée principale se situe derrière une rangée de colonnes corinthiennes ornée d'un tympan, fut achevée en 1837. L'heure exacte qu'affichent les horloges de ses immenses tours se lit de presque n'importe quel point de Szatmárnémeti (Satu Mare). À l'intérieur prédomine un style baroque. Le maître-autel est en marbre de Carrare. La peinture y figurant, tout comme celles ornant les autels latéraux et la coupole sont d'une beauté sans égale. Son orgue occupe presque entièrement la tribune du chœur. La mémoire de l'évêque charismatique János Hám est conservée par une plaque posée sur le mur de l'église et une statue en pied à son effigie, érigée sur la place située devant l'entrée. Sa dépouille repose sur l'autel latéral gauche de la cathédrale. Le cercueil de l'évêque János Scheffler Le Bienheureux, à la foi inébranlable, mort en martyr dans une prison du régime communiste, se trouve sur l'autel latéral droit, devant lequel nombre de personnes se recueillent encore. Quiconque s'intéresse aux trésors ecclésiastiques devrait également regarder la collection d'objets répartie dans six pièces à côté de la sacristie, portant le nom de l'évêque Gyula Meszlényi.



Sur le sentier des étoiles

Miklós Konkoly-Thege

Né en 1842 dans une famille noble et fortunée de Haute-Hongrie, il étudia la physique à l'université de Pest avec pour professeur Ányos Jedlik. En 1869, il fit construire le premier observatoire d'Europe centrale sur son domaine à Ógyalla (Hurbanovo). Si ses études sur les météores et les comètes lui apportèrent une brillante reconnaissance, il travailla également sur l'observation des planètes et l'analyse des spectres. S'intéressant aussi à l'aspect technique de l'astronomie, il fabriqua des télescopes et des spectroscopes. C'est lui qui développa la transmission télégraphique des prévisions météorologiques en Hongrie. Il fut élu membre correspondant puis membre honoraire de l'Académie hongroise des sciences, de même qu'il participa activement aux travaux de plusieurs sociétés scientifiques nationales et internationales. En 1899, il fit don à l'État hongrois de son domaine à Ógyalla et de l'observatoire. Sa collection d'armes, ainsi que d'autres objets ont été transférés au musée de Komárom. Il mourut en 1916, à l'âge de 74 ans. L'une des photographies les plus célèbres de Miklós Konkoly-Thege, prise dans les années 1880, le montre en compagnie de son collègue allemand Hermann Kobold, à côté d'un immense télescope. La sculpture en pied érigée à Ógyalla le représente scrutant le ciel. L'observatoire de l'Institut d'astronomie Miklós Konkoly-Thege est le successeur légitime de l'observatoire privé de l'astronome à Ógyalla. Sa plaque commémorative, inaugurée en 1995 à Budapest, porte la mention suivante : « Aux 1er et 3e étages de ce bâtiment, l'Institut royal central hongrois de météorologie et de géomagnétisme, dirigé par Miklós Konkoly-Thege, a poursuivi ses activités de 1892 à 1910 ».



Le passé gravé dans la pierre

Le sculpteur de pierres tombales

Károly Menyhárt

Alors que dans la plupart des territoires du Pays des Sicules, les défunts étaient généralement honorés par des stèles funéraires en bois ou des croix, au XVIIIe siècle, des pierres tombales en grès étaient déjà érigées dans le cimetière de Havadtó (Viforoasa). À partir de 1840, Károly Menyhárt perfectionna l'art de la sculpture des pierres tombales locales. Ses représentations comprennent des courbes de motifs floraux, ainsi que des figures animales, humaines et en monogramme sculptés avec virtuosité. Ses œuvres reflètent l'art populaire et les légendes de l'époque rencontrés sur les meubles peints. Il peut être considéré comme le premier portraitiste du village et le précurseur de la photographie, car il sculptait parfois dans la pierre le portrait du défunt. Les pierres tombales du vieux cimetière de Havadtó attestent que Károly Menyhárt a réalisé des pierres tombales pendant près de cinquante ans. Il a sculpté plus de 50 pièces uniques dans le vieux cimetière du village, tout en ayant été également sollicité par les villages voisins. Dans son ouvrage présentant les anciennes pierres tombales de Havadtó et intitulé *Le passé taillé dans le grès*, l'ethnographe István Kinda écrit : « Le vieux cimetière le plus précieux de notre région se trouve à Havadtó et comporte plus de 400 pierres tombales sculptées dans le grès, témoignant des siècles passés. Les pierres tombales ornées datent de la période précoce des signes funéraires des villages du Pays des Sicules. Alors que dans nombre de localités se dressaient des stèles funéraires en bois ou des croix, le cimetière de Havadtó était rempli de tombeaux en grès dès la fin des années 1700. »



Détruit encore et encore, vainement Le Mémorial de la conquête magyare

« Je suis venu par la célèbre route de Verecke, un chant ancestral hongrois résonne encore à mon oreille » sont les vers tirés du poème d'Endre Ady *Góg és Magóg fia vagyok én* (« Je suis le fils de Góg et Magóg »). C'est en 1896, à l'occasion du millénaire, qu'un premier monument fut érigé sur ce haut lieu de notre histoire. Il réussit à survivre à l'occupation tchécoslovaque après le traité de Trianon, puis une fois restauré marqua à nouveau la frontière de la Hongrie entre 1939 et 1944. Toutefois, après la Seconde Guerre mondiale, le nouveau maître qu'était l'Union soviétique détruisit l'obélisque. Après la naissance d'un nouvel État dans la région, l'Ukraine, les Hongrois des Subcarpatie, avec le soutien de la mère patrie et de l'Occident, réclamèrent qu'un nouveau monument soit érigé. Sa construction commença en 1996. Mais à 700 mètres du site d'origine, car elle aurait sinon perturbé la construction par les Ukrainiens, soit dit en passant future, d'un édifice lié à la Seconde Guerre mondiale basé sur des faits historiques contestés. Pour le 1100e anniversaire de la conquête, seule une partie avait été construite, qui n'a d'ailleurs même pas pu être inaugurée en raison de l'intervention de la police. Des militants de partis ukrainiens réussirent en revanche à s'y rendre et le monument subit ses premiers dommages. Finalement, le 21 juillet 2008, le même jour que le monument ukrainien, fut inaugurée l'œuvre du sculpteur de Munkács Péter Matl, représentant les sept tribus magyares. Depuis, le mémorial de la conquête magyare à Verecke est constamment brûlé, recouvert de peinture et profané par de mystérieux individus, faits sur lesquels le pouvoir en place ferme les yeux. Les Hongrois des Subcarpatie, quant à eux, avec une force spirituelle inébranlable, restaurent encore et encore le souvenir du peuple du grand chef Árpád.



La merveille de Torockó Székelykő

Bien que ce village se nomme « La pierre sicule », nous ne sommes pas en pays sicule. Cette crête se dresse dans le comté de Fejér, à l'est du village de Torockó (Rimetea), à une cinquantaine de kilomètres de Kolozsvár, à 1 129 mètres au-dessus du niveau de la mer. Son nom lui vient de l'invasion tatare, lorsque les Sicules venus de Kézdiszék ont libéré Torockó des occupants ennemis. En récompense, ils reçurent le château qui se trouvait alors au sommet. Cet énorme rocher ne peut être confondu avec aucun autre. Surtout parce qu'entre ses falaises l'été le soleil se lève deux fois, vu de Torockó. Après le premier lever de soleil, le disque disparaît quelques minutes parmi les rochers, et au « deuxième » lever de soleil, il brille plus longtemps dans le ciel. L'un des chemins menant au sommet de la montagne traverse des arches naturelles et des gorges rocheuses, pour arriver jusqu'au sommet où la vue est tout simplement éblouissante. Torockó est presque sous nos pieds, au loin on peut apercevoir le mont Ordaskó, la vallée Aranyos, et à l'horizon, par beau temps, la ville de Torda. Dans son roman passionnant Dieu est un, Mór Jókai écrivait à propos de cette merveille : « Une énorme masse escarpée. Blanche comme les os d'un crâne, elle forme un long rempart jusqu'aux cieux devant la cuvette de la vallée. Falaise dénudée, Székelykő est un monument ancestral de l'histoire. Avec ses grottes qui renferment les vestiges de l'âge du bronze, et au sommet les ruines de l'ancien château des Sicules, qui défèrent jadis les hordes du fils de Gengis Khan ; le soc déterré encore les pointes de flèches mongoles et sicules. La flèche du Mongol avait la forme d'une lance, celle du Sicule était barbue ». Le Comité Hungarikum a inscrit l'« environnement bâti de Torockó » sur la liste des Hungarikums en 2017.



Une épreuve d'homme

Les scènes de la Nativité le long de la Nyárád

Après la Seconde mondiale, le nouveau régime roumain interdit les scènes de la Nativité dans le Pays des Sicules. Cette coutume populaire ressortit toutefois de son état moribond à Teremiújfalu (Satu Nou). En 1975, András Vetési, un agriculteur, l'enseigna à partir de ses souvenirs d'enfance, aux jeunes du village qui, depuis, jouent ces scènes de crèche. Leur courage et leur succès se répandant dans les villages voisins, ils furent ainsi invités dans de nombreuses églises. Ils goûtèrent bien sûr rapidement à l'hospitalité de la police, ce qui ne suspendit leurs représentations que pour un an ou deux. Ils présentent leur sainte scène dans chaque maison de Újfalu qui leur ouvre la porte. Pendant la période de Noël, il peut s'agir de dix à quinze maisons. Le spectacle compte sept personnages : le messager qui entre muni d'un bâton à cloche, le Roi, Saint Joseph, les deux Anges qui protègent l'étable de la nativité, le jeune et le vieux bergers. Les participants aux scènes de la Nativité chantées et contées en vers sont tous des garçons allant vers leur confirmation. Selon les églises protestantes et les « lois » du village, ils vont bientôt devenir des hommes adultes. Les costumes maison sont confectionnés par chacun. Les jeunes garçons commencent par être bergers ou anges, personne ne pouvant être immédiatement messager, Saint Joseph ou Roi. Le renouvellement des scènes de la Nativité à Teremiújfalu a été porté à l'attention du public transylvain par le photographe Zsigmond Bálint avec ses photographies d'époque et par l'ethnologue László Barabás avec le reportage qu'il a fait sur les lieux.



Les artistes du bassin des Carpates

Le Théâtre de Chambre de la Cour

Le credo de la compagnie, fondé en 2002 dans la Hongrie méridionale, a été formulé par Attila Andrászi, auteur et metteur en scène de Szabadka (Subotica), lauréat du prix Mari Jászai : « Nous mettons en scène notre passé, qui est à l'origine de notre présent ». Des propos clairs, que les faits justifient pleinement. Réfugié en Hongrie pour fuir les conflits dans les pays slaves du Sud, l'artiste a en vain présenté auprès de divers organismes des sujets historiques, il n'a reçu aucun soutien. Il a donc choisi une solution des plus inattendues : il est rentré chez lui et a mis en œuvre ses projets à Magyar-kanizsa (Kanjiža), avec le soutien de la municipalité. Le travail a commencé dans un ancien cinéma reconverti en théâtre, avec l'entrée côté cour, d'où le nom. Jusqu'à aujourd'hui, le Théâtre de la Cour s'est produit dans plus de 200 lieux situés dans le bassin des Carpates, souvent dans des endroits où la langue hongroise est rarement parlée. Un long travail de recherche précède l'écriture des pièces. La pièce intitulée « De la Fête des morts jusqu'au Dimanche des Rameaux » se déroule pendant l'occupation serbe entre les deux guerres mondiales. « Dix-huit » dépeint les trois derniers jours de la Hongrie historique, tandis que « Dix-neuf » présente les événements sanglants ayant eu lieu l'année d'après, selon une perspective internationale. « Mátyás et Janus » ramène le public à l'époque des Hunyadi. « Le Cerf blanc » se déroule durant la première décennie de la Hongrie tronquée, et « À qui est le pays » fait subsister le monde de la Hongrie et de la Transylvanie dans les années 1930.



Les successeurs des frères Kolozsvári Les deux Szervátiusz

Il y a des artistes qui pourraient presque se passer de signer leurs œuvres, car le public n'a nul besoin de chercher la signature pour en reconnaître le créateur. C'est le cas des œuvres des Szervátiusz, la signature n'étant lue que pour savoir s'il s'agit d'une sculpture de Jenő ou de Tibor. À propos du père, Jenő, le peintre et spécialiste en histoire de l'art Károly Lyka avait écrit qu'il était « le plus transylvain des sculpteurs hongrois ». Son fils Tibor a quant à lui confié à propos de sa propre carrière : « Ce que je me dois de créer est artistiquement hongrois, mais universellement humain ». Tous deux sont nés à Kolozsvár et morts à Budapest. Leurs sculptures en pierre, en fer, en bronze et en bois, d'inspiration folklorique, placées partout en Transylvanie et en Hongrie, parlent sans mots de notre nation. Dans les années 1930 et 1940, père et fils ont parcouru à pied le Pays des Sicules avec ciseau et marteau dans leur musette. Pour échapper aux persécutions de la Securitate, le père partit s'installer en Hongrie en 1976, à l'âge de 73 ans, et son fils l'année suivante, à l'âge de 47 ans. Outre de nombreuses autres distinctions, tous deux ont reçu le prix du Patrimoine hongrois. L'une de leurs œuvres communes se trouve à Farkaslaka : il s'agit du monument dédié à la mémoire de l'auteur transylvain Áron Tamási, « Le sermon de la montagne d'une tonne », comme la nommait l'écrivain András Sütő. Tous les Hongrois ou presque vivant dans le Pays des Sicules connaissent cette œuvre sculptée, s'ils ne s'y sont pas rendus au moins une fois pour la voir. La mémoire de Jenő et Tibor Szervátiusz est préservée par la Fondation Szervátiusz, le prix Jenő Szervátiusz, la bourse Tibor Szervátiusz et le musée Szervátiusz de Kolozsvár.



Pour la liberté avec quiconque ! Imre Thököly

Le chef des Kuruc, né à Késmárk (Kežmarok en slovaque), chercha la véritable voie à une époque de notre histoire où il était presque impossible de la trouver. Au XVIIe siècle, la Hongrie, divisée en trois parties, était devenue le théâtre de batailles entre l'Empire ottoman et les Habsbourg. Les Ottomans s'intéressaient avant tout au paiement de l'impôt. S'ils l'avaient reçu, les Hongrois asservis pouvaient vivre dans une paix relative, même si, de manière imprévisible, ils se mettaient parfois à brûler et piller. Les Autrichiens spolièrent méthodiquement l'ouest de la Hongrie qu'ils détenaient. Le père d'Imre Thököly, le comte István Thököly, fut victime du massacre ayant suivi la conspiration de Wesselényi, laissant son fils protestant orphelin se rapprocher des Turcs. Jeune homme, il mena des campagnes victorieuses contre les forces impériales sur sa terre natale, en Haute-Hongrie. En 1682, il épousa la veuve du Prince de Transylvanie Ilona Zrínyi, devenant ainsi le seigneur d'immenses domaines et le beau-père de François II Rákóczi. « Avec les aptitudes des rois chrétiens, tout espoir de nous voir libérés est mince ! Ainsi, seule l'arme turque peut ramener les exilés à la maison dans la victoire » affirma-t-il dans son appréciation. Avec l'aide de son allié, il devint prince de Haute-Hongrie et prince de Transylvanie, mais la fortune militaire et la politique ne lui furent pas favorables. Il mourut finalement exilé en Turquie en 1705. Ses cendres furent toutefois ramenées avec le cercueil de François Rákóczi en un cortège triomphal jusqu'à la mère patrie en 1906 et déposées à Késmárk.



Notre bastion à la frontière méridionale Székelykeve

Cette minuscule partie de notre nation est à bien des égards qualifiée de « la plus » par tous les Hongrois. Située sur le Bas-Danube, c'est la localité la plus méridionale à majorité hongroise. Elle est l'un des plus jeunes villages hongrois, ayant été peuplée durant les dernières décennies du XIXe siècle. En 1883, environ 2 000 Sicules de Bucovine sont arrivés, emmenés par le « prêtre colonisateur » Károly Thomka. Cette communauté est celle qui a le plus souvent « changé de patrie ». Après le siculicidium, soit le massacre des Sicules perpétré par l'armée habsbourgeoise en 1764, cette population s'installa en Bucovine, et partant de là, arriva en plus d'un siècle jusqu'à sa troisième patrie, Székelykeve (Skorenovac en serbe). Le village ne possède aucun monument au sens classique du terme, et la beauté de la nature y est tout au plus moyenne. Les maisons et les rues larges, propres et ordonnées, entourées de champs cultivés, se trouvent à dix kilomètres du Danube. Le plus beau bâtiment de ce village est sans doute l'église catholique de style néogothique, dédiée au roi Saint Étienne en 1892. La véritable valeur de Székelykeve se trouve dans l'âme de ses habitants. Ce village conserve dans son nom la mémoire de ses ancêtres et de la ville voisine de Kevevára (Kovin). Les noms des anciennes familles qui se sont autrefois installées sont précieusement enregistrés, de même qu'elles restent attachées à leur langue maternelle et leurs racines. L'école primaire ne compte que des classes hongroises. Celle-ci, l'église et l'accueil des invités, pour la plupart hongrois, unissent les membres de cette population qui, dans le Banat méridional, pensent, parlent et vivent comme des Sicules.



Une prairie printanière colorée et bourdonnante La population des Damiers de Búzaháza

C'est un spectacle très particulier dans la région des bords de la Nyárád. Le motif de ses pétales ressemble énormément aux armoiries de la Croatie. Le « lys à damier » ou *Fritillaria meleagris*, est une plante herbacée, de la famille des Liliacées, monocotylédone, hautement protégée. Dérivé du latin, le nom de la fritillaire pintade provient de *fritillus*, qui signifie « cornet pour jeter les dés ». C'est une fleur poussant dans les prairies particulièrement humides au début du printemps. Il s'agit d'une espèce vivace bulbeuse, mesurant de 10 à 25 cm de haut et contenant des alcaloïdes toxiques. Ses fleurs, qui s'inclinent vers le sol, prennent une forme de tulipe lorsqu'elles sortent vers avril-mai. Poussant parfois par deux, leurs fleurs sont panachées en damier et de couleur mauve foncé ou rose, parfois blanche. Elle porte les noms vernaculaires hongrois suivants : *cotylédon à damier*, *tulipe à damier* ou *tulipe sauvage*. Le lys à damier étant menacé d'extinction, il figure sur plusieurs listes rouges. La plus grande population de lys à damier de Transylvanie se trouve près de Búzaháza (Grăușorul), dans le comté de Maros (Mureș). Chaque printemps, la prairie humide d'environ 25 hectares devient entièrement mauve-pourpre à la floraison des lys à damier. Cela attire l'œil, mais aussi des milliers d'insectes qui les pollinisent. Tout cela grâce à une ancienne forme d'agriculture, la fauche. Le drainage, le pâturage ou le brûlage mettraient en danger cette merveilleuse fleur. De même que si les agriculteurs de la région cessaient de faucher la prairie, cela entraînerait également le déclin de la population. Le lys à damier constitue l'une des richesses naturelles et valeurs emblématiques de cette microrégion. Il a été élu « fleur sauvage de l'année » en Hongrie en 2016.



Des murs puritains renfermant des secrets

L'église unitarienne et les fresques murales de Kilyén

Un clocher qui perce le ciel, d'immenses murs blancs, du linge brodé sur la table du Seigneur, un plafond à caissons peint, des portes en bois et deux rangées de bancs. C'est la maison du Créateur à Kilyén. Sur l'épais tissu bordeaux de la chaire est cousue une courte phrase : « Dieu est un ». L'église unitarienne de Sepsikilyén (Chilieni), sur la rive de l'Olt, a été construite dans la seconde moitié du XIIIe siècle. La première mention écrite du village remonte à 1333, lorsque les diacres pontificaux collectèrent les décimes à envoyer à Rome auprès d'un prêtre dénommé János d'un village enregistré sous le nom de Kylien. Les murs de l'église ont été ornés de fresques en 1427, dont les thèmes sont le Jugement dernier, la Cène, les Stations et la légende de saint Ladislas. D'après des écrits de l'époque, l'édifice, devenu unitarien après la Réforme, était « ornementé d'un Plafond de panneaux floraux » et d'une galerie en bois faite également de « panneaux peints » le long du mur latéral ouest de la nef. La sacristie devenue inutile fut démolie et sa porte murée. À l'intérieur en revanche, une chaire fut construite en pierre et en brique conformément à la nouvelle liturgie. Les fresques murales médiévales de l'église qui avaient été recouvertes de chaux furent redécouvertes en 1885 par József Huszka, professeur de dessin à Sepsiszentgyörgy. Les travaux de restauration récents ont été réalisés par des experts de Marosvásárhely, commissionnés par le Plan Rómer Flóris. Sous la fresque du mur sud, l'historien local Ádám Kónya a découvert en 1978 une inscription runique connue depuis sous le nom d'« inscription de Kilyén ».



L'historien de Kolozsvár

Elek Jakab

« Il n'est aucune créature plus misérable sur terre, aucun promoteur plus dangereux de la déchéance sociale qu'un historien flatteur qui, pour son propre intérêt, dissimule ou déforme la vérité de l'histoire. Je répugne autant à le faire que je n'ai aucune honte à avouer que j'ai tort, s'il s'avère que tel est le cas. » Né en 1820 à Szentgerice (Gálátenyi), dans la région de Maroszzék, Elek Jakab, qui avait pour caractéristique principale la polyvalence, était avocat, historien, archiviste, combattant pour la liberté, ce pourquoi il fut emprisonné, puis après sa libération, prospéra sur ses propres terres. Il devint alors un membre important de la communauté unitarienne. En 1861, il contribua au lancement de l'une des plus anciennes revues scientifiques théologiques de Transylvanie, le périodique Keresztény Magvető (« Le Semeur chrétien »). Il publia des ouvrages réalistes sur les grandes figures unitariennes, dont l'évêque Ferenc Dávid, et écrivit une monographie sur Kolozsvár. Il s'intéressa également au monde théâtral de Kolozsvár et aux carrières de la chanteuse d'opéra Rozália Klein ép. Schodel, et de l'acteur Gábor Egressy. Ses travaux sur l'histoire du droit sont des sources précieuses. Il écrivit de manière exemplaire les vies de Kossuth, Széchenyi et Wesselényi pour une génération qui les avait connus encore de leur vivant, décrivant fidèlement les hommes et leurs actes. Ses œuvres demeurent jusqu'à aujourd'hui des pièces rares dans les ventes aux enchères. Il était membre de l'Académie hongroise des sciences. Décédé à Budapest en 1897, la municipalité de Kolozsvár décida de rapatrier ses cendres et d'ériger une sépulture à la mémoire d'Elek Jakab dans le cimetière de Házsongárd.



Sur les pas de l'embourgeoisement L'architecture populaire des bords de la Nyárád

Árpád Furu, chercheur en architecture populaire de Transylvanie, décrit ainsi les bâtiments des villages et petites villes de cette région occidentale du Pays des Sicules : « Au tournant des XVIIIe et XIXe siècles, les maisons à deux ou trois parties avec une charpente montée sur pilotis ou sur socle, adaptées à l'environnement vallonné de la région, étaient très répandues. L'entrée de la maison s'ouvrait sur un porche enfumé et menait dans une pièce à vivre chauffée appelée « maison ». En général, un garde-manger se trouvait en face de la pièce à vivre. Les cours extérieures comportaient un four à pain, des granges spacieuses, de grands greniers, des paniers à maïs et des étables. Avec l'essor des classes moyennes, les maisons ont été agrandies et dotées de porches latéraux et frontaux. Les parapets, les colonnes et le mur pignon triangulaire de cette partie en saillie comportaient des ornements remarquables. À l'instar des portails des cimetières d'églises, les portiques sculptés donnant sur rue ont fait leur apparition dans la seconde moitié du XIXe siècle. Ils étaient dotés de larges poteaux et la corniche rehaussée de petits ornements aux motifs de vrilles de vigne. Les motifs de dragons ou de lions apparaissant parfois suggèrent que les sculpteurs sur bois de la région étaient également attirés par les symboles héraldiques présents dans les demeures de la noblesse. Les maîtres artisans « propres à tout » Jakab Kajcsa et László Nagy, tous deux originaires de Nyárádköszvényes (Mătrici), qui ont exercé entre 1925 et 1963, ont été les principaux créateurs de ces portails sculptés. Leur technique de sculpture profonde et leur style, utilisant à la fois des symboles ecclésiastiques et divers symboles mondains, ont créé une nouvelle ère dans l'art de la sculpture des portails de la région des bords de la Nyárád. »



Un travail manuel transformé

La fabrication des pâtes en spirale chez les réformés de la Hongrie méridionale

Les pâtes en spirale ou csigatészta, également appelées « pâtes en gorge d'oie », « nouilles côtelées » ou « nouilles en gosier », doivent leur nom à leur forme. Dans la Hongrie méridionale, elles sont principalement fabriquées par les réformés. C'est une tradition familiale qui se perpétue depuis plusieurs siècles. Autrefois, toutes les femmes et filles de la famille se réunissaient pour préparer les quantités de pâtes nécessaires en vue d'un repas de fête, d'anniversaire, de célébration de prénom ou de noce. L'ethnologue Árpád Papp raconte que dans les années 1990, c'était l'Église réformée elle-même qui soutenait la fabrication des pâtes en spirale en fournissant aux femmes le lieu pour ce faire, et en organisant des concours et des démonstrations. Les femmes assidues ont rapidement fait leur apparition dans les festivals gastronomiques et des produits traditionnels. À Piros (Rumenka), localité située dans le sud de la région de Bácska, vingt femmes, qui auparavant faisaient des travaux manuels, ont commencé à fabriquer des pâtes en spirale dans le lieu de prière de l'église réformée. Avant cela, elles préparent à la maison les ingrédients nécessaires à la fabrication de ces pâtes. Elles mettent dix œufs dans un kilo de farine et laissent reposer. Après avoir été pétrie à la main, la pâte est abaissée à la machine pour obtenir une épaisseur régulière et une dimension de 15×15 cm. La pâte abaissée est placée sur une fine planche à découper, puis découpée par chacune des femmes en petits carrés d'environ 2×2 cm, qu'elles enroulent ensuite de deux manières : en diagonale dans les localités de Magyaritábé (Novi Itebe) et Torontálvásárhely (Debeljača) situées dans la région du Banat, ou parallèlement aux côtés du carré de pâte à Piros, Pacsér (Pačir) et Bácsfeketehegy (Feketić) dans la région de Bácska. Le montant résultant de la vente des pâtes est utilisé pour les besoins de l'église et de la congrégation.



Dans la zone d'attraction de l'église

Le marché au bétail de Székelyhodos

L'église de ce village situé sur le cours supérieur de la Nyárád, était l'une des « dixièmes » prescrites par les lois du roi Saint Étienne, et dont la cloche devait également appeler à la prière les fidèles des neuf autres villages environnants. Ainsi, Székelyhodos (Hodoşa) était déjà à l'époque des Árpád le centre de la région et un lieu de marché. Ce privilège fut confirmé sur un acte émis par le roi Ferdinand V en 1838. Le marché disposait de ses propres puits et abreuvoirs. La plus grande partie de la zone de marché était consacrée aux bovins et aux chevaux, tandis que les porcs et les moutons étaient rassemblés ailleurs. Le marché était également fréquenté par des marchands de bétail et des maquignons venus même de Beszterce (Bistrița), Temesvár (Timișoara) et Nagybánya (Băia Mare). La place mise à disposition faisant partie d'une communauté de possession, les habitants de Székelyhodos étaient ainsi exempts du paiement de droits de douane. Le village vendait des billets d'entrée aux commerçants venus de l'extérieur et délivrait des « tickets bovins » pour le bétail. Les recettes étaient utilisées pour les dépenses de la communauté villageoise. Géza Kun, originaire de ce village, retranscrit ainsi l'atmosphère du marché : « Dans les années 1950, quatre à cinq mille personnes se rassemblaient sur ces marchés. Aujourd'hui encore, j'entends le bourdonnement profond et omniprésent qui emplissait les environs du marché au bétail. Je vois la foule de marchands, la longue file de charrettes, l'immense variété de petits et grands animaux, les échoppes ambulantes, les essais sur les bêtes de trait, le marchandage, les "frappes dans la main", les jurons, l'échange de tickets et la célébration arrosée des bonnes affaires jusque tard dans la nuit. Bien des années plus tard, à la fin des années 1980 et à l'apogée du communisme, cette zone, à mon grand désarroi, était envahie d'herbe. »



Les petits trésors de Muravidék

Les œufs de Pâques peints en batik

Les coutumes de Pâques sont encore riches chez les Hongrois de la région de Muravidék (Prekmurje). Au cœur de cette tradition se trouve un petit trésor de l'art populaire local, l'œuf de Pâques peint, mais qui n'est pas destiné à être offert aux garçons et aux hommes venus arroser les filles et les femmes le lundi de Pâques. Car ce jour-là en effet, les parrains et marraines offrent également à leurs filleuls un œuf peint. Dans les villages de la région de Hetés et à Lendvavásárhely (Dobronak), on peint des œufs en batik rouge et noir. Cette méthode ancienne est ainsi expliquée par Madame Valéria Cár de Vásárhely : « L'œuf est percé, lavé et le motif est dessiné à la cire. L'œuf est ensuite trempé dans de la peinture rouge et laissé à sécher pendant un jour. Les motifs sont redessinés à la cire, puis vient la peinture noire. Ensuite, on fait fondre la cire à la flamme d'une bougie, puis on badigeonne l'œuf de saindoux pour le rendre brillant et on le place dans un panier garni de paille ».

Madame Vali ajoute : « On ne peut peindre des œufs que si l'on est de bonne humeur et lucide ». Les motifs des œufs de Muravidék rappellent d'anciens symboles de fertilité et de nature. Dans les années 1990, l'enseignante Elisabeth Urisk a, au cours de ses recherches, collecté au moins trois cents motifs d'œufs différents, qui constituent l'exposition annuelle d'œufs de Pâques peints. Aujourd'hui, les artisans de la région de Muravidék spécialisés dans l'art populaire se consacrent également à la peinture sur œufs. Les œufs de Pâques de Muravidék sont eux aussi présentés de manière permanente au sein de l'exposition intitulée « Reliques sacrées de la région de Lendva » au château de Lendva.



Le nid d'aigle des Esterházy

Le château de Fraknó

C'est ainsi que les petits garçons qui jouent aux chevaliers imaginent le château du vieux roi. Se dressant sur les hauteurs, cette splendide forteresse à plusieurs tours est entourée d'immenses remparts crénelés et de bastions. L'édifice domine le paysage depuis une falaise des monts Rosalia, en Transdanubie occidentale. La femme éponyme avait la réputation d'être cruelle, voire sanguinaire, la légende disant qu'elle hantait la nuit la tour noire du château. La première mention faite de la forteresse date de 1346. Elle a successivement appartenu aux comtes de Nagymarton, à la famille Kanizsai, puis aux Habsbourg. Le roi Mathias l'annexa à la Hongrie, puis à sa mort elle redevint autrichienne. Depuis 1622, le château constitue la propriété de la famille Esterházy, date à laquelle il était repassé sous l'autorité de la Sainte Couronne. Le géographe András Vályi écrit ceci à propos de Fraknó à la fin du XVIIIe siècle : « C'est un bourg situé dans le comitat de Sopron avec pour seigneur sa Seigneurie Hertzeg Eszterházy, dont les habitants sont catholiques, et qui se trouve à deux miles et demi de Sopron. On y trouve des cloîtres construits pour les Servites par Paul Esterházy. Ses champs et prairies sont plus réduits que ceux des lieux voisins ». Cent ans plus tard, Elek Fényes ajoute que « leur principal revenu provient des châtaignes, parce que les châtaignes poussent très bien ici, et leur douceur, semblable à celles d'Italie, permettent d'en faire grand commerce ». Le château de Fraknó (Forchtenstein), qui fait maintenant partie de l'Autriche, est la principale attraction de la région. Ses suites, sa chapelle, sa salle Haydn, son musée du vin, ses expositions permanentes et temporaires en font un site touristique très prisé.



En symbiose avec Szeged

Les paprikas rouges de Horgos et Martonos

La partie méridionale de la Grande plaine est destinée à la production de paprika. Au sud de la frontière hongroise actuelle, à Horgos, Martonos, Magyarkanizsa et Adorján, notre plante nationale y est également cultivée. À Horgos, elle est cultivée sur des sols sablonneux, tandis que dans les trois autres localités, elle est cultivée sur les terres inondables de la Tisza. Selon les écrits du Dr Zoltán Klamár, ethnographe, le premier moulin à paprika a été construit dans cette région après le traité de Trianon. Ainsi, une nouvelle région de culture et de transformation du paprika en poudre, plus petite que Szeged, mais basée sur les mêmes traditions, s'est établie dans les villages peuplés de Hongrois. À Horgos, une entreprise étatisée s'occupait de la mouture du paprika à partir de 1947. À Martonos, il existait plusieurs moulins à paprika privés à la fin du XXe siècle. Aujourd'hui, la culture, la transformation, ainsi que la commercialisation subissent de nouvelles transformations. Le nombre croissant des moulins à paprika privés, qui relèguent en arrière-plan les anciennes coopératives et les fabriques d'État qui jouaient auparavant un rôle majeur dans ce secteur, crée un vaste réseau de producteurs. Ils ont créé un nouveau partenariat avec les districts de culture et de transformation de Szeged et de Kalocsa : ils achètent du matériel de broyage en Hongrie et expédient des produits semi-finis pour être transformés. Dans le même temps, ils reconquièrent progressivement leurs anciens marchés, que ce soit dans les États ayant succédé aux pays slaves du Sud ou dans les pays membres de l'Union européenne.



Terre de légendes

Les gorges de Torda

Quiconque est au volant pour se rendre à Torda en venant du nord-ouest a plutôt intérêt à bien fixer la route. Ce qui n'est pas chose facile, bien sûr, car le bruit des autres passagers « ébahis » par le spectacle qu'ils voient sur leur droite rend la concentration difficile. La vue et le paysage y sont magnifiques, même la centième fois. Mór Jókai le décrit dans son roman Dieu est un : « Les gorges de Torda sont l'un des chefs-d'œuvre les plus stupéfiants de la création volcanique ; ici, une chaîne de montagnes est fissurée en deux de haut en bas. Les falaises en saillie et les dépressions des deux parois abruptes opposées s'emboîtent encore l'une dans l'autre, les inclinaisons et les failles du corridor rocheux de trois mille pieds demeurent partout égales, ne laissant apparaître que çà et là des brèches plus larges où le temps a pulvérisé la paroi rocheuse en une déferlante de pierres, tandis que quelques tours rocheuses se détachent des parois comme des piliers de l'architecture gothique ». Il n'est donc pas étonnant que des légendes y soient nées. Lorsque Saint Ladislas fut contraint de fuir les Coumans en supériorité numérique, la montagne lui barra la route. Mais la prière du roi se fit entendre : le rocher se fendit en deux et son armée fut sauvée. Les marques du sabot ferré du cheval du souverain sont encore visibles le long du ruisseau Heszdát. Une autre histoire raconte que la grotte du château des fées s'ouvre le jour de la Saint-Georges et que ses habitants féériques couvrent de trésors tous ceux qui la traversent. Les habitants de la région pensent également que Balika, le hors-la-loi valaque, qui combattit aux côtés du prince Rákóczi pendant la guerre pour l'indépendance, se cacha dans le réseau de grottes pour échapper aux soldats de l'armée impériale. L'Union internationale pour la conservation de la nature, basée en Suisse, a classifié les gorges de Torda dans la catégorie des « habitats particuliers ».



Le peintre du panorama Árpád Feszty

Né en 1856 à Ógyalla en Haute-Hongrie (aujourd'hui Hurbanovo en Slovaquie) dans une famille noble, son nom est principalement associé à des œuvres représentant des scènes de l'histoire hongroise et religieuses. Après avoir terminé ses études primaires à Komárom et Pozsony (Bratislava), il entre au Lycée Főréáltanoda de Buda. Il y fonde une société secrète politique et littéraire avec ses pairs, ce qui lui vaut d'être expulsé de l'établissement et devient à l'âge de 16 ans, acteur itinérant. De 18 à 25 ans, il étudie la peinture à Munich et à Vienne. De retour en Hongrie, il se fait connaître avec ses tableaux intitulés Golgotha et Accident à la mine. Il acquiert la célébrité grâce à son tableau L'arrivée des Hongrois, plus connu sous le nom de panorama de Feszty, qu'il présenta au public en 1894. Cette œuvre monumentale est sans équivalent dans l'histoire de la culture hongroise : elle forme un cercle de 120 mètres de long, 15 mètres de haut et 38 mètres de diamètre. À l'origine, Feszty voulait peindre un tableau panoramique du Déluge, mais son beau-père, le romancier Mór Jókai, le persuada de représenter le thème de la conquête magyare. En regardant l'œuvre exposée aujourd'hui à Ópusztaszer, le passé prend vie dans les moindres détails. Feszty fut assisté par d'éminents peintres de l'époque tels que Jenő Barcsay, László Mednyánszky, Dániel Mihalik, Béla Spányi et bien d'autres dans ce travail qui dura plus d'un an. Lors des célébrations du millénaire, le public déferla pour voir cette prouesse artistique. La presse de l'époque rapporta l'événement ainsi : « Avec le panorama, Feszty s'est créé une concurrence. Il est à présent reconnu comme le peintre du panorama, et seulement. Pourtant, avant de créer ce tableau populaire, il se distinguait honnêtement de ses confrères peintres ».



Les créateurs de statues sacrées

Les frères Kolozsvári

Les frères sculpteurs Márton et György reçurent leur patronyme de leur ville natale. Leur première œuvre consignée par écrit, commandée par l'évêque Demeter Futaki de Várad, fut la sculpture des trois saints ayant formé la maison Árpád. Ces statues représentaient le roi Saint Étienne, son fils le prince Saint Émeric et le roi Saint Ladislas. Ces œuvres ont été réalisées entre 1360 et 1365. Cent ans plus tard, Janus Pannonius les relate ainsi dans son poème « Adieu à Várad » :

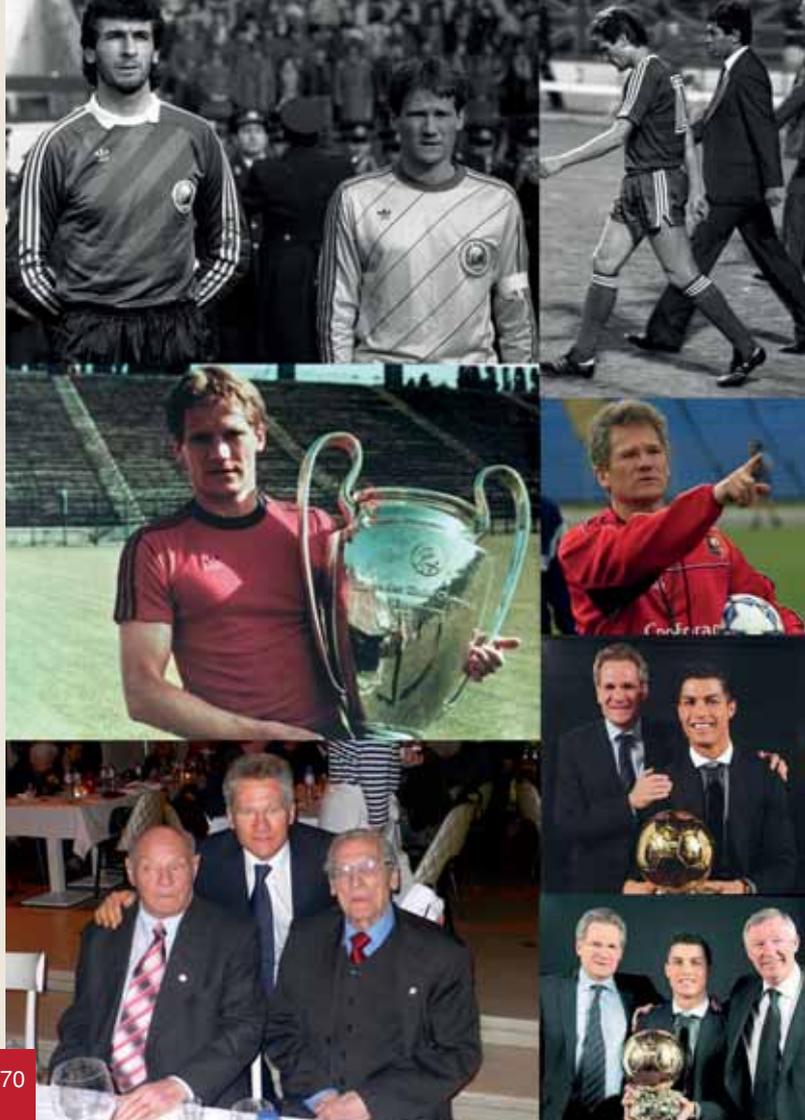
« Que Dieu vous bénisse, rois vêtus d'or fin,
Que même le feu maléfique ne toucha point ».

Le voyageur turc Evliya Çelebi les décrit ainsi : « Elles étaient toutes brillantes d'or, chacune valait le tribut d'une province roumaine. Leurs yeux étaient faits d'une pierre brillant dans la nuit, leurs ongles de diamants de 20 carats. Quiconque a vu les chevaux aura pensé qu'ils étaient vivants ». La deuxième mention concerne une statue du roi Saint Ladislas à cheval, réalisée à la demande de l'évêque János Zudar de Várad. Les statues ont été détruites en 1660 lors de la prise de Várad par les Turcs. Une seule de leurs œuvres a perduré : la statue de Saint Georges, première statue équestre en bronze de plein pied en Europe. Elle fut réalisée par les frères en 1373, probablement sur commande royale. En 1943, Gyula László rédigea une étude sur le harnachement des statues équestres de Márton et György Kolozsvári, la comparant à la statue de Saint Georges trouvée à Nagyszentmiklós en 1799. L'exemplaire original de la statue de Saint Georges fut transporté à Prague pendant les guerres ottomanes, où il orne la place située à côté de la cathédrale Saint-Guy dans le quartier de Hradzin.



Celui qui a découvert Ronaldo László Bölöni

Il a été le deuxième footballeur hongrois, après Ferenc Puskás, à avoir remporté la Coupe d'Europe des clubs champions. Les Hongrois regrettent qu'il n'ait pu le faire, comme son prédécesseur, sous les couleurs d'un club hongrois. Né à Marosvásárhely (Tirgu Mures) en 1953, Bölöni est devenu joueur professionnel dans sa ville natale, tout en obtenant un diplôme de dentiste. En tant que Hongrois, il a dû être incroyablement difficile pour lui de remporter deux fois le titre de joueur de l'année en Roumanie dans les années 1970 et 1980 et de jouer 108 fois pour la sélection nationale roumaine. Au cours de ses 14 années passées à Marosvásárhely, il a dû s'habituer à ce que l'arbitre ne soit généralement pas de leur côté. Mais lorsque, à 31 ans, il rejoint les rangs du Steaua Bucarest, les victoires s'accumulent en championnat national, en coupes et surtout l'inoubliable victoire contre le FC Barcelone en finale de la Coupe d'Europe des clubs champions. En tant qu'entraîneur, il a occupé des postes en Europe occidentale et dans les pays arabes, mais a aussi brièvement dirigé l'équipe nationale roumaine. Alors qu'il était entraîneur au Sporting de Lisbonne, c'est lui qui a remarqué le jeune Cristiano Ronaldo et l'a fait entrer dans l'équipe adulte à l'âge de 17 ans. Depuis, la star du Portugal affiche un grand respect pour son maître et lui apporte tout le soutien nécessaire avec dévotion. Ainsi par exemple, le produit de la vente aux enchères du maillot dédicacé de Ronaldo a permis d'aider les enfants du père Bölöni à Déva. László Bölöni soutient les aspirations à l'autonomie du Pays des Sicules et, après la fin de sa carrière d'entraîneur, pense se présenter comme candidat hongrois commun à la mairie de Marosvásárhely.



Tradition vivante

Le Camp de musique et de danse folkloriques de Marosszék

Voilà plus de vingt ans déjà que des visiteurs venus des environs ou de loin passent chaque été une semaine très « chargée » à Jobbágytelke (Sâmbria). Les chants et les danses folkloriques, ainsi que l'enseignement et la pratique de la musique instrumentale constituent un programme complet du matin au soir pour les campeurs de tous âges, des enfants aux grands-parents. Il n'y a bien sûr rien d'étonnant à cela, car l'environnement rural authentique du village et la gentillesse des hôtes offrent une atmosphère très agréable à vivre. Les participants peuvent loger dans des tentes ou chez l'habitant. Certains parfois partent à la découverte de la région pendant la journée et ne rejoignent les campeurs que le soir dans la maison de danse folklorique, où ils y restent jusqu'à leur dernier souffle. Beaucoup interprètent dans le pub folk les nouvelles chansons qu'ils ont apprises au cours de la journée. La particularité de cet événement réside également dans le fait qu'il présente une culture vivante. Ce sont les habitants de Jobbágytelke eux-mêmes qui enseignent les danses locales aux intéressés, du niveau débutant au niveau avancé. Cela dit, tout le monde a également le temps de découvrir les traditions de la région, goûter aux saveurs locales et visiter les sites touristiques de Marosszék. Pour ceux qui désirent danser, chanter et apprendre, ces journées peuvent représenter un moment de détente idéal. À Jobbágytelke, on ne se dépêche pas. Le réseau, ou « signal » comme l'appellent les habitants, disparaît parfois, mais les vaches marchent dans la rue. La devise du Camp de musique et de danse folkloriques de Marosszék est : « Ceux qui veulent se reposer peuvent le faire ailleurs ».



Là où György Klapka fut premier commandant Le château et le système de fortifications de Komárom

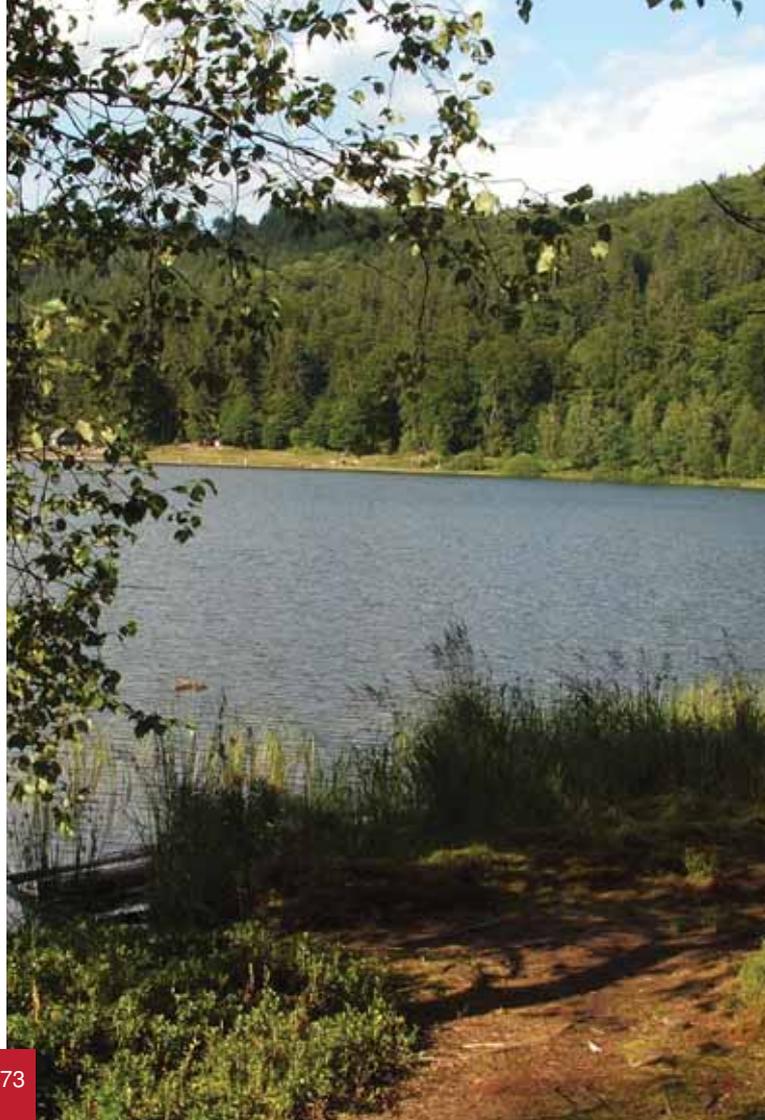
« On parle à Komárom de la construction d'une nouvelle ligne de fortifications. Pourquoi le Trésor impérial s'approprierait-il toutes les terres en même temps ? Qu'ils commencent, par exemple, à Csallóköz et terminent, par exemple, à Monostor » conseille Mihály Timár à son Excellence de Vienne, dans le roman L'homme en or de Mór Jókai. L'auteur avait intégré des pans de réalité dans son œuvre. Le système de bastions de Révkomárom traverse toute la ville de Komárom. Après l'invasion tatare, l'ancienne colline fortifiée par des ouvrages de terre fut remplacée par un château fort en pierre. En 1594, les murs et les défenseurs résistèrent aux cent mille soldats de l'armée turque du grand vizir Sinan. Plus deux cents ans plus tard, l'empereur François 1er se réfugia à Komárom pour échapper à Napoléon. L'empereur décida alors de faire de la ville la plus puissante forteresse militaire de l'empire. C'est à cette époque que l'État acheta les terres mentionnées par Timár dans le roman. Pendant la guerre pour l'indépendance de 1848-49, l'armée de György Klapka comptant près de 20 000 soldats contrôla le Danube à partir de Komárom et entrava la progression de l'ennemi vers Vienne par des sorties régulières. La forteresse résista au siège des armées russes et autrichiennes réunies, mais après la capitulation de Világos, Klapka signa un accord sur la reddition du château et le retrait libre de ses défenseurs. Plus tard, les Autrichiens continuèrent de bâtir le système de fortifications. Avec la construction du fort de Monostor, puis de la forteresse d'Igmánd, le système de fortifications fut totalement achevé en 1877.



Des jumeaux de trente mille ans

Le lac Sainte-Anne et la tourbière de Mohos

« Il y a en Transylvanie des paysages plus grandioses, magnifiques et enchanteurs les uns que les autres, mais rien n'est plus sublime que le lac de Sainte-Anne », raconte Mór Jókai dans ses Écrits de voyage. Le massif le plus méridional de la chaîne volcanique des monts Hargita est constitué par les monts Csomád. Dans l'ère glaciaire, après la dernière éruption, les eaux de fonte remplirent les deux cratères voisins. Depuis, les eaux du lac Sainte-Anne vacillent à l'ouest. Les cendres volcaniques qui sont retombées sur les eaux côté est ont formé la tourbière de Mohos. La réserve naturelle du lac Sainte-Anne et de la tourbière de Mohos est située à la frontière entre les départements de Hargita et de Kovászna, à une altitude d'environ 1 000 mètres au-dessus du niveau de la mer. C'est aujourd'hui le royaume des légendes, des ours et des plantes carnivores. Le lac a presque une forme circulaire. Dans ses eaux se reflète le bord boisé de sapins du cratère qui le surplombe. En 1999, des étudiants en géographie de l'université Babeş-Bolyai de Kolozsvár ont mesuré que sa superficie était de 19,3 hectares et sa profondeur de 6,3 mètres. Le lac est alimenté par les précipitations et ne laisse pas évacuer ses eaux. Dans la tourbière de Mohos, qui est quatre fois plus grande, l'eau a été « remplacée » par une tourbe de 10 mètres d'épaisseur recouverte d'une végétation dense. C'est la partie la plus au sud-ouest de la toundra sibérienne. La tourbière, couverte d'airelliers, abrite des plantes et des animaux particuliers. La région est familièrement nommée le « myrtillier ». Il ne reste du lac d'autrefois que de minuscules points d'eau. Des randonnées guidées sont organisées sur un sentier construit au-dessus du Mohos. Bien qu'il soit interdit à présent de se baigner dans le lac Sainte-Anne, vous pouvez toujours vous y laver les mains, car celui qui touche l'eau sera aidé par les fées du lac.



Le monument du héros de Nándorfehérvár La tour Hunyadi à Zimony

À son apogée, cette tour était le symbole du sud de la Hongrie millénaire. Depuis le pont d'un bateau d'excursion qui se rend vers la Porte de Fer, elle apparaît à droite. La ville de Zimony (Zemun) est située à l'embouchure du Danube qui arrive du nord, et de la Save qui serpente depuis l'ouest. C'est là que s'étendaient autrefois les frontières hongro-byzantine, hongro-turque, puis ensuite hongro-serbe. Sur la rive opposée se trouve Nándorfehérvár, qui s'est agrandie en Belgrade. L'Europe centrale s'arrête là, les Balkans commençant juste en face. Les bâtiments en témoignent encore aujourd'hui. Zimony étant elle aussi devenue aujourd'hui un quartier de la capitale serbe, elle était autrefois une localité autonome du comitat de Szerém. En 1896, sept monuments créés pour le millénaire furent érigés sur des sites de Hongrie d'une haute importance historique. L'un d'entre eux était le quartier de Gárdos à Zimony. Le château qui s'y dressait, dont les ruines sont encore visibles de nos jours, était la propriété de la famille Hunyadi, et c'est ici qu'est mort Jean Hunyadi en 1456, après le triomphe de Nándorfehérvár. C'est entre les murs restants de la forteresse médiévale qu'a été construit le « Mémorial du millénaire de Zimony », une tour de 37 mètres de haut à trois pics. L'édifice a été conçu par l'architecte Gyula Berczik, de Temesvár (Timisoara), et la statue assise de Hungaria était l'œuvre du sculpteur József Róna, de Lovasberény. D'une hauteur de 4,5 m, la statue originale du Turul, oiseau mythique des Hongrois, a été réalisée par Gyula Bezerédi, de Mogyoród. La tour Hunyadi a été tronquée lors des changements d'empire : la statue Hungaria et le Turul ont tous deux disparu. Aujourd'hui, la tour figure sur les cartes sous le nom de « Tour du Millénaire » et constitue l'un des sites touristiques de Belgrade.



Le sculpteur du millénaire György Zala

Le titre ci-haut est celui de l'album de György Borbás. Avec de magnifiques photos et d'excellents résumés, cet ouvrage présente le créateur des sculptures majeures du siècle précédent, ainsi que son œuvre. Né en 1858 à Lendva, dans la région de Muravidék (Prekmurje), l'artiste devint orphelin à l'âge de 8 ans. Le jeune garçon fut alors recueilli par son oncle vivant à Városlőd, qui avait une fabrique de grès où il découvrit l'argile et les motifs en relief. L'enfant talentueux qu'il était fréquenta l'école secondaire Reáliskola de Pest, puis poursuivit ses études à l'université polytechnique et à l'École de graphisme. Sa statuette « Prométhée enchaîné à un rocher » lui valut une bourse d'État avec laquelle il se forma ensuite à l'Académie de Vienne, puis à Munich. Dès l'âge de 13 ans, il complétait ses modestes revenus en enseignant et en dessinant, et c'est en tant qu'élève indigent qu'il poursuivit toutes ses études, mais cela en valut la peine, car il revint de Munich en tant qu'artiste et entama une brillante carrière. Il a sculpté 23 œuvres publiques au total, dont la plupart des statues du monument du millénaire de la place des Héros à Budapest, la statue de la Liberté à Arad, la statue équestre de Gyula Andrassy à côté du Parlement et la statue du Soldat sur la place Dísz. 2018 a été l'année commémorative de György Zala, soutenue par le gouvernement hongrois. Dans sa ville natale de Lendva, sur la place qui porte son nom, le buste à son effigie est l'œuvre d'un autre lauréat du prix Munkácsy, Ferenc Király. Une plaque commémorative marque son lieu de naissance et la ville entretient également sa mémoire en décernant le prestigieux prix György Zala.



Pâques dans le Pays des Sicules

L'arrosage en groupe le long de la Nyárád

L'ethnologue László Barabás décrit ainsi les groupes se formant à l'aube dans les villages de Marosszék, pour aller de maison en maison sous les airs de musique : « Les membres du groupe peuvent être des jeunes hommes comme des pères de famille. Ils saluent les filles et les femmes de la maisonnée en leur récitant un poème et les arrosent, puis les font danser. Jadis, ils les arrosaient avec un seau d'eau, aujourd'hui, elles sont aspergées individuellement d'eau de Cologne. Ils reçoivent en retour des dons de leurs hôtes : œufs, lard, brioche, vin et argent. Les dons en nature sont utilisés lors d'une fête commune le soir, une « soirée œufs brouillés » comme ils disent, tandis que l'argent récolté couvre les dépenses. Cette coutume festive de vœux n'est pas sans moments théâtraux, voire comiques. Dans chaque village, le cortège comprend toujours un personnage masqué, voire plusieurs dans certains villages. On l'appelle hamubotos (« celui qui porte un bâton avec un sac de cendres »), hamubutykás (« porteur du sac de cendres »), kardos (« le sabreur »), húsvéti bolond (« le fou de Pâques »). Il est vêtu d'une chemise blanche, d'un caleçon blanc, d'un masque en carton-pâte peint avec des rubans des deux côtés. Une cloche est accrochée à sa ceinture et il tient à la main un bâton avec un sac de cendres attaché au bout ou un sabre. C'est lui qui conduit le cortège, maintient l'ordre et ouvre les portes. Il poursuit en courant, effraie ou chasse les enfants curieux. Il rappelle les jeunes hommes dans les rangs. Il peut frapper n'importe quel indiscipliné de son bâton à sac de cendres. En revanche, on peut le faire trébucher, l'asperger d'eau, le traiter de tous les noms. L'important étant d'avoir le plus de raisons possibles de rire. » Aujourd'hui, les porteurs de bâton des groupes d'arroseurs se sont assagis, ils ne sont plus que des personnages de parade, un accessoire vivant de cette tradition.

Húsvéti öntöző menet indulás előtt. Középen guggolva az álarcos húsvéti bolond (kardos, kőkös) és felesége (Szentháromság, 1999)



Un nom révélateur Borostyánkő

Dans cette région, les hommes préhistoriques déjà recueillaient de beaux minéraux, faciles à polir. À la lisière de ce qui est aujourd'hui Borostyánkő (Bernstein) se trouvaient également des mines de cuivre et de soufre, où ont été découverts des objets datant de l'âge du bronze, notamment une fibule en bronze datant d'environ 1500 av. J.-C. Dans l'Antiquité, Borostyánkő (« ambre » en hongrois) constituait une halte importante de la route de l'ambre, célèbre voie commerciale qui reliait la Baltique à Venise. Son château a été construit au début du XIII^e siècle, après l'abolition des Marches. Il fut occupé par Frédéric II, duc d'Autriche, en 1231, mais repris par Béla IV en 1235. À la fin du Moyen Âge, la frontière occidentale de la Hongrie était protégée par une véritable chaîne de forteresses : Fraknó, Kabold, Lánzsér, Léka, Szalónak, Németújvár et Borostyánkő. Le château a ensuite appartenu à la famille Batthyány entre 1636 et 1864, période pendant laquelle il a pris sa forme actuelle. En 1865, Gusztáv Batthyány vendit le domaine à la famille Egán, d'origine irlandaise, à laquelle la famille Almásy acheta Borostyánkő en 1892. Selon une monographie sur le comitat de Vas, « Borostyánkő est un grand village romanescque, bien situé, comportant 209 maisons et 1263 habitants, pour la plupart de langue allemande, de confession catholique romaine et luthérienne d'Augsbourg ». C'est ici qu'est né en 1895 le comte László Almásy, célèbre africaniste, dont la vie a inspiré le film hollywoodien oscarisé Le Patient anglais. Ede Egán, un agronome érudit tué par un assassin engagé par des usuriers des Subcarpatie car il œuvrait en faveur des pauvres de la région, a été enterré dans le caveau familial de Borostyánkő en 1901. C'est également ici qu'est né en 1873 Mátyás Borostyánkői-Baldauf, le fondateur de la cave Mátyás-Pince à Pest.



Costumes folkloriques de Haute-Hongrie

La collection de familles de poupées

Dans une maison paysanne soignée du village de Búcs, 51 poupées vêtues de costumes folkloriques de Haute-Hongrie représentant un moment de la vie d'une famille de 7 membres sont exposées dans des vitrines. Ces scènes de vie représentent tous les âges, des nourrissons aux grands-parents. Les vêtements miniatures ont été cousus par des couturières qualifiées de Haute-Hongrie sur l'idée d'Eszter Szobiné Kerekes. Les tenues révèlent immédiatement les moments de vie : mariage, enterrement, baptême, demande en mariage, déjeuner du dimanche ou encore travail quotidien. Les jeunes femmes sourient, les jeunes hommes portent des moustaches fières et les mères tiennent leur bébé emmailloté dans leurs bras. Outre les vêtements, les petits accessoires permettent de préciser la scène : mangeoire, table, chaise, cruche, puits, corbeilles de fruits, plats richement garnis. À titre indicatif figurent une carte, ainsi que le nom de la couturière du costume, la région, le village et l'année de création. La collection existe depuis 1998. Au départ, il s'agissait d'une exposition itinérante, qui a fait le tour du bassin des Carpates et du monde. Les poupées ont été présentées à l'EXPO 2000 de Hanovre, mais également exposées à Cologne, à Strasbourg et au Canada. Pour finir, en 2010, elles ont trouvé leur place permanente sur la rive nord du Danube, à Búcs, où les membres de l'Association pour la culture et le tourisme guident les visiteurs. Sur le mur, encadré, figurent les derniers vers du poème Décembre de Jenő Heltai :

« Se tenir la main,
se blottir l'un contre l'autre, s'enlacer
Et avec la dernière étincelle
De ce qui en nous est humain,
Faire un nouveau feu pour l'avenir
Et pour cuire du pain chaud. »



Notre signe est la croix

Le Centre de pèlerinage János Esterházy

Le martyr est rentré chez lui. Le lieu de mémoire national des Hongrois de Haute-Hongrie a été consacré à Alsóbodok (Dolné Obdokovce), dans la province de Zoboralja, le 16 septembre 2017. La vie du comte János Esterházy reflète fidèlement le destin au XXe siècle des parties détachées de notre nation. Né en 1901 à Nyitraújlak et mort en 1957 dans une prison tchécoslovaque, l'homme politique est toujours considéré jusqu'à aujourd'hui comme un criminel de guerre par la loi slovaque. Après le traité de Trianon, puis le premier arbitrage de Vienne, c'est-à-dire la restitution d'une partie de la Haute-Hongrie, il choisit la cause de la minorité, en représentant les Hongrois dans les assemblées législatives des nouveaux pays. Dans son premier discours parlementaire à Prague, il déclara : « Ayant été rattachés à la Tchécoslovaquie contre notre gré, nous exigeons que le gouvernement tchécoslovaque respecte pleinement nos droits de minorité, linguistiques, culturels et économiques ». Plus tard, il fut le seul à avoir le courage de voter contre la déportation des Juifs au parlement de l'État slovaque fantoche dirigé par le fasciste Jozef Tiso et soutenu par l'Allemagne. Il sauva en masse des Juifs, des Polonais, des Hongrois et des Slovaques durant les années sombres. Tout cela s'avère trop peu pour sa réhabilitation. Le comte János Esterházy a survécu à deux guerres mondiales, au démantèlement de son pays et à l'internement par les nazis, mais les communistes n'eurent aucune pitié pour lui. Après cinq décennies, ses cendres ont été déposées dans sa terre natale, en un lieu digne, le Centre de pèlerinage János Esterházy. Depuis 2018, une procédure en vue de sa béatification est menée par l'archidiocèse de Cracovie.



Quand le croissant disparut à jamais

La bataille de Zenta

Les deux dernières décennies du XVII^e siècle marquèrent la fin de l'ère turque en Hongrie. Après l'échec du siège de Vienne en 1683, l'Empire ottoman fut progressivement repoussé hors du bassin des Carpates, ce qui en pratique s'acheva avec la bataille de Zenta en 1697. Cela aurait pu se produire bien plus tôt et même avec l'anéantissement complet de l'ennemi. Mais la politique française se rallia à ceux qui s'opposaient à l'Europe et à la chrétienté. Ainsi, aux termes du traité de Karlowitz, Temesvár (Timisoara) resta sous domination musulmane encore quelques décennies, et les Balkans pendant des siècles. À Zenta, le prince Eugène de Savoie, commandant des armées de l'empereur du Saint-Empire romain germanique et roi de Hongrie Léopold I^{er}, vainquit une armée turque de 100 000 soldats, deux fois supérieure en nombre à son effectif. Les forces chrétiennes unies possédaient en revanche une supériorité technique qui, combinée à l'excellente tactique du commandant en chef, leur permit de remporter une victoire décisive. Si le sultan Mustafa II, qui était présent, pu s'échapper, un grand nombre de ses officiers et soldats perdirent la vie sur le champ de bataille ou dans la Tisza. Le triomphe de Zenta devint le sujet favori de l'art en Europe. Nombre de peintures, gravures et descriptions ont été faites de cet événement décisif en Europe. Une exposition dans la tour de l'hôtel de ville de Zenta et un monument sur le champ de bataille rendent hommage aux héros. Le Théâtre Petöfi de Sopron et le Théâtre de chambre hongrois de Zenta ont présenté en 2018 l'opéra rock Zenta, 1697 créé par le compositeur Gyula Szarka et le dramaturge Balázs Szálinger.



Transporteurs européens

Les charretiers de Komárom

C'est en 2015 qu'a été fondée la Société traditionaliste des charretiers de Komárom. Les prédécesseurs étaient de véritables transporteurs qui ont transporté des personnes et des marchandises pendant des siècles. Ils se rendaient dans presque toutes les villes d'Europe. En 1785, une caravane de deux cents chariots a apporté du bois des Balkans à Komárom pour la construction de l'église réformée. Leur particularité était le remorquage de navires sur le Danube. Ils assuraient des transports jusqu'à Győr, Pozsony et même plus loin à l'étranger, Vienne, Ulm ou Ratisbonne. Cela nécessitait plusieurs centaines de mètres de corde d'une épaisseur de bras, des dizaines de chevaux appropriés, des conducteurs préparés et une excellente connaissance du terrain. Sans eux, la riche ville commerçante n'aurait jamais pu exister. Se considérant comme les descendants des ancêtres conquérants, les charretiers formaient un contingent monté qui s'alignait en une haie d'honneur vêtus de costume lors des événements importants de la ville. Leur orphéon étant célèbre, ils chantaient souvent la sérénade. Mais si un problème survenait, on pouvait également compter sur eux. Ils défendaient la ville sur terre comme sur l'eau. Pour ces mérites, ils se sont vu attribuer une sorte de noblesse limitée appelé armális. Tout comme ils étaient également fidèles à leur foi réformée. S'ils ont survécu aux tremblements de terre et aux inondations, le dernier coup leur a été fatal. En 1948, la Tchécoslovaquie de l'époque, sur la base des décrets Beneš, toujours en vigueur dans les États qui lui ont succédé, les a déplacés avec toute leur famille. L'objectif des descendants est de promouvoir la tradition des charretiers de Komárom, autrefois connue dans le monde entier, et de préserver ses valeurs culturelles.



« Doux lissage »

Le tissage et la broderie de Bereg

À Nagyberég (Veliki Berehi) et dans les environs, habitent des filles et des femmes aux mains habiles, travailleuses et qui ont de bons yeux. Ces qualités sont indispensables pour réaliser un tissage traditionnel. Dans la région de Bereg, elles sont très douées pour cela, puisqu'elles connaissent plus de trois cents motifs. Tulipe, trèfle, pêche, feuille de raisin, feuille de chêne, feuille de fraisier, buisson, gland, oiseau, empreinte de loup et bien d'autres motifs encore que pourraient énumérer longuement la réputée Olga Bakó, qui a hérité du tissage comme tradition familiale. Les couleurs traditionnelles du tissage de Bereg sont le rouge, le noir et le bleu sur fond blanc. Seul le motif Rákóczi est plus coloré. Selon la légende, les Ruthènes auraient accueilli le Grand Prince à son retour en lui offrant une chemise de ce type. Ce tissu blanc éclatant sur lequel sont brodés des motifs à la main est très particulier. Les anciens motifs ont été collectés par Katalin Polónyi dans les années 1960 et 1970. En 1979, l'enseignement du tissage a été inclus dans le programme de l'école secondaire de Nagyberég, de sorte que toutes les filles qui ont passé leur baccalauréat dans cette ville ont « un papier » attestant de leurs compétences. Les enfants n'ont pas besoin d'être « mis en lice », ils s'y mettent volontiers d'eux-mêmes. Sans la lisse, le travail est impossible, car c'est l'outil chargé de l'ordre des fils sur un métier à tisser actionné par les mains et les pieds. Ce bel accessoire est également appelé localement par son ancien nom, esztovata. Il peut être utilisé pour fabriquer des nappes, des chemises, des foulards, des sacs à farine, des sous-vêtements ou la musette de fin d'études, l'article préféré des élèves qui obtiennent leur diplôme. En 2008, une exposition permanente a été ouverte dans le bâtiment de l'École supérieure hongroise des Subcarpatie François II Rákóczi dans le but de préserver et présenter un élément particulier de l'art populaire hongrois, le tissage de Bereg.



Sur les traces de la Vierge Marie

Le Puits sacré de Doroszló

La légende raconte que des bateliers qui naviguaient sur la rivière voisine auraient vu plusieurs fois l'apparition de Marie. La source a jailli là où les pieds de la Sainte Vierge ont touché le sol. Selon le journal paroissial de Doroszló (Vodica), en 1792, par l'intercession de la Sainte Vierge, János Zabloczki, aveugle, retrouva la vue après que sa mère lui eut lavé les yeux dans l'eau du puits. Quatre-vingts autres guérisons ont été enregistrées par les paroissiens après le miracle du jeune homme originaire de Gombos, la dernière datant de 1988. Voilà pourquoi, il y a plus de deux cents ans, le puits est devenu un lieu de pèlerinage. Depuis, les paroissiens emportent l'eau de la source dans des flacons et des bouteilles pour la donner à ceux qui sont forcés de rester chez eux. Certains se contentent d'en boire quelques gorgées, d'autres de se laver le visage et les mains avec ou encore trempent leurs pieds fatigués dans le bassin. Nombreux sont ceux qui allument une bougie près du puits, prient devant la statue miséricordieuse de la Vierge Marie. La chapelle du sanctuaire a été reconstruite en 1874 en église de style baroque avec deux tours élancées et pouvant accueillir 500 personnes. Le maître-autel est orné d'une peinture de la Vierge du Perpétuel Secours, et à côté se trouvent les statues de Sainte Élisabeth et Saint Émeric. Chaque année, 10 000 à 15 000 personnes se rendent en pèlerinage à la source sacrée, dont la fête principale est le jour de la Nativité de la Bienheureuse Vierge Marie, le 8 septembre. Ce sanctuaire étant le plus important pour les Hongrois de la Hongrie méridionale et catholiques d'autres nationalités, la Hongrie a soutenu sa grande rénovation et son développement à hauteur de 760 millions de forints.



Une vallée magique avec un lac diabolique

La vallée de la Néra et son lac du Diable

Pittoresque. C'est ce qu'ont dû se dire beaucoup de ceux qui ont admiré pour la première fois la région, lorsque les mots leur ont manqué pour décrire les eaux vives se glissant entre les montagnes, les rochers vertigineux, les cascades spectaculaires, les ponts suspendus, les arbres géants, les lacs bleu-vert, les fleurs féeriques, les ours apparaissant parfois, les serpents, les tritons et les salamandres. La Néra, dans le sud du Banat, est un affluent gauche du Danube. Sa vallée est la plus longue gorge calcaire de Transylvanie, faisant 22 kilomètres de long, et les sources, les grottes, les tunnels et les avens qui s'y trouvent la rendent absolument fascinante. Parmi les lacs de la vallée fluviale se trouve le lac du Diable, le lac karstique le plus profond de Transylvanie, d'une profondeur de 12 mètres. Les eaux bleu foncé du lac, cachées dans la gorge, étaient considérées par les habitants de la région comme terrifiantes, « diaboliques ». C'est peut-être pour cette raison que s'est répandue la rumeur maléfique selon laquelle quiconque oserait s'y baigner serait englouti à jamais. Le lac du Diable résulte de l'émergence partielle des eaux d'un lac souterrain dont la grotte s'est effondrée. De forme ovale, sa surface est de 700 mètres carrés. Le sentier de randonnée situé dans le canyon longe presque entièrement la Néra. Il ne faut patauger qu'une seule fois dans l'eau et n'affronter qu'un seul raidillon au lac du Diable. La randonnée de 20 kilomètres, même en prenant le temps d'admirer les merveilles de la nature, peut être tranquillement effectuée en une journée. Heureusement, la vallée de la Néra n'est pas menacée par le tourisme de masse, car elle se trouve presque au « bout du monde », loin des routes principales.



Sous la « protection » de Gábor Áron Kézdivásárhely

Le nom de cette localité, Kézdivásárhely (Târgu Secuiesc), qui était habitée dès l'Antiquité, fait référence au commerce (« marché de Kézd »). Dans d'autres langues telles que l'allemand, le latin et le roumain, elle est aussi appelée « place du marché des Sicules ». Au fil des siècles, les noms de « ville des cordonniers » et « ville des guildes » lui ont également été attribués. Sa situation géographique privilégiée en a fait l'un des centres commerciaux majeurs du Pays des Sicules, car la route principale entre la Moldavie et la Transylvanie passe par le col d'Ojtoz (Oituz), situé à proximité. Jadis chef-lieu de l'ancienne région sicule Kézdiszék, Kézdivásárhely est aujourd'hui la fierté de la région de Háromszék (Trei Scaune). Entre les XVIIe et XIXe siècles, la ville est devenue très réputée de part et d'autre pour son industrie artisanale développée. C'est aussi grâce à cela que, pendant la guerre pour l'indépendance de 1848-49, Gábor Áron, dont le nom a été attribué à la place principale de cette localité, a pu installer sa célèbre fonderie de canons dans la ville. La statue du maître et de son canon en cuivre se trouve au centre de Kézdivásárhely depuis 1971. Le centre-ville a pris son aspect actuel dans la seconde moitié des années 1880, époque à laquelle ont été construits les maisons bourgeoises et bâtiments publics éclectiques à un étage. Kézdivásárhely a heureusement été épargnée de l'« aménagement urbain » forcé et imposé par le régime communiste. La structure des rues du centre-ville présente une valeur architecturale exceptionnelle. De la place principale en forme de trapèze partent des places, à l'origine servant de cours plus tard transformées en rues, bordées de maisons aux parcelles identiques, construites après le grand incendie de 1834. Sur ces places devenues rues, comportant des petits et grands ateliers aux arrière-boutiques longues, des bâtiments agricoles et des maisonnettes reliés par des ruelles, se sont formés des quartiers caractéristiques. Aujourd'hui, 72 venelles, chacune numérotée, serpentent la ville en partant du centre-ville « en rayon », conférant à Kézdivásárhely une atmosphère unique.



Le Versailles de la Transylvanie

Le château Bánffy de Bonchida

La famille Bánffy, issue de la lignée de Tomaj, reçut le domaine situé près de Kolozsvár en cadeau royal au XIV^e siècle. La construction des murs de l'édifice fut entamée par Dénes Bánffy en 1650. Le château fut ensuite reconstruit dans le style Renaissance, puis baroque. Au XIX^e siècle, 36 sculptures mythologiques inspirées des Métamorphoses d'Ovide furent placées au-dessus des écuries et des dépendances. Son parc était une merveille de l'époque. Ses kilomètres d'allées de tilleuls, ses formes géométriques et naturelles, ses cours d'eau, ses ponts et ses plantes particulières rivalisaient avec Versailles et Schönbrunn. Dans son ouvrage paru en 1935 intitulé *Le château Bánffy de Bonchida*, le spécialiste en histoire de l'art József Bíró décrit ainsi ce magnifique bâtiment : « La grande salle à manger, avec ses armoires vitrées et ses porcelaines rayonne d'une lumineuse sérénité ; dans ses dimensions, elle équivaut à une salle de chevalier médiévale. Parmi les pièces magnifiquement meublées, le salon Marie-Thérèse se distingue par ses couleurs bleues et jaunes, de même que la salle de billard avec sa galerie de portraits et la bibliothèque à bastion rond ». L'édifice a été incendié et pillé par les Allemands en 1944, puis laissé à l'abandon sous le communisme. Des travaux de rénovation sont en cours depuis les années 2000 dans le cadre de programmes initiés par la Hongrie et la Roumanie. En 2008, le château a été rendu à la famille Bánffy. La culture a repris place dans les parties restaurées. Des dizaines de milliers de personnes viennent assister chaque année aux expositions, concerts et festivals organisés à Bonchida.



Le sauveur des Subcarpatie

Ede Egán

Son père Edward Egan, d'origine irlandaise, vint s'installer en Hongrie. En 1851, à Csáktornya (Čakovec), naquit son premier enfant, nommé Ede Egán, alors écrit en hongrois. La famille acheta au prince Gusztáv Batthyány le domaine de Borostyánkő, dans le comitat de Vas. Le jeune Ede Egán, suivant les traces de son père, se consacra à l'agriculture. En 1897, à la demande du ministre de l'Agriculture Ignác Darányi, il présenta un rapport dans lequel écrivit que la misère des Subcarpatie était due à des méthodes agricoles inadaptées au climat montagneux, à la famille Schönborn possédant 250 000 acres cadastrales, à des types de cultures de faible rendement, à l'état dégradé des animaux de trait et du bétail, et à la corruption des fonctionnaires. Il élaborait l'« Action pour la région des montagnes », qui permit aux agriculteurs locaux de recevoir des outils, des aliments et des semences de bonne qualité. Il organisa également des coopératives de crédit accordant des prêts aux agriculteurs à des conditions équitables. Il loua aux frais de l'État des pâturages mis en fidéicommiss par les Schönborn-Buchheim et les donna en bail aux paysans à un prix raisonnable. Il distribua des animaux d'élevage alpins et des semences aux plus nécessiteux. Il soutint les exploitations laitières d'alpage les plus rentables de la province des montagnes. Il ne put malheureusement continuer son projet, car il mourut le 20 septembre 1901, vraisemblablement assassiné par un tueur à gages – engagé par des usuriers – près du village de Szerednye. Le monument dédié à Ede Egán se dresse sur le site de la tragédie. En 2016, le gouvernement hongrois a lancé le « Programme de développement économique Ede Egán », soutenant chaque année des milliers de candidatures dans les Subcarpatie.



Haut les cœurs !

La danse autour de l'arbre de mai

Au cours des siècles passés, la danse autour de l'arbre de mai consti-tuait l'événement très attendu du dernier jour de mai de chaque année à Drávaszög. Dans les villages de cette région, dans la nuit ou à l'aube du 1er mai, les garçons attachaient un arbre de mai au poteau de la clôture où habitait leur bien-aimée. La ramure de cet arbre de plusieurs mètres de haut était ornée de fleurs, de rubans, de nourriture et de bouteilles. Le tout devait être enlevé le 31 mai. Les jeunes hommes se rendaient en groupe pour démonter les arbres de mai érigés devant les maisons des filles. Cette coutume était une façon remarquable pour un garçon de faire la cour à une jeune fille. Les garçons érigeaient fièrement les arbres, tandis que les filles regardaient le matin par la fenêtre, le cœur battant, pour voir si quelqu'un pensait à elles. Le retrait de l'arbre de mai était autrefois associé au rite de la Pentecôte. Dans la majorité des localités, un arbre de mai ou arbre du village était également érigé au centre du village, puis « abattu » avec tout un cérémonial. Les danseurs se tenaient, marchaient et dansaient autour de l'arbre. Un par un, chaque garçon sortait du cercle et donnait un ou deux coups de hache, tandis qu'une fille lui offrait du vin. Une fois ce « dur labeur » accompli, l'arbre était tombé, le vin consommé et l'amour avait fleuri. Cette coutume perdure toujours à Újbezdán (Novi Bezdán) et Sepse (Kotlina), où toutes les parties de ce rituel sont répétées d'année en année. Les festivités commencent par l'abattage de l'arbre, se poursuivent avec la danse autour de l'arbre et se terminent par un dîner et des danses jusqu'à l'aube.



Plaine saline et colorée de Haute-Hongrie

La Réserve naturelle des Clairières

Situé sur rive nord du Danube, du côté ouest de l'embouchure de la rivière Garam, ce site offre un paysage époustoufflant. La plaine se recouvre tantôt de pourpre, tantôt d'un vert resplendissant avec les pluies printanières ou encore prend une couleur orangée au lever du soleil, dont la chaleur l'été peut tout assécher. Il y a des millions d'années, cette région était recouverte par la mer intérieure de l'étage géologique du Tortonien, puis du Sarmatien. Elle laissa derrière elle les sols salés et alcalins entourant Kóhídyarmat (Kamenný Most) et Kéménd (Obec Kamenin), que les habitants appellent « prairies salées ». Cette zone de près de 18 hectares est devenue depuis 2002 une réserve naturelle protégée, dénommée Tisztások (« Clairières »). Sa particularité réside dans les petites parcelles clarifiées par les « efflorescences salines », sur lesquelles se répand la *Camphorosma annua*, plante qui recouvre complètement le sol à certains endroits. Les terres salines sont généralement peuplées de plantes annuelles, telles que la puccinellie de Pannonie en abondance, mais l'orge porc-épic ou encore l'orge sauvage sont également fréquents. Jusqu'à présent, les biologistes ont recensé dans la Réserve naturelle des Clairières près de 200 espèces végétales, y compris des espèces très menacées et protégées telles que la « fleur de fer » qui, à la fin de l'été, colore les champs d'un mauve-bleu. La renoncule à pieds et la buplèvre très grêle sont elles aussi répandues. Parmi les autres espèces précieuses de la région figurent le trèfle anguleux et le trèfle tronqué, dans les endroits plus secs le trèfle strié, comme sont également communes à cet habitat l'achillée à feuilles d'asplénium ou l'achillée sétacée.



La fierté du Partium

Le château Károlyi à Nagykároly

C'est un véritable château fort qu'il faut tout simplement visiter. László Károlyi Lancz, qui attribuait la descendance de sa famille au chef Kond, l'un des sept conquérants Magyars, reçut du roi Mathias l'autorisation de construire un château en 1482. Le fort, rectangulaire, qui déjà à l'époque des Ottomans était devenu une forteresse frontalière, fut fortifié avec des bastions, des meurtrières, une cour intérieure, ainsi que des remparts extérieurs et des douves. Au début du XIXe siècle, le comte József Károlyi fit reconstruire l'ancienne forteresse pour en faire un nouveau château de style baroque. Les fortifications furent pour ce faire démantelées et les espaces intérieurs transformés pour les besoins des résidents. L'édifice de quatre étages prit une forme triangulaire, auquel s'ajoutèrent des tours ornementales, une cour intérieure couverte et une cave voûtée. Son immense hall de réception était agrémenté de tableaux et sculptures. En 1894, le comte István Károlyi fit à nouveau reconstruire l'ancienne demeure familiale sur la base des plans de Miklós Ybl, qui devint alors un château fort à sept tours de style néogothique et néobaroque, entouré de douves. L'atrium couvert, construit à partir de l'ancienne cour rectangulaire, est si spacieux qu'« un coche à quatre chevaux aurait aisément pu y faire demi-tour ». Le plafond est orné de boiseries à motifs de tulipes. Les escaliers reposent sur des colonnes de marbre rouge. Les deux cheminées en marbre sont flanquées de lions reproduits des armoiries de la famille. Le sol est en mosaïque. Le mobilier en bois des pièces a été réalisé par un menuisier habitant la ville dénommé Kinczel, et le travail de serrurerie par János Ósz, forgeron à Nagykároly (Carel) lui aussi. Aujourd'hui, le château Károlyi de Nagykároly accorde les visites au public dans le musée, la bibliothèque et pour admirer la perspective depuis le bastion central.



Une perte pour la Haute-Hongrie, un gain pour le Pays des Sicules L'ethnographe Rezső Haáz

L'ethnographe et professeur de dessin est né en 1883 dans le comitat de Szepes et descendait d'une famille de langue allemande Zipsér. Dans son roman *La femme en blanc de Lócse*, Mór Jókai décrit ce groupe ethnique ainsi : « Ils se sont installés ici sous les premiers rois chrétiens hongrois. Ils ont gardé leur langue, mais sont devenus hongrois à tous les autres égards. ... Face à tant de vicissitudes, ces Hongrois allemands ont toujours été les plus fervents défenseurs de la cause de la liberté nationale. » Après avoir terminé ses études secondaires à Késmárk (Kežmarok) et Igló (Iglóvia), Rezső Haáz obtient son diplôme à l'Académie des beaux-arts de Budapest. En 1906, il est nommé professeur de dessin au Collège réformé de Székelyudvarhely (Odorhei Secuesc), d'où 42 ans plus tard il prend sa retraite en tant que directeur. Depuis sa ville natale, Szepesbéla, il devait voyager en train pendant trois jours pour se rendre jusqu'à son nouveau poste. Après avoir épousé une jeune femme sicule, au bout de quelques années, ses élèves se souvenaient à peine que Monsieur le Professeur venait de l'autre côté du pays. Son regard neuf a immédiatement perçu les valeurs naturelles des habitants. Le site web du musée de Székelyudvarhely qui porte son nom, narre ainsi ses débuts : « Tandis que d'autres initiatives sont restées vaines, les quelque quatre mille objets de la collection d'art populaire constituée par le professeur de dessin Rezső Haáz ont jeté les bases d'un musée à part entière. » Les enfants, petits-enfants et même arrière-petits-enfants de Rezső Haáz, décédé en 1958, sont presque tous devenus des artistes et des créateurs qui ont fait et font beaucoup pour le Pays sicule et la culture hongroise.



Pour que ça glisse mieux

L'huile de graines de courge de Muravidék

Les habitants de la région de Hetés utilisent l'huile de graines de courge dans presque tous leurs plats. Ce n'est que dans les années 1990 que la culture d'une variété de pépins de courge sans coque, semée dans ce but est apparue dans les fermes privées de la région de Muravidék (Prekmurje). Auparavant, l'huile était pressée à partir des graines de « courges à cochon », utilisées pour l'alimentation animale. Les courges étaient épépinées, les graines séchées et mises de côté. Après les fêtes de fin d'année, on se mettait à « faire cracher » les graines de courge ainsi récoltées, soit qu'on les décoriquait. Ce qui s'appelait « épanouiller les maïs » ailleurs, s'appelait « faire cracher les graines de courge » à Hetés et constituait une occupation joyeuse durant les longues soirées d'hiver. Ce travail devait être terminé pour le Mardi Gras. Les graines étaient ensuite apportées au moulin pour que l'huile fraîchement pressée soit prête pour Pâques. Des moulins à huile de graines de courge fonctionnaient dans les localités voisines de Bántornya et Zalasombatfa. L'huile de graines de courge pressée était d'abord stockée dans des jarres en terre cuite, puis dans de grands bidons en fer-blanc émaillés, avant d'être filtrée dans des bouteilles d'une pinte. Les bouteilles étaient refermées avec un bouchon de liège et même enveloppées d'un tissu pour les protéger au mieux de la lumière et de l'air. Elles étaient conservées à la cave ou dans le garde-manger pour éviter que l'huile ne rancisse. L'huile de graines de courge est un aliment et un médicament artisanal typique de la région de Muravidék, dont la tradition remonte à des centaines d'années. À Hetés, cette merveille vert foncé est versée sur les soupes, les salades, les poissons et même les desserts.



Le trésor naturel de la région de Baranya László Rátgéber

L'attribut épique du titre lui a été donné par les fans. Il est aussi cheminot première classe, chevalier de l'Ordre du Vin de Villány et un combattant de première ligne dans la lutte contre la drogue. Ce qu'il « a fait », c'est ce que le public scande : « l'Université Rátgéber ». Son équipe a toujours joué devant une salle comble de 6 000 spectateurs et ses titres de champion ont été célébrés par des dizaines de milliers de personnes sur la place Széchenyi à Pécs. « Le diable m'a chassé de Újvidék (Novi Sad), mais Dieu m'a envoyé à Pécs » a-t-il affirmé pour résumer son propre destin. Véritable chef de meute, il est aussi chanteur de rock, organisateur du Festival d'Orfú, fier propriétaire d'une collection de centaines de disques vinyles. Né à Novi Sad en 1966 dans une famille de basketteurs, il devient très jeune déjà un entraîneur réputé de Voïvodine, mais la guerre dans les Balkans le contraint de changer de cap. En 1993, il devient l'entraîneur de la désormais légendaire équipe féminine de basket-ball de Pécs. En 2008, il totalise neuf titres de champion national, neuf titres de champion de la Coupe de Hongrie, et trois qualifications dans le dernier carré de l'Euroleague avec le club PVSK. Il a été le seul à avoir été entraîneur des équipes nationales hongroises féminine et masculine. En tant qu'entraîneur du Spartak région de Moscou, il a remporté l'Euroleague féminine en 2009, ce qui lui a valu de recevoir une distinction d'État russe et d'être élu meilleur entraîneur de basket-ball féminin en Europe. L'année suivante, il permet au Fenerbahçe d'Istanbul de gagner le championnat de Turquie et la Supercoupe. Depuis 2011, il dirige l'Académie nationale de basket-ball Rátgéber à Pécs. En 2018, la Fédération de basket-ball de Voïvodine l'a élu meilleur entraîneur de tous les temps.



Géographie vivante

Le canyon de Sebes-Körös et les gorges de Rév

L'un des plus beaux tronçons de la route entre Kolozsvár (Cluj-Napoca) et Nagyvárad (Oradea) longe la rivière Sebes-Körös. Après Sebesvár (Bologa), la rivière coule dans la vallée entre les montagnes jusqu'au village de Királyhágó (Bucea), et la bande d'asphalte suit son cours en serpentant. Quiconque choisit de partir en randonnée à pied ne le regrettera pas. En partant vers l'ouest, on aperçoit au loin les murs en ruine de l'ancien château, puis la nature accapare toute notre attention. Si vous souhaitez appréhender les notions a priori arides de la géographie en les voyant de vos propres yeux, faites une randonnée ici. Après cette promenade, vous pourrez facilement passer des épreuves de géographie avec de solides connaissances. Vous n'aurez même pas besoin de réviser les chapitres sur les cours d'eau, les formations karstiques, la structure de la terre, les reliefs, les roches et les plaques, les processus volcaniques, les grottes, les forêts et le climat de la zone tempérée, la formation de la surface de la terre par les forces naturelles ou les ères géologiques. Mais ces 48 kilomètres sont aussi une excellente préparation à un examen de biologie, car la faune et la flore sont éblouissantes. Le Dr Antal Herrmann, ethnographe, écrit à propos de ce paysage en 1905 dans la revue ethnographique Transylvanie : « Tout ce qui est beau et charmant, sublime et merveilleux, s'est accumulé ici comme dans une échoppe bondée de trésors. Et la devanture de cette échoppe, c'est Rév et sa région. C'est ici que les étrangers et les touristes doivent venir admirer le Jardin des fées ».



Le « pape du hockey » Árpád Kercsó

Si cet entraîneur, né à Gyergyószentmiklós (Gherogheni), n'était pas venu s'installer en Hongrie, notre équipe nationale de hockey jouerait aujourd'hui un ou deux niveaux plus bas. Mais après bien des aventures, et sous couvert d'un faux mariage, il est arrivé, et depuis 1985, a entraîné des centaines de joueurs de hockey à Dunaújváros, Budapest, Zalaegerszeg, Székesfehérvár et Nyíregyháza. En 2016, il a été intronisé au Temple de la renommée du hockey sur glace hongrois. Pourquoi a-t-il quitté le Pays des Sicules ? C'est ainsi qu'il a répondu à cette question dans un entretien radio : « Nous y étions considérés comme des citoyens de second rang. La fédération ne m'a même pas proposé un poste d'entraîneur adjoint, pourtant j'avais les meilleures équipes juniors, j'ai entraîné 11 joueurs adultes de l'équipe nationale roumaine venus de Csomafalva. Dans ce village de cinq mille habitants, vivent des maîtres charpentiers et menuisiers, et je me sentais parfaitement bien parmi eux. Mais je n'avais pas d'avenir, je devais partir. Pour les championnats du monde du groupe C en 1998, j'étais l'entraîneur de l'équipe nationale hongroise. Lors du match final, la Roumanie menait 2-0 contre nous. Ce sont deux de mes élèves, Csaba Csíky et Csaba Csata, qui ont marqué les buts. Dans ces moments-là, la Transylvanie encourage l'équipe hongroise, seuls les parents des joueurs sicules ne se soucient pas du résultat. Finalement, nous avons gagné 3-2 très difficilement et avons réussi à intégrer le groupe B. À Budapest, nous avons gagné devant 10 000 spectateurs, et c'était l'essentiel. Je sais quelle joie nous avons apportée aux Transylvains ».



Bébé emmailloté en brioche

Le fumu

La fabrication de cette pâte cuite fourrée de la taille d'un nourrisson est une tradition populaire à Göcsej, Hetés et Muravidék. Elle est préparée à l'occasion des mariages et des naissances. Elle est remise aux jeunes mariés lors de la fête qui suit le mariage, accompagnée de vœux enjoués. Pour les jeunes mamans et leur famille, le fumu est apporté par les parrains, les parents et les amis. Avec la brioche en forme d'enfant, ils jouent les scènes du baptême, puis la pâte est ensuite découpée et distribuée aux proches, renforçant ainsi les liens de la famille agrandie. Le gâteau trouve son origine au XVe siècle dans le fumoly, que les serfs devaient servir pour les occasions festives. Cette brioche symbolisant le nouveau-né, le fumu, une fois cuit, mesure 10 à 12 cm de haut, 26 à 30 cm de large et près de 50 cm de long. Sa préparation nécessite deux à trois kilos de farine de blé, 8 à 10 œufs, du lait, du sucre, de la levure et de la graisse ou de l'huile. La pâte est divisée en trois parties, qui sont ensuite garnies de graines de pavot, de noix, de pommes, de fruits secs, de confiture et de nos jours de cacao, puis les trois boudins ainsi formés sont tressés, constituant le corps du fumu. Pour la tête, une boule de pâte ronde est fourrée de la même manière et placée sur la partie inférieure tressée. De petits morceaux de pâte sont utilisés pour former les yeux, les oreilles, le nez, la bouche et les éléments décoratifs du linge d'emballage. Enfin, l'ensemble de la brioche est badigeonnée d'œuf pour obtenir une belle coloration dorée au four. Le fumu, dont la cuisson nécessite une petite heure, peut être dégusté tel quel ou avec de la confiture.



Il fait paître son troupeau en jouant de sa flûte Les chants de berger de la Basse-Tisza

Ils sont encore quelques-uns à faire paître leur troupeau sur les rives des régions du Banat et de Bácska le long du cours sud de notre fleuve. Ils connaissent encore les vieux chants que chantaient jadis les bergers. Les bergers ont toujours vécu dans la plaine et n'ont guère été touchés par les influences extérieures. Anikó Bodor, chercheuse en musique folklorique née à Zenta, écrit ceci à propos de leurs chansons : « Les gardiens de troupeau étant des hommes, les chants de berger sont typiquement masculins. C'est en raison de leur mode de vie presque hors société qu'elles sont apparentées aux chansons de fugitifs, prisonniers et hors-la-loi. Leurs paroles et leurs mélodies contiennent de nombreux éléments archaïques. Ainsi par exemple, les chansons de bergers ont conservé dans leur poésie lyrique le genre de l'aube utilisé par les troubadours au Moyen Âge. En raison de leur mode de vie sans attache et rude, ils se considéraient sciemment supérieurs au paysan lié à la terre. Selon le type de troupeau gardé, il existe des chants de gardien de chevaux, de bouvier, de berger et de porcher ». Nombre de bergers chanteurs de renom ont retransmis ces trésors de chansons comme György Gyarmat de Horgos, István Balázs et ses enfants, Ida et Mátyás, d'Oromhegyes, Sándor Zéltty et sa nièce Klára de Mohol, Mihály Banka et sa famille de Csóka, ou Mme Anna Nagy épouse Ferenc Mangurás, petite-fille de berger et tondeuse de moutons à Zenta. Les textes décrivent la vie près du troupeau, la relation étroite avec les animaux. Le thème le plus fréquent est le conflit avec le fermier et maître du troupeau, et les dommages causés au bétail révélés au moment du comptage. Lajos Kálmány a recueilli la strophe suivante à Magyarszentmihály : « J'ai servi un fermier pendant trente ans, j'ai porté son joug comme un poulain.

Je n'ai point mangé de fourrage, et ai pourtant vieilli, pour seule nourriture j'avais des tiges de maïs. »



La merveille de la région de la Haute-Nyárád

La fosse des géants

Les gens l'appellent aussi le chemin de la Fée Ilona ou le remblai de Saint Ladislas. Le tracé du système de signalisation entre les forteresses protégeant les frontières du souverain passait par cette région. Dans sa Description du Pays des Sicules, Balázs Orbán décrit ainsi cet endroit dans la seconde moitié du XIXe siècle : « Le versant ouest du Bekecs donnant sur Marosszék s'élève sur deux paliers – deux « penchants » en langage sicule. En gravissant le versant rocheux abrupt à partir de Selye, il faut une heure pour atteindre le premier penchant de l'alpage, où la montagne présente une entaille en escalier, ou plutôt une sorte de bande étroite terrassée. C'est sur ce penchant inférieur que passe la fosse des Géants qui n'est rien d'autre que le prolongement de la route dite de Rabsonné. La fosse des Géants est à vrai dire un remblai de 2 à 3 toises de large, avec un évasement ou renforcement de 2 toises de largeur et autant de profondeur sur le côté ouest ; nul renforcement de ce type n'est visible à l'opposé, côté est. Cela contredirait la théorie de la route, mais on peut supposer que le renforcement supérieur ou côté est a été rempli par les eaux qui dévalaient du haut et qui ont été retenues par la digue, tandis que le profond renforcement inférieur a été formé par la quantité de terre nécessaire prélevée pour le remblayage et le nivellement de la route. Outre ce qui précède, l'autre argument soutenant la théorie de la route est que notre remblai est ostensiblement situé sur la partie la plus penchée et praticable de la montagne ». Il est également supposé que la fosse des Géants constitue peut-être les restes du tracé caché et approfondi d'une ancienne voie romaine. Comme il est possible qu'elle a également pu être une partie d'un système de murs défensifs. Une chose est sûre, cette fosse est si pittoresque qu'elle mérite d'être découverte.



Les jupons de la région de Drávaszög

Le kebél

Ces jupes mystérieuses étaient pour la plupart cousues avec du lin de fabrication artisanale. Froissé à la taille et remontant jusqu'à mi-mollet, le kebél, jupon ample, était fait d'un tissu léger pour les jeunes filles, de lin fin pour les plus âgées et de lin jauni au safran pour les femmes en deuil. Dans le comitat de Baranya, le jupon est appelé petit kebél, mais dans la région culturelle du Bóköz qui fait partie de ce même comitat, la jupe blanche arrivant aux chevilles était appelée grand kebél. À Kórogy, en Slavonie, kebél est le nom d'une longue chemise blanche en lin, cousue en un seul pan, qui était également portée plus au nord, dans la région d'Eszék (Osijek). La bande de tissu cousue à l'intérieur du bord inférieur du kebél laisse penser que la jupe était également portée attachée sur le devant. Ce style vestimentaire était populaire dans tout le bassin des Carpates, y compris à Kalotaszeg (Țara Călatei), dans la région de Matyóföld (Pays des Matyó) et à Sárköz. On considère généralement que le jupon est un accessoire pour les jupes amples, alors qu'il était indispensable sous n'importe quelle autre jupe, surtout en hiver, lorsqu'il fallait mettre plusieurs couches de vêtements. L'aspect du jupon est devenu réellement important au début du XIXe siècle. La mode de l'époque a voulu que les jupes commencent à se raccourcir, de sorte que les jupons devenaient visibles. En 1912, l'ethnographe István Gyórfy écrivait : « Dans la vallée Fekete-Körös, une femme qui rentrait chez elle ôtait sa jupe pour ne pas l'abîmer, et restait à la maison avec le jupon de dessous ».



Voyage dans le temps à l'époque des Árpád L'église et bâtiment historique Saint Émeric à Gelence

Cet édifice, situé à l'angle sud-est du Pays des Sicules, dans le coude des Carpates, a été construit au XIII^e siècle. Les fresques et le plafond à caissons de cette église qui est entourée d'un mur de pierre, évoquent le passé ancien de la nation hongroise. Bien que restaurée à plusieurs reprises, sa nef est restée presque intacte, conservant son caractère ancien et sacré. Les fouilles et la restauration entamées en 1932 ont permis de faire des découvertes sans égal. C'est alors que l'ancien sanctuaire a été trouvé et qu'un important vestige linguistique de la langue hongroise, scientifiquement connu sous le nom de « signes runiques datés de Gelence », a été découvert, sur lequel figure l'inscription 1497. L'ensemble des peintures murales de la nef représente la légende de Saint Ladislav : le Vœu de Saint Ladislav, Le Départ pour la Bataille, La Bataille, La Poursuite du Couman, Le Duel, La Décapitation du Couman. La représentation de la légende de Saint Ladislav à Gelence (Gheliința) est l'une des fresques les plus anciennes et les plus précieuses de Transylvanie. Dans la ligne située en dessous figurent des scènes de la Passion. En 1999, ont également été découvertes des parties de peintures murales extérieures de la façade nord de l'église. Ces parties conservent les fragments des figures de Saint Émeric, Saint Ladislav et Saint Étienne. Le plafond à caissons, constitué de 103 panneaux ornés de motifs floraux de style Renaissance, est lui aussi magnifique et, présentant davantage de figures et d'inscriptions, se distingue ainsi des plafonds de l'époque. La littérature regorge d'écrits portant sur les valeurs de l'église Saint Émeric à Gelence. Chaque année, plusieurs milliers de personnes viennent admirer ce monument le plus important de la région de Háromszék (Trei Scaune).



Le Grand Canyon de Transylvanie

Le Ravin rouge

Que ce soit depuis l'autoroute du sud de la Transylvanie ou depuis la ville de Szászsebes (Sebeș), le spectacle qu'offre ce ravin est très attractif. Selon sa dénomination géologique, c'est un phénomène d'érosion de surface qui s'est formé dans une couche de roches sédimentaire et de débris. Cette couche est composée d'argile rouge, de grès gris, blanc et rouge, ainsi que de marne. Les parois sont recouvertes d'une végétation rare, dont l'ephedra, la doradille noire, le bleuet des montagnes, l'œillet plumeux, le cotonéaster commun et la céphalaire rayonnante, qui sont des espèces protégées. Trois conduits de grottes s'ouvrent entre les blocs. Les rochers rouges qui s'étendent sur près d'un kilomètre atteignent jusqu'à 100 mètres de hauteur. Dans leur imaginaire fantasque, les habitants de la région croyaient voir dans le flanc de la montagne des figures animales et humaines mystiques, des tuyaux d'orgue, des pyramides, ou encore des tours. Dans des civilisations plus lointaines, des milliers d'esclaves ont travaillé pendant des décennies à la construction de palais et de temples de conception similaire, souvent perdus dans la jungle et le désert. En Transylvanie, c'est la nature qui s'est chargée de ce travail. La première mention écrite de ce lieu remonte à 1539. Dans un acte de succession des biens d'un citoyen de Szászsebes figure la mention in rubro promontorio, soit « sur le promontoire rouge ». Les randonneurs doivent faire attention à chacun de leurs pas, car les pierres poussiéreuses sont glissantes même par temps sec. Le Ravin rouge constitue un site naturel protégé depuis 1950.



János Sándor

Le sculpteur sur bois de Székelyszentistván

Sa moustache et sa musette se voient de loin. Quiconque le rencontre tombe sous le charme du Pays des Sicules. Son père, Monsieur Mózsi, a pris part aux deux guerres mondiales en tant que soldat hongrois. Les deux fois, il a été capturé par les Russes et les deux fois, il a rejoint sain et sauf sa terre natale, qui à chaque fois avait été cédée à la Roumanie. De confession unitarienne, János Sándor est né en 1941 à Városfalva (Orășeni), dans le « monde hongrois », et est à jamais resté citoyen hongrois dans son âme. Après avoir suivi une formation pour devenir instituteur, il s'est installé à Székelyszentistván (Ștefănești), où il a épousé Margit, la jolie institutrice de la maternelle. Lorsqu'il enseignait à Cseje (Ceie), à sept kilomètres du village, il parcourait en moto la route, toujours presque impraticable aujourd'hui, dans la poussière, la neige, le gel et la pluie. Pour compléter ses revenus, il pratiquait également la taxidermie d'oiseaux. Mais lorsqu'on lui a apporté 15 rolliers d'Europe et jaseurs boréal qui avaient été abattus, il a échangé son scalpel contre un ciseau à bois. Depuis, il sculpte des oiseaux de l'âme, des armoiries, des symboles d'Église et des stèles funéraires en bois. Pour la bibliothèque nationale Széchényi, il a réalisé les armoiries de nos comitats historiques. Les 64 sculptures sont arrivées de manière rocambolesque à Budapest dans les années du tournant du millénaire. Car les autorités locales ne voyaient alors pas d'un bon œil la migration massive à l'étranger de l'« art populaire roumain », les amis du maître ont dû faire sortir clandestinement les pièces terminées en les cachant par trois ou quatre dans des voitures. Il a présenté des dizaines d'expositions dans le bassin des Carpates et dans le monde entier. János Sándor était une véritable « star » à l'Exposition universelle de Hanovre, qu'il était difficile d'approcher dans le pavillon hongrois. Le travail assidu du fils Sicule a enchanté le public.



Née pour être gymnaste

Kati Szabó

Elle avait quinze ans lorsqu'elle a remporté la médaille d'or au sol aux Championnats du monde de 1983 à Budapest, ainsi que trois autres médailles d'argent et une de bronze. Après sa victoire, la petite fille effrayée prononça quelques mots en hongrois devant la caméra de télévision hongroise. Sous le régime communiste de Kádár, nombreux ont été ceux qui, en Hongrie, furent pour la première fois de leur vie confrontés au fait que des compatriotes vivaient ailleurs dans le bassin des Carpates. Kati Szabó est née à Zagon, tout comme Kelemen Mikos. Cette petite fille pleine d'énergie avait six ans lorsqu'elle est arrivée à Onestfalva (Onești), dans le « combinat de gymnastique », et ne parlait pas un mot de roumain. La seule personne avec qui elle pouvait échanger était une femme csángó qui travaillait là. Puis le célèbre entraîneur, Béla Károlyi, et sa femme Márta l'ont prise sous leur aile. Elle est ensuite transférée au camp d'entraînement central de l'équipe nationale roumaine à Déva, où il vit et s'entraîne dans des conditions spartiates pendant dix ans. Lorsque le travail a porté ses fruits et qu'elle a représenté la Roumanie dans les compétitions mondiales, son nom a été changé en Ecaterina au lieu de Katalin. Aux Jeux olympiques de 1984 à Los Angeles, elle a remporté quatre médailles d'or et une médaille d'argent. Au cours de sa carrière, elle a reçu 17 fois la note de 10, après un exercice parfait. Elle prend une retraite inattendue en 1987 et s'installe en France après 1990. En 2000, la Fédération internationale de gymnastique l'a intronisée dans son Hall of Fame. La crèche de Zagon et la salle de sport de Szepsiszentgyörgy (Sfântu Gheorghe) ont été nommés Kati Szabó en son honneur.



Pas de mariage sans eux

Le bretzel rond de Muravidék

Ce sont les biscuits de la joie et du bonheur. Les enfants grignotent ces bretzels au zoo, au parc d'attractions, au cirque, les supporters en mangent pendant les matchs, et dans les régions de Muravidék (Prekmurje en slovène) et Hetés, ils font même partie de la table de mariage. Le bretzel de forme vraiment circulaire est préparé à partir de la farine blanche la plus fine possible. Ils sont cuits au four pour les fêtes. Ces biscuits sont consommés avec de la viande et des légumes blanchis cuits sur fond blanc à la place du pain. Dans la région, il est traditionnellement tressé en forme ronde à partir de deux baguettes de pâte. Dans la gastronomie populaire de Muravidék, les bretzels sont également appelés « bretzels ronds » et « bretzels cuits sur pierre chaude », en référence au fait qu'ils sont cuits dans un four à pain. Pour la population locale, cette viennoiserie est plus qu'un plat. Sa forme ronde et harmonieuse, et son aspect appétissant en font presque un symbole, incarnant l'abondance, la sécurité et la subsistance donnée par la terre natale. Autrefois, on faisait cuire d'énormes bretzels, pouvant faire jusqu'à 30 centimètres de diamètre, dont on brisait un morceau pour le manger. À Zsitkóc (Žitkovci), Mária Végi fait cuire des bretzels dans le four à bois de sa boulangerie depuis des décennies. Elle pétrit sa pâte avec du lait, du sucre, de la levure, de la farine, du sel et de la graisse. À la fin, elle les enduit d'œuf et les fait cuire jusqu'à ce qu'ils prennent une belle couleur rouge brunâtre. Selon la tradition familiale, ses arrière-grands-parents tressaient les bretzels pour les fêtes, le battage et les moissons, il y en avait dans tous les garde-manger, recouverts d'un linge tissé.



La fleur féérique, sans épines

La pivoine du Bánát

La *Paeonia Banatica* est une espèce ancienne hautement protégée. En termes scientifiques, elle est un élément de la flore pannonienne, endémique du bassin des Carpates. Les mentions écrites les plus anciennes de leur présence sont répertoriées dans les montagnes de Bihar (Bihar), les régions de Temes et du Bas-Danube, les monts Tarcal (Fruška Gora en serbe) et le côté est du massif du Mecsek. On estime que 90% de sa population totale dans le monde se trouve en Hongrie. Sa couleur pourpre vif, ses pétales joliment dessinés et ses étamines jaune d'or sont immédiatement reconnaissables et tout simplement magnifiques. C'est souvent ce qui lui cause du tort, car elle est souvent cueillie et même vendue frauduleusement sur les marchés. Ses pouvoirs miraculeux sont connus depuis des milliers d'années. Sa dénomination latine vient de Péan, guérisseur des dieux grecs, qui, selon la légende, aurait guéri Pluton, le seigneur des enfers, de son épilepsie grâce à cette plante. Dans l'Antiquité, elle était également utilisée comme plante magique. Ses graines et sa fleur étaient souvent portées comme amulettes. Au Moyen-Âge, les artistes peignaient fréquemment la pivoine sans épine comme symbole de Marie dans leurs tableaux. Ses racines et ses graines grasses et huileuses renferment un alcaloïde. La médecine populaire l'a découvert et utilisé pour soulager les spasmes et les douleurs, et même comme émétique en cas d'indigestion ou d'empoisonnement. Elle soulage également l'asthme et les hémorroïdes.



Venu de chez lui pour arriver chez lui Attila Kaszás

C'est peut-être à ce moment de sa vie qu'il avait les plus beaux projets, qu'il était le plus fort. Qu'il était le plus heureux avec son épouse Ildikó et leur fils, le petit János. Mais sa fille Luca n'a jamais pu connaître son père. Selon le communiqué de l'agence de presse de Hongrie MTI, « Attila Kaszás est décédé le 23 mars 2007, dans la 47e année de sa vie des suites d'un accident vasculaire cérébral à l'Institut scientifique national de neurochirurgie. Il était resté dans le coma pendant cinq jours après avoir été victime d'un malaise au Théâtre national. Au moment de ce malaise, Attila Kaszás aurait dû jouer le rôle du quatrième juré dans la pièce Douze hommes en colère, aux côtés d'acteurs tels que László Sinkó, Péter Trokán, János Kulka et Dezső Garas. L'acteur lauréat du prix Mari Jászai est né en 1960 à Vágselye (Šaľa en slovaque), en Haute-Hongrie ». Attila Kaszás n'avait pas besoin du monde des médias, il se contentait de montrer son talent sur scène. Sa statue de deux mètres, œuvre de Péter Gáspár, érigée grâce à des dons publics, a été inaugurée à Révkomárom en 2008, et s'intitule « Adieu à la scène ». Lors de cette cérémonie, les acteurs Péter Rudolf et Károly Eperjes ont parlé de cet ami inoubliable. Le prix Attila Kaszás décerné lors du festival de poésie de Komárno, un abonnement au Vígszínház (Théâtre de la Gaîté), la salle Attila Kaszás du Théâtre national de Budapest, un camp de poésie et un festival culturel à Zsigárd (Žihárec) dans la région de Mátyusföld (Matúšova zem) préservent sa mémoire. Mais c'est surtout l'amour indéfectible du public qui le gardera à jamais parmi nous. « Je n'ai aucune envie de quitter ce monde, j'ai encore beaucoup à faire ici » disait soir après soir Attila Kaszás, dans son rôle d'homme de radio de la pièce musicale « Le Grenier ».



Récompensé par deux papes

Le professeur de chant de Haute-Hongrie János Stampay

Son travail a été béni et reconnu par Léon XIII en 1902 et Pie XII en 1942. János Stampay avait remarqué que le peuple hongrois chantait à l'église avec une profonde dévotion, et a donc recueilli cette coutume de chant. Il publia les chants, les prières, les rites funéraires et les passions en 1895 sous le titre « Chants, prières et rites funéraires de l'Église catholique ». Le livre de prières a été publié en 43 éditions et 3 millions d'exemplaires se sont retrouvés dans les mains de fidèles. Le père de János Stampay, né en 1864 à Léva (Levice en slovaque), était maître tailleur. Après avoir terminé sa formation d'instituteur, il enseigna à Verebély (Vráble), Úrmény (Mojmírovce) et Sókszelőcé (Selice). En 1891, il devient professeur de chant à Köbölkút (Gbelce), où il fonda une chorale. Avec l'argent des représentations, il acheta un orgue pour l'église et un harmonium pour l'école. C'est ainsi que le décrit la Galerie de portraits historiques de Léva : « Après l'éclatement de la Première Guerre mondiale, il organisa des secours pour les blessés. Il ouvrit une bibliothèque à Köbölkút et fit la quête pour les pauvres à Noël. Il fut le greffier de la Société des enseignants catholiques romains de Párkány et sa région. Il prit sa retraite en 1934 ». Il encouragea la culture des fruits et l'arboriculture, dirigea des représentations théâtrales et organisa des soirées. Il apprit aux femmes et aux jeunes filles du village à s'habiller de manière frugale et avec goût. Sur les presque cent ans de sa vie, il en passa soixante-dix ans à Köbölkút, d'où ses enfants adultes furent déplacés avec leur famille par les autorités tchécoslovaques en 1948. Veuf, il fut contraint de passer ses dernières années seul. Aujourd'hui, à Köbölkút, le groupe de scouts, l'école primaire et la rue principale portent le nom de János Stampay.



La star hongroise du tennis Mónika Szeles

Son père, le joueur amateur Károly Szeles, a été son découvreur et son premier entraîneur. Elle fréquente l'école hongroise de Novi Sad (anciennement Újvidék), ville où elle née, et commence à jouer au tennis à l'âge de sept ans. La famille n'ayant pas les moyens de lui acheter une raquette pour enfant, elle joue donc avec celle de son père. Mais comme celle-ci est trop lourde, elle la tient à deux mains et prend l'habitude de frapper des deux côtés ainsi. Grâce à un entraînement intensif, elle arrive à renvoyer la balle à une vitesse fulgurante dans le court adverse. Sa capacité de travail illimitée et son acharnement, l'amènent au sommet à l'âge de 16 ans. À partir de 1991, elle est presque imbattable. Au cours de cette période, elle dispute 56 matches du Grand Chelem, dont elle n'en concède qu'un. Elle devient la reine du tennis féminin. Puis, le 30 avril 1993, pendant la pause du quart de finale du tournoi de Hambourg, elle est poignardée par un fan fou de sa principale rivale, Steffi Graf, ancienne numéro un mondial et qui le redeviendra ensuite. La joueuse, alors âgée de 20 ans, fait son retour deux ans plus tard, mais des blessures physiques et mentales l'empêchent de réitérer ses exploits précédents, elle se retire donc définitivement en 2003. Elle a remporté au total 53 tournois et est restée en tête du classement mondial féminin pendant 178 semaines. Mónika Szeles vit aujourd'hui en Floride et a également pris la nationalité hongroise en 2007. Elle se rend souvent en Hongrie. Lorsqu'elle parle du tennis hongrois et de l'équipe nationale hongroise, elle utilise toujours la première personne du pluriel. Sa présence et son soutien donnent une grande force aux jeunes joueurs hongrois.



Toute la ville attendait le retour du Grand Prince La tombe de Ferenc II Rákóczi à Kassa

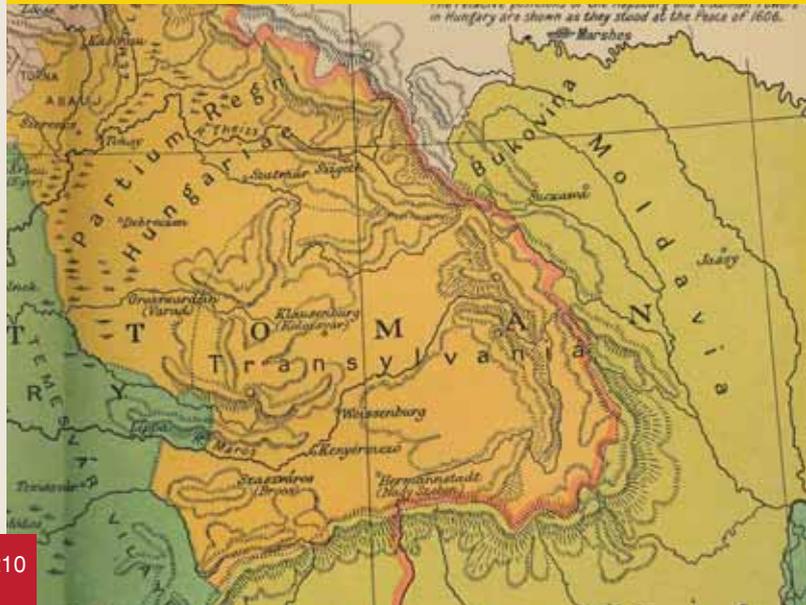
En 1906 vint le moment où la situation politique permit le retour des cendres des exilés. Le navire Kelet (« Est ») transporta les dépouilles de la famille Rákóczi et de plusieurs dignitaires hongrois, dont Imre Thököly, de la Turquie jusqu'à Orsova (Orșova en roumain). De là et jusqu'à Budapest, des gens formèrent une haie d'honneur le long des deux rives du Danube en tenue d'apparat. Rákóczi fut exposé dans la basilique Saint-Étienne et Thököly dans l'église luthérienne de la place Deák, afin que tous ceux qui le souhaitaient leur rendent hommage. Le cortège partit ensuite pour Kassa (Košice en slovaque), où les cendres furent déposées dans la cathédrale Sainte-Élisabeth, là où le prince avait si souvent prié. Une crypte fut construite sous la nef nord. C'est ici que se trouvent les sarcophages en marbre de Ferenc II Rákóczi, de sa mère Ilona Zrínyi et du fils aîné du prince, József Rákóczi. À côté se trouvent les tombes du comte Antal Esterházy, du capitaine-colonel Miklós Sibrik, du comte Miklós Bercsényi et de son épouse, la comtesse Krisztina Csáky. L'empereur et roi François-Joseph n'ayant pas assisté aux funérailles, l'Assemblée nationale le condamna par la loi. Durant le siècle qui s'écoula après le traité de Trianon, à l'exception des années 1938-1944, le tombeau s'est retrouvé sur le territoire d'États étrangers. Rénovée communément avec des aides locales, hongroises et européennes, la crypte restaurée a été inaugurée en 2008 et constitue une part indissociable de la mémoire historique hongroise.



Le pays des fées

La Principauté de Transylvanie

Après la défaite contre les Ottomans lors de la bataille de Mohács en 1526, le bassin des Carpates ayant été divisé en trois parties, l'État hongrois de fait fut dirigé par les anciennes familles de notre histoire Szapolyai, Báthory, Bocskai, Bethlen et Rákóczi. Leur but ultime était de réunifier le pays. Le fils du roi Jean Szapolyai, Jean Sigismond ne put qu'hériter de la Transylvanie. Son nom est associé à la proclamation en 1568 de la liberté religieuse, unique au monde, et la fondation de la seule confession chrétienne hongroise, l'Église unitarienne. Son successeur, Étienne Báthory, qui réussit même, grâce à de brillantes manœuvres politiques, à accéder au trône de Pologne, n'eut cependant pas assez de temps pour accomplir son grand projet. Étienne Bocskai, chef de la seule guerre d'indépendance hongroise victorieuse, fut élu prince par la diète de Transylvanie en 1605. Quelques jours avant sa mort, il fixa dans un testament écrit de sa main la voie à suivre pour ses successeurs : « Tant que la couronne hongroise demeurera entre les mains des Allemands, il sera nécessaire et utile de maintenir un prince hongrois en Transylvanie. Mais si Dieu fait que la couronne hongroise passe entre les mains des Hongrois, nous enjoignons les Transylvains de se soumettre à cette couronne comme de mise jadis ». Dans la trilogie sur la Transylvanie de l'écrivain Zsigmond Móricz, András Géczy, un gentilhomme hongrois qui s'est réfugié en Transylvanie, s'adresse ainsi au prince Gábor Báthory et aux magnats de Transylvanie : « La Grande plaine est déchirée, le Turc y commande... Les Hautes-Terres sont séparées, l'Allemand y ordonne... Car voyez-vous, Vos Grâces, messeigneurs de Transylvanie, n'ont pas idée dans quelle aise elles se trouvent : Vos Grâces sont libres d'être Hongrois ».

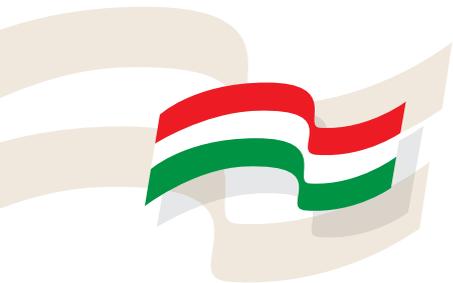


Ceux qui se battirent jusqu'au bout La Division sicule

Après la fin de la Grande Guerre, le gouvernement Károlyi envisageait de défendre la Hongrie sans armée. Cependant, les frontières millénaires de la Hongrie, qui existaient toujours légalement, furent rapidement franchies par les armées tchécoslovaque, serbe et roumaine. En Transylvanie, le commandant militaire Károly Kratochvil commença à recruter des soldats en vue d'organiser la résistance contre les envahisseurs. En janvier 1919, la Division sicule, une unité comptant plusieurs milliers d'hommes, forma une ligne de front pour défendre les régions du Partium. Le 21 mars toutefois, Károlyi céda le pouvoir à la République des conseils dirigée par Béla Kun. Les communistes ne virent pas d'un bon œil une armée aux revendications nationalistes et en venant de l'ouest attaquèrent dans le fait la Division sicule, qui défendait la patrie dans l'est. Kratochvil proposa aux Français, en échange d'un cessez-le-feu, de renverser le pouvoir rouge à Budapest, mais les Français déclinèrent. Dans cette situation impossible, le corps des officiers de la Division sicule décida de déposer les armes devant les Roumains. Ces quelques mois de lutte ne furent toutefois pas vains, car les forces à l'arrière du pays eurent le temps d'essayer au moins de sauver ce qui pouvait l'être. Les documents laissés par Károly Kratochvil et autres relatant les événements poignants de cette résistance héroïque sont exposés au Musée de Trianon à Várpalota. Les paroles du chant de marche de la Division sicule parlent d'elles-mêmes : « Compagnon d'infortune, il ne nous reste peut-être aujourd'hui que cinq minutes à vivre, cinq minutes et pas plus. Je te réserve aujourd'hui mes plus belles prières, et pense à toi de tout mon cœur fidèle. Compagnon d'infortune en avant, la vie ne vaut pas chère, que la mort à venir soit la plus belle ! Compagnon d'infortune, il ne nous reste peut-être aujourd'hui que cinq minutes à vivre, peu importe, car nous devons vaincre ! »



Sources photos



Aktiv Magyarország, Digithèque Arcanum, 3szek.ro, Collection des valeurs hongroises de Haute-hongrie, Collection des valeurs hongroises de Transylvanie, Collection des valeurs hongroises de Croatie, Collection des valeurs hongroises des Subcarpatie, Encyclopédie hongroise de Roumanie, lexikon.adatbank.transindex.ro (Banque de données hongroise), Collection des valeurs hongroises du Prekmurje, Théâtre de danse folklorique Bekecs, Collection des valeurs hongroises du Burgenland, errearra.org –Krisztina Fazekas, Csemadok, Tv21 Ungvár, Bibliothèque de la Collection unitarienne du Dr Sándor Szent-Iványi, leg de Gothard, Gyergyoujfalu.net, epiteszforum.hu, elovilag.turaoldal.hu, Centre de pèlerinage János Esterházy, Collection des valeurs hongroises de Hargita, kastelyerdelyben.ro, Association Précieuse Kolozsvár, Résultats de recherches – Résultats Internet, Société ethnographique János Kriza, liget.ro, Fédération hongroise de hockey sur glace, Musée olympique et du sport hongrois, marefalva.ro, Maszol – Új Magyar Szó online, photo MTI (Imre Benkő), Collection des valeurs hongroises de Prekmurje, Association subrégionale de Nyárádmonte, Pixabay : jacimac34 (date de téléchargement : 27.05.2020 – 18.07.2020), Académie de Basketball Rátgéber, sulinet.hu, Société Internationale Csaba Szabó, szekelyhon.ro, tudastar.unitarius.hu, Théâtre de Chambre de la Cour hongrois à Kanizsa – MKUK, Collection des valeurs hongroises de Voïvodine, Vasárnapi Újság, varak.hu, Association Visit Maros, Wikipedia, Wikipedia.org, Wikimedia Commons, Creative Commons (date de téléchargement : 27.05.2020 – 18.07.2020), www.salinapraid.ro, du Institut et musée de l'histoire militaire du ministère de la Défense à Budapest, Archives cartographiques [B XV a 171], Andrea Polereczky, Anonymus, Arcomonte26, Attila Babos, Zoltán Bagyinszki, Gábor Jim Bátori – SINCO, László Bölöni, Bratislavská župa, Braun & Hogenberg, Attila Bujdosó, Bwag/Wikimedia, Christo, Chris Black, András Á. Cséfalvay /dac1904.sk, Cimabue, Csanády, Ferenc Csomafáy, Andor Derzsi Elekes, D. J. Mueller, Dr László Dömök, Csongor Fehér, Ferengra, Gabor Gulyas, Gabriel Danea, Globetrotter19, Tamás Gönczy, Gyurkovits, Ákos Hunyicska, h-laca, Jacquesverlaeken, jackmac34, Alíz Jánossy, Jannok, JanSuchy, jnsacy, Ottó Kaiser, Karády, Gábor Kiss, Zsolt Kovács, András Keresztes, Ádám Kónya (Musée national sicule), István Kováts, János Boldizsár Kocsis, Péter Lepedus-Sisko, Lucid Dreamer24, Sándor Lukács, Lily15, Madboy74, Laci Márkó, mary, Misalalic, Edvárd Molnár, József Molnár, Palaceofculture, Pastorius, Paszczur01 , Pasztilla aka Attila Terbócs, Attila Pellingner, Pierre Bona, Robert Veres, Márk Rosta, Samhanin, Lajos Sike/maszol.ro, Bálint Sallói, Imre Géza Sántha, Sarefo, Sie, Sir Iain, Tibor Somogyi (www.vasarnap.com), Szalax, Taz666, Tamás Thaler, Tetcu Mircea Rares, Yerpo, György Vajda (Théâtre de la Grange Sándor Szélyyes), Harmat Vajda, VargaA, Jannok, Taz666, Ferenc Török, Péter Pál Váradi (Éditions PéterPál), Zsolt Várdy, Tibor Várkonyi, Wikizoli, William Ward, Željko Vukelić

INDEX GÉOGRAPHIQUE

Alsóbodok – Dolné Obdokovce (Slovaquie) – p. 179

Alsóköhér – Chiheru de Jos (Roumanie) – p. 65

Backamadaras – Päsăreni (Roumanie) – pp. 50, 124, 144

Bácsfeketehegy – Feketić (Serbie) – pp. 41, 129, 162

Bácska – **Bačka** : région géographique et historique de la plaine pannonienne bordée par le fleuve du Danube à l'ouest et au sud, et par la rivière Tisza à l'est. Région comprise entre la Serbie et la Hongrie, la plus grande partie de son territoire est située dans la province de Voïvodine en Serbie – pp. 24, 38, 41, 106, 111, 116, 129, 162, 197

Bánuta – Banuta (Slovénie) – p. 16

Bikfalva – Bicfalău (Roumanie) – p. 60.

Bonchida – Bonțida (Roumanie) – p. 186

Borostyánkő – Bernstein (Autriche) – pp. 177, 187

Burgenland – **Örvidék/Várvidék/Gradišće** : jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale, ce territoire appartenait au Royaume de Hongrie, puis a été annexé à l'Autriche avec le traité de Trianon en 1920 – p. 29

Búcs – Búč (Slovaquie) – p. 178

Búzaháza – Grăușorul (Roumanie) – p. 158

Csalóköz – Čalokez, Žitný ostrov (Slovaquie) – pp. 21, 98, 172

Csantavér – Cantavir (Serbie) – pp. 21, 98, 172

Csikrákos – Racu (Roumanie) – p. 136

Csiksomlyó – Șumuleu Ciuc (Roumanie) – pp. 21, 53, 55, 83, 102, 103, 105

Csikszék – Scaunul Ciuc (Roumanie) – pp. 83, 136

Csikszereda – Miercurea-Ciuc (Roumanie) – pp. 43, 47, 53, 83, 115, 118

Csóka – Čoka (Serbie) – pp. 41, 48, 111

Deményháza – Dămieni (Roumanie) – pp. 58, 81

Dicsőszentmárton – Tărnăveni (Roumanie) – p. 147

Doroszló – Doroslovo (Serbie) – p. 183

Drávaszög – Baranjšk lesna zaravan (Croatie) – pp. 14, 131, 188, 199

Dunaszerdahely – Dunajská Streda (Slovaquie) – p. 21

Elemér – Elemir (Serbie) – p. 99

Erdőd – Arduł (Roumanie) – pp. 78, 97

Érsekújvár – Nové Zámky (Slovaquie) – p. 138

Felsőhegy – Gornji Breg (Serbie) – p. 41

Felsőrépa – Vătava (Roumanie) – p. 65

Fraknó – Forchtenstein (Autriche) – pp. 165, 177

Gelence – Ghelița (Roumanie) – pp. 132, 200

Gombaszög – Gombasek (Slovaquie) – pp. 106, 128, 143

Göntérháza – Genterovci (Slovénie) – p. 16

Segesvár – Sighișoara (Roumanie) – p. 147

Gyergyószentmiklós – Gheorgheni (Roumanie) – pp. 100, 195

Gyergyóújfalu – Suseni (Roumanie) – p. 121

Gyulafehérvár – Alba Iulia (Roumanie) – pp. 102, 133

Haute-Hongrie – **Felvidék** : forme française de la dénomination hongroise de la région de Felvidék, qui constituait historiquement la partie nord de l'ancien Roy-aume de Hongrie, correspondant aujourd'hui en grande partie à la Slovaquie – pp. 21, 37, 71, 79, 98, 106, 117, 128, 138, 142, 143, 149, 156, 168, 178, 179, 189, 191, 206, 207, 210

Havadtő – Viforoasa (Roumanie) – pp. 108, 150

Hódegyháza – Jazovo (Serbie) – p. 41

Horgos – Horgoš (Serbie) – pp. 166, 197

Jobbágyfalva – Valea (Roumanie) – p. 81

Jobbágytelke – Sâmbriaș (Roumanie) – pp. 63, 107, 171

Jólész – Jovice (Slovaquie) – p. 89

Kámaháza – Kamovci (Slovénie) – p. 16

Kaniszamonóstor – Banatski Monoštor (Serbie) – p. 48

Kaplony – Căpleni (Roumanie) – p. 146

Káposztásszentmiklós – Nicoleşti (Roumanie) – p. 63

Karlóca – Sremski Karlovci/Karlotwiz (Serbie) – pp. 91, 180

Katalínafalva – Ravní Topolovac (Serbie) – p. 99

Kassa – Košice (Slovaquie) – pp. 71, 209

Kászonszék – Casin (Roumanie) – p. 83

Kéménd – Kamenín (Slovaquie) – p. 189

Késmárk – Kežmarok (Slovaquie) – pp. 89, 156, 191

Kézdivásárhely – Târgu Secuiesc (Roumanie) – p. 185

Kilyén – Chilieni (Roumanie) – p. 159

Kishegyes – Mali Idoš (Serbie) – pp. 106, 129

Kisiratos – Dorobanți (Roumanie) – pp. 19, 54, 77, 86

Kolozsvár – Cluj-Napoca (Roumanie) – pp. 17, 30, 34, 40, 45, 46, 62, 65, 68, 70, 77, 88, 106, 115, 135, 137, 141, 152, 155, 160, 169, 173, 186

Kórógy – Korog (Croatie) – pp. 110, 199

Köbölkút – Gbelce (Slovaquie) – p. 207

Kőhidgyarmat – Kamenný Most (Slovaquie) – p. 189

Lajtabánság – **Banat de la Leitha** : État hongrois autonome de courte durée, situé dans la partie occidentale de la Hon-grie sur le territoire de l'actuel Burgenland, État fédéré de la République d'Autriche. Cet État, qui a existé entre le 4 octobre et le 5 novembre 1921, fut créé suite à la signature du traité de Trianon, entre le départ des troupes de l'armée du Roy-aume de Hongrie et la décision fixée par le Protocole de Venise de tenir un plébiscite pour statuer sur l'appartenance de la ville de Sopron et ses environs – p. 29

Lendva – Lendava (Slovénie) – pp. 80, 119, 130, 142, 145, 164, 175

Laskó – Lug (Croatie) – p. 131

Lendvahídvég – Mostje (Slovénie) – p. 16

Léva – Levice (Slovaquie) – p. 207

Libánfalva – Ibănești (Roumanie) – p. 65

Ilencfalva – Ilien (Roumanie) – p. 62

Losonc – Lučenec (Slovaquie) – p. 67

Lőrincfalva – Leordeni (Roumanie) – p. 62

Lukafalva – Gheorghé Doja (Roumanie) – p. 62

Madéfalva – Siculeni (Roumanie) – p. 67

Magyarkanizsa – Kanjiža (Serbie) – pp. 41, 154, 166

Magyarszentmihály – Mihajlovo (Serbie) – p. 41

Máramarossziget – Sighetu Marmației (Roumanie) – p. 140

Márkód – Mărculeni (Roumanie) – p. 134

Marosvásárhely – Târgu Mureș (Roumanie) – pp. 57, 62, 75, 118, 124, 125, 141, 159, 170

Martonos – Martonoș (Serbie) – pp. 52, 166

Márfalva – Satu Mare (Roumanie) – p. 42

Medgyes – Mediaș (Roumanie) – p. 123

Medve-tó – Lacul Ursu – lac de l'Ours (Roumanie) – p. 84

Mikháza – Čalugăreni (Roumanie) – pp. 53, 65, 125

Mohol – Mol (Serbie) – pp. 41, 197

Munkács – Moukatchevo (Ukraine) – pp. 15, 35, 139, 151

Muravidék – **Prekmurje/Pomurie (Slovénie)** : région la plus nord-orientale de la Slovénie qui faisait partie du Royaume de Hongrie historique avant 1920, et dont le territoire couvre environ 940 km2 – pp. 80, 119, 130, 142, 164, 175, 192, 196, 204

Muzslya – Mužlja (Serbie) – p. 41

Nagyadorján – Adrianu Mare (Roumanie) – p. 81

Nagybánya – Baia Mare (Roumanie) – pp. 25, 122, 163

Nagygalambfalva – Porumbeni Mari (Roumanie) – p. 68

Nagykároly – Carei (Roumanie) – pp. 146, 190

Nagykikinda – Kikinda (Serbie) – p. 41

Nagyszeben – Sibiu (Roumanie) – p. 40

Nagyvárad – Oradea (Roumanie) – pp. 88, 169, 194

Nándorfehérvár – Beograd – Belgrade (Serbie) – pp. 91, 174

Nyárádköszvényes – Mătrici (Roumanie) – pp. 63, 90, 161

Nyárádremete – Eremitu (Roumanie) – pp. 65, 96

Nyárádszentlászló – Sânvasii (Roumanie) – pp. 135, 137

Nyárádszentmárton – Mitrești (Roumanie) – p. 59

Nyárádszereda – Miercurea Nirajului (Roumanie) – pp. 61, 96

Nyitra – Nitra (Slovaquie) – p. 64, 71, 138

Óbecse – Bečeј (Serbie) – pp. 41, 52

Ógyalla – Hurbanovo (Slovaquie) – pp. 149, 168

Pádé – Padeј (Serbie) – p. 41

Parajd – Praid (Roumanie) – pp. 82, 96, 104, 126

Párkány – Štúrovo (Slovaquie) – p. 207

Partium : région historico-géographique du Royaume de Hongrie du début de la période moderne et durant cette époque. À la fin de la Première Guerre mondiale, le Partium a été divisé, selon les termes du traité de Trianon de 1920, entre les États ayant succédé à l'ancien Royaume de Hongrie, dont environ 60% du territoire a été rattaché à la Roumanie, 20% à la Hongrie et 20% à la Tchécoslovaquie. Cette dernière partie, dénommée Ruthénie subcarpatique, a été annexée à l'Union soviétique après la Seconde Guerre mondiale et ap-partient depuis 1991 à l'Ukraine – pp. 25, 85, 113, 190, 211

Péterréve – Bačko Petrovo Selo (Serbie) – p. 41

Pozsony – Bratislava/Pressburg (Slovaquie) – pp. 23, 71, 128, 168, 181

Province du Sud – **Délvidék** : terme politico-historique désignant plusieurs régions de la partie méridionale de l'ancien Royaume de Hongrie. Dans l'usage actuel, il désigne la région de Voïvodine en Serbie – pp. 24, 52, 99, 106, 111, 116, 154, 162, 183

Pusztakamarás – Cămărașu (Roumanie) – p. 55

Radamos – Radmožanci (Slovénie) – p. 16

Rimaszombat – Rimavská Sobota (Slovaquie) – p. 89

Salánk – Salanki/Šalanky (Ukraine) – pp. 20, 94

Sepse – Kotlina (Croatie) – p. 188

Sepsiszentgyörgy – Sfântu Gheorghe (Roumanie) – pp. 40, 114, 159, 203

Sókszelőce – Selice (Slovaquie) – p. 207

Subcarpatie – **Kárpátalja** : depuis la formation du Royaume de Hongrie, le territoire des Subcarpatie faisait partie de l'État hongrois jusqu'en 1918. Aujourd'hui, les Subcarpatie font partie de l'Ukraine avec Ungvár/Uzhhorod comme capitale - pp. 15, 20, 35, 94, 139, 142, 151, 177, 187

Transylvanie/Siebenbürgen – **Erdély** : au Moyen Âge, la Transylvanie appartenait au Royaume de Hongrie. À partir de la seconde moitié du XVIe siècle, elle fut gouvernée pendant plus d'un siècle par des princes hongrois en tant qu'État indépendant sous le nom de Principauté de Transylvanie. À compter de la fin du XVIIe siècle, elle devint une province de l'empire des Habsbourg jouissant d'une grande autonomie. À partir de 1867, elle fit à nouveau partie intégrante de la Hongrie au sein de la monarchie austro-hongroise pendant plus d'un demi-siècle. Aujourd'hui, elle fait partie de l'actuelle Roumanie – pp. 12, 17, 18, 22, 27, 30, 34, 35, 36, 40, 42, 43, 44, 46, 47, 49, 55, 58, 61, 62, 65, 70, 71, 73, 76, 82, 83, 86, 91, 92, 95, 100, 102, 103, 105, 113, 114, 115, 118, 123, 125, 126, 133, 135, 137, 141, 144, 147, 153, 154, 155, 156, 158, 160, 161, 173, 184, 185, 186, 194, 195, 200, 201, 210, 211

Újbezdán – Novi Bezdan (Croatie) – p. 188

Újvidék – Novi Sad (Serbie) – pp. 41, 193, 208

Úrmény – Mojmirovce (Slovaquie) – p. 207

Vajdahunyad – Hunedoara (Roumanie) – p. 36

Verebély – Vrblje (Slovaquie) – p. 207

Verbász – Vrbas (Serbie) – p. 129

Voïvodine – **Vajdaság** : province autonome de Serbie comprenant les régions historiques de Bácska/Bačka, entre le Danube et la Tisza, et la frontière hongroise, du Bánát/Banat, à l'est de Bácska/Bačka et de la Syrmie/Srem au sud – pp. 41, 52, 106, 193

Zágon – Zagon (Roumanie) – p. 203

Zenta – Senta (Serbie) – pp. 41, 52, 91, 180, 197

Zimony – Zemun (Serbie) – p. 174

Zsitkóc – Žitkovci (Slovénie) – pp. 16, 204

Publié par

Comité Hungarikum
Ministère de l'Agriculture, 2023

Éditeur en chef

Zsolt V. Németh
Commissaire du Premier ministre pour le mode de vie hongrois et la
protection de nos valeurs nationales, Membre du Comité Hungarikum

Rédacteur en chef

János Gadácsi

Rédacteurs

Andrea Antal, secrétaire du Comité Hungarikum
Imre Horváth

Design, layout

Extrabold

Traduction

Fordítók Irodája

© Ministère de l'Agriculture, 2023



ISBN 978-615-6446-11-4



www.hungarikum.hu